NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

Tome Septiéme.



Tome VII.

Faucon, *ou* les Oyes de Bocace, Comedie Françoise.

Isle des Esclaves, Comédie Françoise.

Embarras des richesses, Comedie Françoise.

Heritier de Village, Comedie Françoise.

Naufrage, Comedie Françoise.

LE NOUVEAU THEATRE ITALIEN
OU
RECUEIL GENERAL DES COMEDIES

Repreſentées par les COMEDIENS ITALIENS Ordinaires du Roy.

NOUVELLE EDITION.

Augmentée des Pieces nouvelles, des Argumens de pluſieurs autres qui n'ont point été imprimées, & d'un Catalogue de toutes les Comedies repreſentées depuis le rétabliſſement des Comediens Italiens.

TOME SEPTIEME.

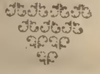


A PARIS;
Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques ; à la Science.
M. DCC. XXIX.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

LE FAUCON ET LES OYES DE BOCACE.

COMEDIE EN TROIS ACTES

Pour la Troupe Italienne.



A PARIS;

Chez, FRANÇOIS FLAHAULT, Libraire ; Quay des Augustins, du côté du Pont saint Michel, au Roi de Portugal.

M. DCCXXV.

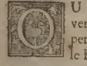
Avec Approbation & Privilege du Roy.



PROLOGUE.

LA COMEDIE, UN AUTEUR.

La Comedie entre fâchée.



OU sont donc les Acteurs? en verité cela est honteux, est-il permis de faire attendre ainsi le Public?

L'AUTEUR.

Je prens peut être mal mon tems pour vous parler, Madame.

LA COMEDIE.

Fort mal, Monsieur.

L'AUTEUR.

Je voudrois cependant bien vous dire un mot.

LA COMEDIE.

Dites.

L'AUTEUR.

Vous nous donnez aujourd'hui les Oyes & le Faucon de Bocace.

LA COMEDIE.

Oui Monſieur, on ne vous vend pas chat en poche comme vous voiez, c'eſt pour éviter aux Critiques la peine de marquer les Imitations.

L'AUTEUR.

Je ſouhaite que la Piece réuſſiſſe, mais à vous parler franchement, je ne le crois pas, ces ſujets ſont trop uſés.

LA COMEDIE.

La choſe en doit paroître meilleure ſi j'ai pu les traiter d'une maniere nouvelle.

L'AUTEUR.

J'en doute.

LA COMEDIE.

Venez-vous donc faire la Critique & la Piece ſans l'avoir vûe ? cela ne me ſurprend pas, vous n'êtes pas le ſeul dans l'habitude de condamner les choſes ſans les connoître.

L'AUTEUR.

Je vous dis ſeulement ce que je penſe du ſujet.

LA COMEDIE.

Le ſujet eſt beau & bon, toute la difficulté eſt de le bien traiter.

L'AUTEUR.

Bocace.

LA COMEDIE.

Eh bien ! Bocace est l'Auteur des contes du Faucon & des Oyes, tout le monde le sçait.

L'AUTEUR.

La Fontaine ?

LA COMEDIE.

La Fontaine les a mis en Vers françois avec de nouvelles graces, nous le sçavons.

L'AUTEUR.

La Comedie Françoise ?

LA COMEDIE.

La Comedie Françoise a joué le Faucon ; & a donné les Oyes dans la Coupe enchantée. Prttendez vous me l'aprendre ? je le sçai aussi-bien que vous.

L'AUTEUR.

Je ne prétens rien vous aprendre.

LA COMEDIE.

Je sçai tout ce que vous pouriez me dire sur cela, je me suis aproprié ces deux sujets dont j'en ai fait un tout nouveau à l'exemple de Terence qui a composé son Andrienne de deux sujets de Menandre.

L'AUTEUR.

Soit ; mais je crois que vous auriez mieux fait d'en choisir un nouveau.

LA COMEDIE.

Il n'est pas facile d'en trouver de nouveaux, mais quand même il y auroit un Génie assez fécond pour en inventer tous les jours, vous trouveriez bientôt qu'il se co-

ple lui-même. L'invention ne vous plaît que la premiere fois ; dès qu'on la repete, elle vieillit pour vous, & vous trouveriez de l'imitation dans la seule idée d'inventer. Quoiqu'il en soit, je me suis jouée sur ces sujets très-connus, & déja traités par d'autres, mais je m'y joue d'une maniere nouvelle : c'est tout ce que j'ai voulu faire, ne m'en demandez pas davantage.

L'AUTEUR.

Ce n'est pas assez pour plaire, je vous l'ai déja dit, je le repete, ce sont des sujets trop usés.

LA COMEDIE.

Que voulez-vous dire avec vos sujets usés ? Aprenez, Monsieur, qu'il n'y en a point de plus usés les uns que les autres ; puisqu'on peut traiter celui qui l'a déja été d'une maniere nouvelle, & donner au nouveau, une forme connue & usée.

L'AUTEUR.

Que voulez-vous dire ?

LA COMEDIE.

Je veux dire que l'on peut être Plagiaire & imitateur servile dans un sujet tout nouveau, que l'on peut le traiter sans invention, & que l'on peut au contraire être Inventeur & original dans un sujet inventé & connu.

L'AUTEUR.

Pour original je vous le passe.

LA COMEDIE.

Et moi je ne vous passe pas votre mauvaise Critique : croiez-moi, Monsieur, allez voir la Piece, & aprés cela vous en direz votre sentiment.

L'AUTEUR.

J'y vais, Madame, & je m'attens sur votre parole d'y trouver bien des nouveautez, bonnes ou mauvaises, je crois que cela sera beau, ah, ah, ah.

LA COMEDIE.

Ne vous y attendez pas ? peut-être le craignez-vous déja ? car je connois Messieurs les Auteurs, mais vous pouvez vous rassurer, ce n'est qu'un jeu de sentiment & de naïveté dont je tâche d'amuser un moment le Public, sans prétendre lui donner une belle chose : ainsi, Monsieur, je vous l'abandonne, je serai trop contente de mon Ouvrage, si ce même Public y peut trouver quelque chose de bon, vous en allez juger par vous-même, on va commencer.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FLAMINIA, PIERROT, & COLOMBINE.

FLAMINIA.

JE vous suis bien obligée mon ami, de tous les soins que vous vous donnez pour moi.

PIERROT.

Oh, Madame, vous vous moquez, je sommes charmé de l'accident qui vous est arrivé, puisqu'il nous procure l'honneur d'être honoré de votre presence.

COLOMBINE.

Voilà un compliment fort bien tourné.

PIERROT.

Quoique je ne soions que de pauvres Bergers, j'avons pourtant le dicernement de connoître les personnes de merite comme vous.

FLAMINIA.

Vous êtes bien poli.

PIERROT.

Voyez un peu comme le bonheur fait bian les choses ! j'habitions de l'autre côté

de ces montagnes, & je sommes venus hier ici ; or vous comprenez bian, Madame, que si j'avions demeuré de l'autre côté, je n'aurions pas été ici pour vous rendre service.

FLAMINIA.

Je le comprens fort bien.

PIERROT.

Cela est clair comme le jour.

FLAMINIA.

Fort clair, mais dites moi mon ami ? Croiez-vous que nous puissions partir aujourd'hui ?

PIERROT.

La chose n'est pas possible.

FLAMINIA.

Nous allons donc passer une bonne nuit.

PIERROT.

Vous serez mal couchée, car nos cabannes ne sont guere commodes : j'avons aperçû dans ce voisinage une petite maison où vous auriez mieux été, mais tatigué alle est habitée par un Sauvage qui a failli à me manger : je l'y avons conté votre accident, & je l'ons prié de vous donner le couvert, en ly disant que vous le payeriez bian, mais morgué il s'est fâché comme si je ly avions fait quelque grande injure, & s'est mis à jurer comme un chartier contre les femmes, en me disant que si j'aprochions avec vous de chez ly, qu'il me casseroit lés bras.

FLAMIMIA.

Quelle sorte d'homme est-ce ?

PIERROT.

Je n'en sçavons rien, ah, ah, ah. Il faut que je vous fasse rire : il a avec ly un jeune homme qui n'a jamais vû de femmes, & qui ne sçait pas qu'il y en ait jamais eu au monde. Il vous avoit vû de loin, & il est venu tout surpris le dire à son maître, ah, ah, ah, devinez pour qui il vous a pris?

FLAMINIA,

Eh pour qui !

PIERROT.

Pour des oiseaux, ah, ah, ah. Il a dit comme cela, ah mon maître les jolis oiseaux que je viens de voir ! allons vîte chercher notre Faucon pour les prendre.

COLOMBINE.

En voila bien d'un autre.

PIERROT.

Son maître qui a bian vû que c'étoit de vous de qui il vouloit parler, ly a dit que vous étiez des Oyes, ah, ah, ah.

FLAMINIA.

Voila une chose singuliere.

PIERROT.

Comme ce jeune homme vouloit toujours vous prendre, son maître ly a dit que vous étiez les plus mauvaises bêtes du monde, qu'il avoit aimé autrefois à vous chasser,

mais qu'il s'y étoit ruiné, & qu'il se garderoit bian de s'y exposer encore ; sur cela il a enfermé son garçon qui pleuroit, car margué il avoit grande envie d'avoir une de ces Oyes : il disoit qu'il en auroit soin, qu'il l'emmeneroit paître, & qu'il la caresseroit tant, qu'il l'aprivoiseroit, mais son maître ly a dit que vous étiez des animaux sauvages que l'on n'avoit jamais pû aprivoiser, & sur cela il m'a chassé.

FLAMINIA.

Voila une avanture extraordinaire, je suis curieuse de l'aprofondir.

PIERROT.

Gardez-vous en bian, vous n'y trouveriez pas votre compte, il est pis qu'un Ours.

COLOMBINE.

N'allons point chercher malheur, Madame, & tâchons de sortir de ces Forests le plûtôt que nous pourrons. Dites moi mon ami, pourrons-nous trouver quelqu'un dans ce voisinage pour racomoder notre voiture?

PIERROT.

Ne vous en bouttez pas en peine, j'avons du bois, des bras & de l'esprit, avec cela je ferons votre affaire.

FLAMINIA.

Croiez-vous en pouvoir venir à bout

PIERROT.

Bon, ce n'est qu'une Cariole, & je ra-

comodons bian une Cherette.

COLOMBINE.

Je crois que votre Chaise aura bon air en sortant de ses mains.

FLAMINIA.

Qu'importe, pourvu que nous puissions partir ; Faites-moi le plaisir, mon cher, d'y mettre incessament la main ?

PIERROT.

Oh, tatigué il ne faut pas parler de ça de tout le jour.

FLAMINIA.

Pourquoi ?

PIERROT.

Parce que je sommes en fête, car vous sçaurez que j'ons, sous votre respect, une m î r sse que je voulons faire danser ; je mettons aujourd'hui tout par écuelle, & bian entendu que vous aurez votre part de la joie.

FLAMINIA.

Mais cela nous va bien reculer.

PIERROT.

Pas d'une heure : quand je l'acomoderions à present, vous ne partiriez par la nuit, or nous danserons tout le jour, & je travaillerons toute la nuit, afin que vous puissiez partir de bon matin,

FLAMINIA.

Allons, il faut s'en consoler puisque nous ne pouvons mieux faire.

COLOMBINE.

Eh bien madame, nous danserons.

PIERROT.

Morgué, vous danserez tant que vous voudrez, j'ons un tambour & un pifre, qui ferions danser les piarres. Oh! Madame, vous verrez ma Maîtresse, qui se nomme Silvia, c'est celle là qui danse bian; elle est fringante comme un pinson, désque je la vis, j'en tombis tout subitement amoureux.

FLAMINIA.

Elle ne peut être qu'aimable, puisque vous l'avez choisie.

PIERROT.

Cela s'entend bian je soummes grossiers; mais j'ons le goût fin; il y a cependant une chose qui me fâche.

FLAMINIA.

Eh! quoi.

PIERROT.

C'est qu'elle ét un peu impertinante; tenez, elle ne me trouve point d'esprit, & morgué cela me pique, car je sçavons bian le contraire.

FLAMINIA.

Elle a tort.

COLOMBINE.

Assurement, car vous êtes un fort joli garçon.

PIERROT.

Cette fille là a de l'esprit.

FLAMINIA.

Je crois que nous allons avoir la comédie;

PIERROT.

Ecoutez, Madame ? tachez de la guarir de son impartinance, en l'y disant comme il est vrai, que vous avez plus d'experience dans l'esprit qu'elle, & que vous sçavez bian que j'en ai.

FLAMINIA.

De bon cœur.

PIERROT.

Cela sera un bon effet, car voyez vous, allê vous ctoira à cause de vos biaux habits, les filles ont de la vanité, & lorsqu'elle verra que je plais aux Gens de la Cour, elle m'aimera.

COLOMBINE.

Vous avez raison, laissez-nous faire seulement.

PIERROT

Vous n'y perdrez rian, car j'allons faire tout ce que je pourrons pour vous bian régaler, j'allons itou dire à Silvia de vous venir faire compagnie.

FLAMINIA.

Allez mon ami? en attendant nous nous reposerons sous ces arbres.

PIERROT.

Ecoutez, Madame ? si vous lui disiez

ſans faire ſemblant de rian, que vous me trouvez d'auſſi bon air que ſi j'étions de la Cour, cela feroit bian, car je la connois, alla la tête pleine de vent.

COLOMBINE.

Oüi oüi allez, nous dirons tout ce qu'il faudra dire?

PIERROT.

Je vous ferai bian obligé, pardonnez à mon inſuffiſance, Madame.

FLAMINIA.

Adieu mon ami.

PIERROT.

Juſqu'au revoir, (à part) tatigué que ces Gens de la Cour ont de l'eſprit, & qu'ils ſont honnetes.

SCENE II.

FLAMINIA. COLOMBINE.

COLOMBINE.

VOus voilà en faveur, Madame, & ce n'eſt pas peu de choſe d'être la confidente de Mr. Pierrot.

FLAMINIA.

C'eſt quelque choſe dans ces bois, cette confidence m'y amuſera, j'aime à me divertir de tout; la ſageſſe & la folie des

hommes, leur esprit, leurs talens, & leur ridicule y ontribuent tour à tour, toutes ces chose. varient mes plaisirs, & donnent au tablea que je contemple dans la nature, les jours & les ombres q: I lui sont nécessai-res. Jugez de là du plaisir que j'aurois de voir ce grand ennemi des femmes-dont Pierrot nous a parlé? je t'avoüe que j'ai une curiosité extrême de sçavoir ce que c'est.

COLOMBINE.

C'est sans doute quelqu'un qui a été aussi maltraité de nôtre sexe, que vous avez traité Lelio; si cela est, je souhaiterois que sa satire & l'amour innocent de ces Bergers, pût vous coriger de l'insensibilité dont vous faites vanité.

FLAMINIA.

J'en serois bien fâchée

COLOMBINE.

Vous seriez donc fâchée d'être raisonable; car enfin la raison condamne tout ce que vous faites, vous êtes jeune, aimable, spirituele, ce sont là des fonds que la nature vous a donné pour les faire valoir, vous avez eû ocasion de les bien placer chez Lelio, il vous adoroit, il est bien fait, il a du mérite, il étoit riche; Vous en falloit-il d'avantage, cependant vous avez abusé de sa tendresse, vous avez détruit vous même le bien que vos charmes vous avoit

fait trouver, & par une conduite & des sentimens que l'on ne peu trop condamner, vous l'avez réduit a la misére & au désespoir: il est disparu, tous ses amis & ceux qui l'ont connu, déplorent son malheur; vous seule êtes insensible à son sort.

ELAMINIA.

Je le plains comme les autres, mais après tout je ne dois pas me punir de ses erreurs. Suis je la cause des folles dépenses qui ont causé sa ruine?

COLOMBINE.

Eh qui donc? ne les a-t-il pas fait pour tâcher de vous plaire, si vous ne vouliez pas l'en recompenser, deviez-vous les souffrir?

FLAMINIA.

En verité Colombine, tu n'y pense pas de parler comme tu fais; rien n'est si naturel à une fille qui a des apas, que le plaisir de plaire, & de joüir de ce sentiment dans toute son étendue, la magnificence de ses amants flatte sa vanité; les fautes que l'amour leur fait faire, marquent mieux le pouvoir de ses charmes. S'ils étoient plus sages, ils seroient moins amoureux; au surplus elle n'est point chargée du soin de leur conduite, & par conséquent elle n'en peut être responsable, mais elle a interêt d'user de tout l'empire que ses attraits lui donnent sur les cœurs.

COLOMBINE.

Oüi, mais cet empire nous foume à des devoirs que l'honneur & la reconnoiffance exigent des cœurs bienfaits.

FLAMINIA.

Tu dis là de grands mots qui ne fignifient rien ; en quoi confifte l'honneur d'une fille, je te le demande ? n'eft-ce pas à fe défendre des piéges de l'amour ? doit-elle avoir de la reconnoiffance pour les fentimens involontaires que fes apas font naître dans fes adorateurs ? leur fera-t elle obligée de l'empreffement qu'ils ont de fe fatisfaire ? & leur doit-elle tenir compte des facrifices qu'ils ne font qu'à leur propre interêt ? pour moi je ne vois point d'ennemi plus à craindre que les amans de nôtre fiécle, ils abufent des fentimens les plus tendres & des droits les plus facrés de la nature pour nous perdre ; j'ai vû fur cela des chofes qui me font frémir : inftruite par l'exemple d'autrui, je tâche de joüir du peu d'apas que le ciel m'a donné, fans m'expofer aux inconveniens qui fuivent les engagemens férieux ; heureufement la nature m'a fait un cœur peu fufceptible, je lui en rends grace, puifque mon temperament me fait éviter des piéges dont la feule raifon ne pouroit peut-être pas me garantir.

COLOMBINE.

Je ne prends point le change, vous avez raison, & vous avez tort : je conviens avec vous que les hommes sont dangereux, & vous faites bien de vous en défier, mais malgré la corruption du siécle, il est encore des cœurs bienfaits, qui méritent d'autres sentimens, Lelio est de ce nombre, & vous avez tort, mais très-tort de l'avoir traité comme vous avez fait.

FLAMINIA.

J'avoüe que Lelio est de tous les hommes que j'ai connu, celui qui m'a paru le plus estimable, & si j'avois été capable d'aimer quelqu'un, ç'auroit été lui ; la nature a ses caprices en nous formant : elle a fait Lelio tendre, elle m'a fait insensible, ce n'est ni la faute de Lelio ni la mienne, je suis fâchée qu'il en soit la victime.

COLOMBINE.

Eh mort de ma vie, vous me feriez tourner la tête avec vos raisonemens.

FLAMINIA.

Je crois que tu jures.

COLOMBINE.

Vous me feriez faire pire.

FLAMINIA.

Laissons là tous ces discours inutils ; & ne songeons qu'à joüir le plus agréablement que nous pourons du peu de tems que nous

avons à rester dans cette solitude : mais je vois une jeune personne, c'est aparamment Silvia.

SCENE III.

FLAMINIA, COLOMBINE, SILVIA, ARLEQUIN.

FLAMINIA.

QU'avez-vous mon enfant, qu'est-ce qui vous a fait peur?

SILVIA.

C'est un voleur qui me poursuit.

FLAMINIA.

Un voleur!

SILVIA.

Oüi, je venois vous joindre, car Pierrot m'avoit dit que vous étiez ici, j'ai rençontré un jeune homme qui me sifloit, & qui faisoit semblant de me flater, j'ai eû peur, j'ai fui, & il a couru aprés moi. Ah le voilà Madame!

ARLEQUIN.

Elle joint sa troupe, je veux les surprendre.

Il se glisse le long des arbres pour tâcher de les surpren are sans être vû.

SILVIA.

Voyez voyez Madame, il veut nous ſurprendre ?

FLAMINIA.

Ne craigniez rien ? il nous ſifle, & il ſemble qu'il ait peur de nous effaroucher., je gage que c'eſt ce jeune homme qui nous prend pour des Oyes, je veux m'en éclaircir, aprochez mon ami.

ARLEQUIN.

Miſéricorde ! des Oyes qui parlent !

Arlequin épouvanté d'entendre parler des Oyes, ſe retire ſur la pointe des pieds:

FLAMINIA.

Où allez vous ?

ARLEQUIN.

Je ſuis perdu, malheureux que je ſuis ! pourquoi n'ai-je pas ſuivi les conſeils de mon Maître. ?

COLOMBINE.

Il a peur tout de bon, amuſez le ? je vais le ſurprendre.

FLAMINIA.

Je ſerois au déſeſpoir s'il m'échapoit, parlez lui ma fille ? vous lui ferez moins de peur que nous.

SILVIA.

Je le veux bien, d'où vient que vous me pourſuiviez il n'y a qu'un moment, & que vous me fuyez à préſent ?

ARLEQUIN.

Je vous poursuivois, oh je tremble de tout mon corps ! je n'ai pas la force de parler.

SILVIA.

Aprochez, ne craignez rien ?

COLOMBINE. *Le saisissant.*

Oüi venez mon ami, on ne vous fera point de mal ?

ARLEQUIN.

Ah ! pour le coup je suis perdu.

COLOMBINE.

N'ayez pas peur mon petit ami.

ARLEQUIN.

Petite, petite mamour, ne me faites point de mal, je ne voulois pas vous en faire.

COLOMBINE.

Et pourquoi donc poursuivez-vous cette petite ?

ARLEQUIN.

Parce que je la trouvois jolie, & je voulois la prendre pour l'aprivoiser.

SILVIA.

Sérieusement il me prenoit pour un oyseau.

FLAMINIA.

Trés-sérieusement.

SILVIA.

Que cela est drole, ah, ah, ah.

FLAMINIA. *A Silvia.*

Careſſez le, vous l'aprivoiſerez mieux que nous?

SILVIA.

Puiſque vous ne me pourſuiviez que par amitié, je n'ai plus peur, venez avec nous.

Elle le flatte, Arlequin ne ſe ſent pas d'aiſe, & les regarde curieuſement.

ARLEQUIN.

Qui ne croiroit pas que ces animaux là ont de la raiſon? qu'ils ſont aimables. Ah les charmans oyſeaux! mais comment diable ont-ils pû aprendre à parler? cela me paſſe.

SILVIA

Vous voulez ſans doute rire.

ARLEQUIN.

Je ne ris point, n'êtes vous pas une Oye?

SILVIA.

Moi?

ARLEQUIN.

Oüi vous.

SILVIA.

Ah, ah, ah, qu'il eſt innocent.

FLAMINIA.

Cette ſcene eſt originale, il faut que je m'en donne tout le plaiſir; qui vous a donc dit que nous étions des Oyes?

ARLEQUIN.

Mon Maître qui le ſçait bien.

FLAMINIA.

Vôtre Maître est fou, est-ce que des Oyes parlent ?

ARLEQUIN.

C'est ce qui m'étonne.

FLAMINIA.

Il vous a trompé mon enfant.

ARLEQUIN.

Je le crois, mais si vous n'êtes pas des Oyes, qu'elles sortes d'oyseaux êtes-vous donc ?

FLAMINIA.

Nous ne sommes pas des oyseaux, nous sommes des femmes.

ARLEQUIN.

Des femmes, qu'est-ce que cela ?

FLAMINIA.

Ce sont les compagnes des hommes, les hommes & les femmes sont faits pour vivre ensemble, & pour s'aimer.

ARLEQUIN.

Je le crois, car je vous ai aimé d'abord que je vous ai vû, mais si vous êtes les compagnes des hommes, d'où vient que mon Maître n'en a point ?

FLAMINIA.

Je n'en sçais rien, mais je vous dis la vérité, nous avons soin des hommes, nous les aimons, c'est nous qui les faisons naître, & qui les élevons.

ARLE;

ARLEQUIN.

Oh non vous voulez me tromper.

FLAMINIA.

Pourquoi le croyez vous?

ARLEQUIN.

Parce que je sçai bien que les hommes ne naissent point.

FLAMINIA.

Et comment croyez-vous donc être venu au monde ?

ARLEQUIN.

Moi je n'y suis point venu, j'y ai toûjours été.

COLOMBINE.

En voilà bien d'un autre.

SILVIA.

Ah qu'il est simple !

FLAMINIA.

Vous vous trompez mon ami, vous y êtes venu, & c'est une femme qui vous y a mis.

ARLEQUIN.

Cela ne peut pas être, car si j'étois venu au monde, je m'en souviendrois bien, apparemment je ne suis pas fou.

FLAMINIA.

Je vous dis la verité, il ne peut y avoir des hommes sans femmes.

ARLEQUIN. *A Sylvia.*

Elle se moque de moi.

SILVIA.

Non, ce qu'elle vous dit eſt vrai.

ARLEQUIN.

Si cela eſt ainſi, vous en pouvez faire des hommes auſſi bien que les autres, faites-en donc un pour me faire plaiſir, & aprés cela je vous croirai?

COLOMBINE.

Voilà Silvia bien embaraſſée.

FLAMINIA.

Ecoutez mon ami, la nature n'a fait les hommes que pour les femmes, & ce n'eſt que pour plaire aux hommes, qu'elle a donné de la beauté aux femmes.

ARLEQUIN.

C'eſt donc pour cela qu'elle a fait cette petite ſi jolie?

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Je lui en ſuis bien obligé, il faut avoüer que la nature a bien de l'eſprit, venez, car puiſqu'elle vous a faite belle pour me plaire, je veux voir tout ce que vous avez de joli: qu'eſt-ce que cela?

SILVIA.

Tout beau vous êtes bien hardi, on ne touche pas là.

ARLEQUIN.

Pourquoi ? cela me fait plaisir.

COLOMBINE.

Il n'est pas dégouté.

SILVIA.

Mais cela ne m'en fait pas à moi.

ARLEQUIN.

Vous avez tort, puisque toutes ces jolies choses vous sont données pour plaire, vous devez être bien aise du plaisir qu'elles me font.

FLAMINIA.

La modestie ne veut pas que Silvia souffre ces libertés.

ARLEQUIN.

Eh de quoi se mêle la modestie ?

FLAMINIA.

Parlons d'autres choses, car ses questions a la fin nous embarasseroient. Quel homme est-ce que vôtre Maître ?

ARLEQUIN.

C'est un fort galand homme, quoiqu'ignorant, puisqu'il vous prenoit pour des Oyes.

FLAMINIA.

Comment le nommez-vous ?

ARLEQUIN.

M. Lelio.

FLAMINIA.

Lelio.

ARLEQUIN.

Oui Lelio.

COLOMBINE

Ah Madame, c'est vôtre amant!

FLAMINIA.

J'en suis toute emuê, y a-t-il long-tems que vous le connoissez?

ARLEQUIN.

Depuis un an.

COLOMBINE

C'est lui même, voilà à peu près le tems qu'il est disparu.

ARLEQUIN.

Il vint loger chez un Hermite à qui j'étois, cet Hermite est mort, & je suis à M. Lelio depuis ce tems là.

COLOMBINE.

Et cet Hermite, ni lui, ne vous ont jamais parlé de femmes.

ARLEQUIN.

Non.

FLAMINIA.

Comment viviez-vous ici?

ARLEQUIN.

De la chasse de nôtre Faucon, & des fruits de nôtre jardin, Mr. Lelio le cultive & je lui ayde.

COLOMBINE.

Le pauvre garçon, cela me fend le cœur.

FLAMINIA.

J'en suis touchée, que vous a-t-il dit de nous, quand vous lui en avez parlé?

ARLEQUIN.

Pouf, il m'en a dit tant de mal, qu'il m'a fait peur, & je me ferois allé cacher, sans l'amitié que j'ai pour vous.

COLOMBINE.

Il n'en a que trop de raison.

FLAMINIA.

Mais encore que vous a-t-il dit ?

ARLEQUIN.

Mille menteries, il m'a dit que vous étiez les plus dangereux animaux de la nature, que vous lui aviez causé tous ses malheurs, & que j'étois perdu si je venois à vous connoître, que vous étiez faites pour la perte des hommes, enfin que sçais-je, il m'a dit cent sotises de vous.

SILVIA.

Voilà un vilain homme.

ARLEQUIN.

Il est fou.

COLOMBINE.

Pensez-vous qu'il ait tort ?

SILVIA.

Vous le connoissez donc.

FLAMINIA.

Oüi Silvia : je t'avouë Colombine que son état me touche sensiblement, je pardonne à ses malheurs la haine qu'il a pour moi, je veux le voir, tacher de soulager ses peines, & de le consoler.

COLOMBINE.

Vous ferez bien, je souhaite que la pitié fasse chez vous ce que l'amour n'a pû y faire.

FLAMINIA.

Je suis sensible à son état, je veux le voir, mais sans être connue de lui ; ce jeune homme m'en offre l'ocasion, il faut l'emmener avec nous, Lelio ne manquera pas de le venir chercher : je me déguiserai en Berger, je l'entretiendrai sous cet habit, & sous pretexte de lui reprocher l'ignorance où il a laissé vivre ce jeune homme, je veux sonder ses sentimens pour moi, & me justifier d'une maniere adroite, car je l'estime sincerement. & je t'avoue que je suis fâchée qu'il me haïsse.

COLOMBINE.

Aimez-le Madame, il ne vous haïra plus.

FLAMINIA.

Je te l'ai dit mille fois, je ne puis l'aimer, cependant il me fait pitié, & s'il veut se contenter de mon amitié, je tâcherai d'adoucir ses maux dont je suis la cause inocente.

COLOMBINE.

Voyez-le toûjours, vous entendrez des veritez qui ne vous plairont guere, mais il est bon que vous les sachiez, & je sou-

haite qu'elles puiſſent vous coriger.

FLAMINIA.

Ecoutez mon ami, voulez vous venir avec nous?

ARLEQUIN.

Oui je ne veux plus vous quiter.

SILVIA.

Venez, nous rirons enſemble.

ARLEQUIN.

Allons, je vous ſuivrai par tout, je ne veux plus retourner avec mon maître; je ſuis fâché qu'il m'ait caché juſqu'à preſent qu'il y ait des femmes, je m'imagine que vous me ferez bien plaiſir, car j'en ai plus ſenti depuis que je vous conois, que je n'en avois eû de ma vie.

FLAMINIA.

Tant mieux, ſuivez-nous, allons ſonger à mon déguiſement.

Arlequin les ſuit avec des tranſports de joie.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

PIERROT, ARLEQUIN.

PIERROT.

BON, voilà ce jeune innocent qui ne favoit pas qu'il y eut des femmes au monde ah, ah, ah, je ne puis y penser fans rire, qu'alle bête, mais morgué fa bétife a quelque chofe de plaifant : c'eft drôle de voir un homme qui aime les filles fans favoir à quoi elles font propres. Je voulions m'en divartir, car un Chaffeur qui avoit de l'efprit, me difoit un jour, fi je m'en fouviens bian, qu'il y avoit à profiter avec les bêtes; & il me difoit cela à propos de moi.

ARLEQUIN *fe parlant à lui-même.*

Qu'eft ce donc que ces femmes? elles me tiennent au cœur, & je ne fai pas pourquoi; Je voudrois bien trouver quelqu'un qui me l'aprit. Bon, voici Pierrot qui careffe toûjours cette petite que j'aime mieux que les autres.

PIERROT.

Je gage que vous rêvez à ces Oyes que

vous vouliez prendre tantôt.

ARLEQUIN.

Tu as raiſon, j'y penſe malgré moi, & cela m'embaraſſe.

PIERROT.

Je le croions bian, ce ſont de drôles d'oiſeaux que ces oiſeaux-là, n'eſt-ce pas?

ARLEQUIN.

Je n'y comprens rien, toi qui les conois; aprens-moi ce que c'eſt.

PIERROT.

Oh tatigué vous m'en demandez trop; coment faire pour vous bian expliquer ce que c'eſt qu'une femme : tenez, c'eſt une bone choſe quand le caprice ly prend d'être bonne, & mauvaiſe quand le caprice ly prend d'être mauvaiſe.

ARLEQUIN.

Mais encore, à quoi ſont-elles propres?

PIERROT.

A tout morgué : premierement alles ſont propres à faire enrager les homes depis le matin juſqu'au ſoir, pis à leur faire bian du plaiſir, pi à leur être bian utiles, pi à leur être bian contraires, pi à les bian honorer; pi à les bian deshonorer, pi.....

ARLEQUIN.

Eh! coment veux-tu animal, que je puiſſe comprendre quelque choſe à ce galimatias?

PIERROT.

Cela eſt pourtant bian clair.

ARLEQUIN.

Oui fort clair, laiſſe-là tous ces pis, je t'en prie, & dis-moi ſeulement ce que les homes font des femmes?

PIERROT.

Je vais vous dire le hic; l'on s'en fait bian aiſe.

ARLEQUIN.

Et coment fait on pour s'en faire bien aiſe?

PIERROT.

Tatigué qu'il eſt bête, & que je le ferions bien aiſe ſi je ly allions expliquer la manigance de l'amour; mais non, il vaut mieux ly parler d'autre choſe pour ly bian faire entendre cela (*il hauſſe la voix*) on s'en fait bien aiſe camarade.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que tu crois que je ſuis ſourd?

PIERROT.

Non, mais come vous avez l'entendement tant ſi peu épais, il eſt bon de crier fort afin de ſe faire bian entendre. Or donc vous ſaurez que pour ſe faire bian aiſe auprès d'une fille, il faut premierement la bian aimer, enſuite il faut s'en faire bian aimer, tant y a qu'après cela le reſte va de ly même.

ARLEQUIN.

Eh ! coment fait-on pour se faire bien aimer ?

PIERROT.

Morgué cela n'est pas facile à expliquer ; pour le biau comprendre il faut d'abord savoir que l'amour est une chose où l'on ne comprend rian.

ARLEQUIN.

Me voila bien avancé.

PIERROT

Oui, car ce n'est pas le tout d'être biau & bian fait, ce n'est itout pas le tout d'être laid & mal fait, riche ou pauvre, d'avoir de l'esprit ou de n'être qu'un sot, avec tout cela on plaît & on déplaît, & je ne savons pas pourquoi.

ARLEQUIN.

Que veut dire tout cela ?

PIERROT.

Ca veut dire clair comme le jour que l'amour est un caprice, & que je ne comprenons rian du tout à la maniere dont il patricote les hommes avec les femmes.

ARLEQUIN.

Je le crois, car pour moi je t'assure que je n'ai pas compris un mot de tout ce que tu m'as dit.

PIERROT.

J'ons eu pourtant bian de la peine pour

vous doner avec esprit une explication claire de l'amour.

ARLEQUIN.

Tu nommes donc une explication claire celle où l'on n'entend rien?

PIERROT.

Sans doute, car j'expliquons ce que j'ons dans l'esprit qui est l'amour où je ne comprenons rian, ainsi pour que mon explication soit aussi claire que mon esprit, il faut que vous n'y compreniez rian itout.

ARLEQUIN.

Que le Diable t'emporte avec tes explications.

PIERROT.

Je somes bian fâché que l'amour ne soit pas plus clair afin de vous l'expliquer plus clairement: mais voici Silvia, j'alons ly faire l'amour en votre presence, peut-être que vous l'aprendrez mieux come cela.

ARLEQUIN.

Voions.

SCENE II.

PIERROT, SILVIA, ARLEQUIN.

PIERROT.

Bon jour Silvia,

SILVIA *fâchée.*

Bonjour.

ARLEQUIN.

Cette mine refroignée qu'elle te fait, est-ce une marque d'amour ?

PIERROT.

Non, ce n'est qu'un caprice.

ARLEQUIN.

Bonjour Silvia.

SILVIA.

Ah ! bonjour Arlequin.

ARLEQUIN *à Pierrot,*

Cet air d'amitié est il de l'amour ?

PIERROT.

Non, ce n'est qu'un caprice. Qu'as-tu Silvia, on diroit que tu es fâchée ?

SILVIA.

Je n'ai rien, laisse-moi.

ARLEQUIN.

Cela est-il tendre ?

PIERROT.

Morgué non, ce n'est qu'une fantaisie ; mais je l'alons faire changer.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous Silvia, on diroit que vous êtes fâchée ?

SILVIA.

Moi je serois bien fâchée de l'être contre vous.

ARLEQUIN *à Pierrot.*

Eſt-ce par un caprice qu'elle m'a dit cela?

PIERROT.

Oui, mais je ly en alons doner un autre; écoute Silvia, tu n'es qu'une capricieuſe; un autre s'en fâcheroit, mais je t'aimons, & je ne voulons qu'en rire.

SILVIA.

Laiſſe-moi tu me fatigue.

Il joue groſſierement avec elle, elle le rebute; Arlequin l'imite, elle reçoit ſes careſſes avec douceur.

PIERROT.

Morgué ce n'eſt que moi qui te fatigue; ce drôle là ne te fatigue pas.

Il veut la baiſer, elle lui donne un ſouflet. Arlequin qui l'imite dans tout ce qu'il fait la baiſe, & elle en rit.

Cela n'eſt pas bian.

SILVIA *à Arlequin.*

Vous êtes bien hardi.

ARLEQUIN.

C'eſt que je vous fais l'amour, & que j'aprens à le faire de Pierrot.

SILVIA.

Vous aprenez à faire l'amour de Pierrot.

PIERROT.

Oui, je ſomes ſon maître.

ARLEQUIN.

Ce qu'il vous dit est vrai.

SILVIA.

Si vous voulez vous faire aimer, ne prenez point de ses leçons.

ARLEQUIN.

Il faut bien que j'en prene, car je ne sai pas faire l'amour moi.

SILVIA.

Vous faites mieux l'amour que lui.

ARLEQUIN.

Moi ?

SILVIA.

Oui vous.

PIERROT.

Morgué cela ne vaut rian.

ARLEQUIN.

Vois Pierrot je fais mieux l'amour que toi, ah, ah, ah.

PIERROT.

J'enrage, écoute Silvia tu me fâches ; quel plaisir prend tu de me bouter en colere ?

SILVIA.

Laisse moi en repos.

Arlequin continue à la caresser, elle reçoit avec plaisir ses caresses qu'il fait remarquer à Pierrot.

ARLEQUIN.

Vois vois Pierrot come j'ai bien apris à faire l'amour, ah, ah, ah : vois vois vois, ah, ah, ah.

PIERROT.

Morgué je volons que je ne volons rian qui me plaise.

SILVIA.

Je ne m'en soucie gueres, il est plus agreable que toi, & je l'aime mieux.

PIERROT.

Je ne somes pourtant pas si ignorant.

SILVIA.

Je ne sai qu'y faire, son ignorance est moins bête que ton savoir, & elle me plaît davantage.

ARLEQUIN.

Entens-tu Pierrot, elle m'aime mieux que toi, ah, ah, ah.

PIERROT.

A la parfin cela me boute de mauvaise himeur, & je me fâcherai tout de bon.

ARLEQUIN.

Eh pourquoi ?

PIERROT.

Parce que je ne voulons pas que vous ly fassiez l'amour.

ARLEQUIN.

Pourquoi donc m'aprenois-tu à le faire ?

PIERROT.

Ce n'étoit pas pour elle, & si vous continuez à me fâcher, je *(il le menace.)*

ARLEQUIN.

Eh !

PIERROT.

Tirez-vous d'ici pour votre profit, car quand je somes en colere, je somes pis qu'un lyon. (*Il veut aracher Silvia à Arlequin.*

ARLEQUIN.

Attens je vais te payer de ton impertinence. (*Il le bat & l'oblige à prendre la fuite.*))

PIERROT.

Je m'en vais, mais tu le payeras; cela est ridicule : morgué je ly ont donné là une belle leçon : je somes la dupe de mon esprit & j'enrage. (*à Silvia qui rit.*) Tu ris, cela n'est pas bien, mais je t'en ferons repentir.

SCENE III.

ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN.

PArdi voila un grand belitre, il m'aprend à faire l'amour, & ensuite il se fâche parce que je l'ai bien apris.

SILVIA.

Il est insuportable, & vous avez bien fait de le chasser.

ARLEQUIN.

Je suis bien aise que vous m'aimiez mieux que lui, cela m'aidera à profiter de vos le-

çons, car ce n'eſt plus que de vous que je veux aprendre à faire l'amour.

SILVIA.

De moi ?

ARLEQUIN.

Oui je ſens que je profiterai bien ſi vous voulez m'inſtruire.

SILVIA.

Et coment voulez-vous que je puiſſe vous inſtruire ?

ARLEQUIN.

Faites-moi l'amour, j'aprendrai come cela ce qu'il faut que je faſſe.

SILVIA.

Mais je ne le ſai pas moi.

ARLEQUIN.

Vous ne ſavez pas faire l'amour ?

SILVIA.

Non.

ARLEQUIN.

Tantpis, cependant Pierrot vous a donné des leçons.

SILVIA.

Lui ; ah je vous aſſure qu'avec de telles leçons j'ignorerois l'amour toute ma vie !

ARLEQUIN.

Mais lorſque je les repetois avec vous ces leçons, vous les trouviez jolies.

SILVIA.

Oh, c'eſt autre choſe, les vôtres me faſoient plaiſir.

ARLEQUIN.

Si cela est ainsi, je serai votre maître.

SILVIA.

Comment vous y prendrez-vous ?

ARLEQUIN.

La chose est bien facile, on m'a dit que pour bien faire l'amour il faut comencer par bien aimer.

SILVIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Et ensuite qu'il faut se faire bien aimer.

SILVIA.

Vous avez raison.

ARLEQUIN.

Or je vous aime de tout mon cœur ; ainsi voila la moitié de la chose faite : il ne me reste donc qu'à me faire aimer de vous, ce qui me sera bien aisé, puisque mes leçons vous font plaisir.

SILVIA *à part*.

Il est tout à fait aimable.

ARLEQUIN.

Que dites-vous ?

SILVIA.

Je dis que vous avez raison, je crois même que vos leçons ont déja fait effet, car je sens que je vous aime.

ARLEQUIN.

Bon bon, voila qui va à merveille, nous

somes bien plus avancé que nous ne croions ma foi : coment morbleu le principal est déja fait, car Pierrot m'a dit que lorsque l'on s'aimoit bien, le reste alloit de lui-même. A propos dites-moi ce que c'est que le reste ?
(Silvia souriant & tournant la tête.)

SILVIA.

Je n'en sai rien.

ARLEQUIN.

Ni moi non plus ; nous voila bien embarrassés : coment pourons-nous le deviner ? car pour moi je vous declare que je n'en sai pas davantage.

SILVIA.

Ne parlons pas de cela.

ARLEQUIN.

Eh bien laissons-le là jusqu'à ce que nous l'ayons deviné : j'y penserai tant que peut-être je l'attraperai à la fin. Mais voici mon maître, celui qui me disoit que vous étiez des Oyes.

SILVIA.

Celui-là ?

ARLEQUIN.

Oui il vouloit me faire croire que vous étiez des oiseaux dangereux que l'on n'avoit jamais pû aprivoiser : faites-moi bien des caresses pour lui faire voir sa sotise. *(ils se caressent.)*

SCENE IV.

LELIO, SILVIA, ARLEQUIN.

LELIO.

ARlequin m'eſt échapé, & je ne doute pas qu'il ne ſoit allé chercher ces femmes, il en avoit trop d'envie, elles étoient dans ces lieux à ce qu'il m'a dit. Juſtement, je ne me ſuis pas trompé : le voila avec une Bergere, il me paroît qu'elle l'a déja apriyoiſé. Que fais-tu ici ?

ARLEQUIN.

Je cherche à me faire manger de cet Oye. Oh l'ignorant qui prend des femmes pour des oiſeaux, qui a peur du plus joli animal du monde & du plus doux ; voyez voyez comme elle eſt mechante ?

LELIO.

Ah pauvre malheureux où eſt-tu tombé ?

ARLEQUIN.

Je ſuis fort bien tombé ; j'ai fait une bonne chaſſe, & ce petit Ortolent eſt bien dodu. (*Il joue avec elle*)

LELIO.

Ces foreſts n'ont point de bêtes plus ſauvages ni plus dangereuſes.

SILVIA.

Je ne suis point une bête, & vous êtes plus sauvage que les bêtes dont vous parlez, de me traiter come vous faites.

ARLEQUIN.

Elle a raison.

LELIO.

Allez ma mie, je n'ai rien à vous répondre : (*à Arlequin*) suis-moi.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas.

LELIO.

Allons, M. le libertin, venez à la maison, je vous aprendrai si l'on me désobéit impunement.

Il le prend & l'entraine de force.

ARLEQUIN.

Je veux rester icy.

LELIO.

Marcheras-tu ?

SILVIA.

Cela est bien vilain de prendre les gens de force, je vais apeller nos Bergers qui vous le feront bien rendre.

LELIO.

Alez retrouver vos Compagnes & laissez ce jeune home en repos, il n'est pas fait pour vous.

SILVIA.

ARLEQUIN.

Silvia.

SYLVIA.

Quoi ! vous me quitez comme cela ?

ARLEQUIN.

J'en ſuis bien fâché, mais je ne ſuis pas le plus fort.

SILVIA.

Au ſecours, au ſecours, au voleur.

ARLEQUIN.

Oüy, criez bien fort.

SCENE. V.

FLAMINIA *déguiſée en Berger*, LELIO, ARLEQUIN, SILVIA.

FLAMINIA.

Qu'eſt-ce que ce bruit-là, qu'avez-vous Sylvia ?

SILVIA.

Ce vilain homme qui emmene Arlequin de force.

FLAMINIA.

Pourquoi lui faites-vous cette violence ?

LELIO.

Je n'ai point de compte à vous rendre.

FLAMINIA.

Ce jeune home s'eſt retiré chez-nous, & le droit d'hoſpitalité ne nous permet pas de vous l'abandoner ſans ſçavoir auparavant les droits que vous avez ſur lui ?

LELIO.

Ce ſentiment eſt juſte, & je veux bien y répondre : ce jeune home eſt à mon ſervice, il s'étoit échapé, je le retrouve, & je le ramene.

FLAMINIA.

Ah, ah ! Vous êtes donc ce bon maiſtre qui l'a laiſſé dans une ignorance ſi profonde qu'il n'a pas même ſçû juſqu'à ce jour qu'il y eût des femmes.

ARLEQUIN.

Il a raiſon, & vous devriez en mourir de honte.

SILVIA.

Ah ! le méchant maiſtre.

LELIO.

Oüy, c'eſt moi qui le lui ai caché par des vûës de ſageſſe qui vous ſont inconuës.

FLAMINIA.

Vous avez raiſon de dire qu'elles me ſont inconuës ; j'ai crû juſqu'à preſent que la nature étoit ſage & qu'il n'y avoit rien à reformer à l'ordre qu'elle a établi dans les choſes, mais je vois bien que vous êtes plus habile qu'elle, ah, ah, ah ! je ne puis m'empêcher

pêcher de rire du zéle qui vous oblige à priver ce pauvre inocent des plus grandes douceurs de la vie.

ARLEQUIN.

Vous avez raison.

LELIO.

Vous parlez avec bien de l'esprit pour un Berger.

FLAMINIA.

Aussi ne l'ai je pas toûjours été, & tel que vous me voyez, je suis homme de condition.

LELIO.

Vous.

FLAMINIA.

Oüy, moy.

LELIO.

Vous me surprenez, mais si ce que vous me dites est vrai, par qu'elle avanture ou par quel caprice avez-vous choisi ce genre de vie.

FLAMINIA.

Un amour malheureux m'y a reduit.

LELIO.

Un amour malheureux dites-vous? cette circonstance excite ma curiosité, peut-on savoir coment cela est arivé?

FLAMINIA.

Je vous le dirai de bon cœur si la chose peut vous faire plaisir.

LELIO.

Je vous en ferai obligé.

L'atention de Lelio pour ce que va dire Flaminia, l'empêche de voir les mouvemens d'Arlequin Silvia en profite, elle fait signe à Arlequin qui se sauve avec elle sans être aperçu.

FLAMINIA.

J'ai aimé une jeune persone aimable mais qui n'étoit point faite pour aimer ; j'avois eu moins de prévention & d'aveugle ment, j'aurois conu l'inutilité de mes soins & l'insensibilité naturele de son cœur nous aimons à nous séduire nous-même dans les choses que nous désirons avec ar deur, j'ai cru pouvoir la déterminer pa ma magnificence ; je n'ai rien épargné pou cela, mais l'on ne va pas loin du train qu j'alois : j'ai eu bientôt consumé ma fortun me voiant sans ressource, j'ai voulu fai expliquer mon amante, mais Dieu que me suis trompé ! elle m'a declaré que je n devois rien espererd'elle, qu'elle vouloit con server jusqu'à la fin son cœur & sa liberté jugez de mon desespoir, je m'y suis aban doné, j'ai quitté la partie, & ne pouvan plus subsister dans le monde, je me suis re fugié dans ces bois, où sous un nom incon je me suis fait Berger ; voilà, Monsieur mon histoire en peu de mots,

LELIO.

Cela est plaisant, vous venez de faire la miene en faisant la votre, j'ai aimé comme vous la plus ingrate des femmes; comme vous je me suis ruiné, & le desespoir m'a conduit comme vous dans ces forests où je ne subsiste que de la chasse.

FLAMINIA.

J'admire le raport de nos destinées & de nos erreurs; convenez Monsieur que nous avons été bien fous, & que si nous sommes malheureux, ce n'est que par notre faute.

LELIO.

Vous avez raison, il faut être fou pour s'atacher aux femmes, elles ne sont dignes que de mépris.

FLAMINIA.

Elles ont leurs défauts comme nous avons les nôtres, & tout bien examiné, je trouve qu'elles valent bien les hommes.

LELIO.

Pouvez-vous dire cela?

FLAMINIA.

Pourquoi ne le dirai-je pas? les vertus & les foiblesses leur sont distribuées à peu près comme à nous. Est ce plus leur faute que la nôtre, si malheureusement pour l'humanité la dose des foiblesses est toujours la plus forte?

LELIO.

Non, mais l'experience nous apren qu'une femme n'eſt qu'un compoſé de fo bleſſes : ſi c'eſt la faute de la nature, doit ſe défier d'un être qu'elle a formé da ſa mauvaiſe humeur.

FLAMINIA.

Malgré votre chagrin, vous ne pouv diſconvenir que leur commerce eſt aimab & utile.

LELIO.

Il eſt ſeducteur.

FLAMINIA.

Il façonne les hommes.

LELIO.

Il en fait des colifichets ou des fous comm vous & moi.

FLAMINIA.

Je vois bien que vous êtes trop piqué po leur rendre juſtice.

LELIO.

Flaminia m'a apris à la rendre à ſon ſex c'eſt le nom de la perſonne que j'ai aimé, nature l'a partagée de tous les défauts cœur, & pour la rendre plus dangereuſ elle les a cachez chez elle ſous toutes les g ces du corps & de l'eſprit.

FLAMINIA.

Mais encore quel eſt ſon crime?

LELIO.

L'ingratitude la plus noire ; je l'ai aimée de l'amour le plus sincere, j'ai tout sacrifié pour elle, & j'ai toujours trouvé un cœur insensible que rien n'a pu toucher.

FLAMINIA.

Ne confondons point l'amour & la reconoissance, ce sont des choses bien diferentes ; la reconoissance est un devoir sur lequel les passions ne doivent point influer ; l'amour au contraire est une passion qui ne dépend pas de nous de faire naître, & nous n'en devons qu'à ceux qui nous en ont donné, ainsi Flaminia peut être reconnoissante sans avoir de l'amour.

LELIO.

Mais vous qui faites de si savantes analises des sentimens, jugez-vous sur ces regles, de ceux de votre amante ?

FLAMINIA.

Oui, la passion que j'ai eu pour elle ne m'a pas ébloui jusqu'au point de m'empêcher de lui rendre justice ; la liberté est le premier de nos biens, elle a sçu défendre la sienne contre tous les eforts que mon amour a fait pour la lui ravir, ainsi elle a été plus forte & plus sage que moi, j'en juge par tous les maux que cette malheureuse passion m'a causée.

LELIO.

Cela est fort plaisant, j'avois crû sote-

ment qu'elle avoit tort de vous avoir si mal traité ; mais vous éclairez ma raison, & quant à vos lumieres, j'aprouve autant sa conduite que je la condamnois.

FLAMINIA.

Elle m'a été contraire, mais dans le fond je ne la trouve pas si condamnable.

LELIO.

Au contraire elle est très-louable, je conçois même que vous devez lui savoir bon gré de la misere où elle vous a réduit, le monde & ses plaisirs pouvoient vous corrompre ; la bonne chere alterer votre santé; trop de commoditez, vous plonger dans le luxe & la molesse : ces choses & mille autres inconvéniens qui naissent des richesses, pouvoient vous nuire, mais cette bonne & sage amie y a mis bon ordre.

FLAMINIA.

Votre hironie est ici assez mal placée ; quest-ce que mes erreurs ont de comun avec la persone que j'ai aimé, doit-elle être responsable de mes fautes où elle n'a jamais eu de part ? tout ce qui lui en revient, c'est le chagrin de voir les malheurs où ma conduite m'a plongé, & de savoir qu'elle en est la cause inocente.

LELIO.

Ainsi vous êtes fort content d'elle ?

FLAMINIA.

J'aurois voulu de la tendresse, je ne pouvois être heureux sans cela, mais son cœur n'y étoit pas propre, c'est ma faute de m'être obstiné dans un amour qui ne pouvoit que me rendre malheureux.

LELIO.

J'admire votre flegme, il m'impatiente; mais malgré cela je vous trouve heureux d'avoir pu renoncer aux femmes sans conserver pour elles ni desir ni ressentiment, vous en êtes plus tranquile.

FLAMINIA.

Qui vous a dit que j'ai renoncé aux femmes, j'en serois bien fâché, j'aime trop à jouir de la vie?

LELIO.

Quoi! vous vous y jouez encore?

FLAMINIA.

Sans doute, mais c'est en homme sensé; je n'ai plus de ces passions effrenées qui font dépendre toute notre felicité d'un seul objet, je suis à present aussi coquet & volage que j'étois autrefois constant; je vais de belle en belle, & je ne m'arrête aux plus aimables qu'autant qu'il le faut pour m'amuser.

LELIO.

Eh de grace, dites-moi avec qui vous exercez ces nouveaux talens dans ces deserts?

FLAMINIA.

Avec de jeunes bergeres, elles ont moins de grace que les femmes du monde, mais elles ont plus de naturel, cela m'aide à dissiper mes ennuis : si vous m'en voulez croire vous suivrez mon exemple.

LELIO.

Moi ?

FLAMINIA.

Oui vous.

LELIO.

J'irois dans ces bois faire le coquet avec des jeunes Bergeres ?

FLAMINIA.

Sans doute.

LELIO.

Il me faudroit bien aussi aprendre à jouer du chalumeau & à faire des Eglogues à l'exemple de ces premiers hommes que la Grece nous vante, qui ne s'ocupant que du soin de leurs troupeaux, fesoient retentir les forests & échos de la Sicile de leurs amours & de leurs chansons champêtres.

FLAMINIA.

Pourquoi non ?

LELIO.

Ah, ah, ah, je vous admire.

FLAMINIA.

Ecoutez, le conseil que je vous donne n'est pas si mauvais, l'amour est encore ca-

ché dans le fond de votre cœur sous des traits qui vous le font méconoître, & c'est lui-même qui vous tourmente sous une forme nouvele ; si vous le voulez banir, cherchez comme moi quelqu'autre amusement, c'est le seul moyen de vous guerir & d'adoucir vos peines.

LELIO.

Je vous suis bien obligé de l'avis, si c'est l'amour qui regne encore dans mon cœur, je suis vengé de lui & de Flaminia, puisque leurs idées qui m'étoient autrefois si cheres, ne m'inspirent que de l'horreur & du mépris ; adieu Monsieur, je vous laisse entretenir les échos de ces bois de vos tendres sentimens, je vais joüir en secret de la belle découverte que vous m'avez fait faire, & offrir ma haine pour Flaminia sur le noir autel de l'amour hideux qui, selon vous, regne encore dans mon ame ame. Arlequin, Arlequin ? il m'est échapé.

FLAMINIA.

Ecoutez, Monsieur?

LELIO.

Je n'ai pas le tems, ces idées m'ennuyent & me fatiguent. Adieu, je cours chercher mon valet.

SCENE VI.

FLAMINIA *seule.*

VOilà donc cet amant que j'ai vu si tendre & si soumis, qui juroit de m'aimer éternellement. Ce parjure n'a donc aujourd'hui que de la haine & du mépris pour moi, j'en suis dans une confusion & une colere que j'ai peine à retenir.

SCENE VII.

FLAMINIA, COLOMBINE.

FLAMINIA.

AH Colombine, tu me vois outrée, Lelio, l'injuste Lelio!

COLOMBINE.

Je viens de l'apercevoir qui emmene Arlequin, il m'a paru furieux.

FLAMINIA.

Tu le détesterois si tu avois entendu notre conversation, il m'a acablé d'oprobres dans le tems que touchée de son état je cherchois à le soulager, & que je m'abaissois jusqu'à vouloir me justifier auprès de lui.

COLOMBINE.

Je l'avois prévu.

FLAMINIA.

Je t'avoue que je suis piquée au vif, je veux m'en venger.

COLOMBINE.

Vous venger Madame ! & dequoi ?

FLAMINIA.

De la haine qu'il a pour moi : il est plaisant, par où l'ai je meritée cette haine ?

COLOMBINE.

Vous l'avez meritée par votre insensibilité.

FLAMINIA.

Il est vrai que je n'ai jamais eu d'amour pour lui, mais je ne l'ai jamais haï.

COLOMBINE.

Bon, elle est piquée ; voilà le caractere des femmes, les mépris de Lelio feront ce que son amour n'a pu faire : profitons de ce moment. Lelio n'est pas si condamnable que vous le croiez, les circonstances qui ont suivi ces dédains ne le justifient que trop ; tout ce qui m'étonne, c'est que vous soiez si sensible à la haine qu'il vous marque : est-ce que dans le fond son amour vous flatoit ?

FLAMINIA.

Non, mais sa haine me choque.

COLOMBINE.

Eh pourquoi ? à votre place j'en serois

bien aise : vous ne l'aimez pas, vous ne voulez pas l'aimer, vous avez cependant pitié de ses malheurs, ce sentiment est pénible pour vous, sa haine vous en délivre, & cela vous doit tranquiliser.

FLAMINIA.

Je sens ta malice, mais je n'en suis pas la dupe, je verrois avec plaisir l'indiference de Lelio, & j'ai toujours fait ce que j'ai pu pour le ramener à ce point, mais sa haine & ses mépris dont il ose se vanter hautement m'ofensent avec raison, parce que je ne les ai pas merités : c'est un ingrat & un homme injuste qui me doit d'autres sentimens.

COLOMBINE.

Vous avez raison Madame, & Lelio pousse les choses trop loin.

FLAMINIA.

Je veux l'en faire repentir.

COLOMBINE.

Helas n'est-il pas assez malheureux !

FLAMINIA.

Il l'est trop, mais cela ne me satisfait pas.

COLOMBINE.

Que vous faut-il donc ?

FLAMINIA.

Qu'il m'aime encore, & que je le voye à mes pieds desavouer tout ce qu'il m'a dit.

COLOMBINE.

J'en doute ?

FLAMINIA.

Et moi je n'en doute pas, je veux lui faire voir qu'il n'est pas facile de sortir de mes fers lorsqu'on y est une fois entré : viens m'habiller, je vai envoyer Pierrot pour lui apprendre que je suis ici, & que je veux le voir.

COLOMBINE.

Vous avez raison, oui Madame, il faut punir ces cœurs rebelles qui croient pouvoir impunément s'échaper de nos chaînes, ils sont bien plaisans ma foi.

FLAMINIA.

Suis-moi.

COLOMBINE.

Voilà qui va à merveille, & si je ne me trompe, l'amour fera le dénouement de cette avanture.



ACTE TROISIE'ME.

SCENE PREMIERE.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

Te voilà bien réveur, qu'as-tu ?

ARLEQUIN.

Je suis fâché contre vous.

LELIO.

Eh pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que vous me retenez ici malgré moi, & que je m'y ennuie.

LELIO.

Tu ne t'y ennuiois pas autrefois.

ARLEQUIN.

J'étois un ignorant alors, je croiois qu'il n'y avoit rien qui valut mieux que la chasse & vous; mais depuis que j'ai vû des femmes je, eh, eh (*il pleure.*)

LELIO.

Tu éprouves les peines que je voulois t'éviter, juge par ce que tu soufre, combien les femmes sont dangereuses.

ARLEQUIN.

Vous me disiez tantôt que c'étoit des Oyes, à present vous voulez me persuader qu'elles sont cause du chagrin que j'ai de ne les pas voir, tandis que c'est vous seul qui m'en empêchez ; allez, je ne vous croirai plus.

LELIO.

Cependant tu n'as jamais eu un si grand besoin de mes conseils.

ARLEQUIN.

Je vous en quitte de bon cœur, je n'ai besoin que de Silvia.

LELIO.

Mais que lui trouves-tu de si agreable ?

ARLEQUIN.

Tout : elle ne peut remuer le bout de son pied sans me faire plaisir ; si elle rit, elle répand la joie dans mon ame, elle me charme même quand elle fait la mine à Pierrot.

LELIO.

Et si elle rioit à Pierrot, & qu'elle te fit la mine, la trouverois-tu bien aimable ?

ARLEQUIN.

Elle m'aime trop pour cela.

LELIO.

Qu'en sais-tu ?

ARLEQUIN.

Je le sai parce qu'elle me l'a dit.

LELIO.

Ne t'y fie pas, les femmes ne disent jamais ce qu'elles pensent.

ARLEQUIN.

Silvia dit la verité, je le sai bien moi.

LELIO.

Quel est ton garant ?

ARLEQUIN.

Sa petite bouche qui est trop charmante pour faire une trahison.

LELIO.

Eh pauvre inocent !

ARLEQUIN.

Je ne suis pas si inocent que vous le croiez; j'ai apris à Silvia à faire l'amour que je ne conoissois pas, & mes leçons lui ont fait plaisir.

LELIO.

Que veut-il donc dire ? Tu as donné des leçons d'amour à Silvia ?

ARLEQUIN.

Oui, & les plus jolies du monde : vous en auriez été charmé : je fesois comme cela & puis comme cela ; je l'embrassois, elle me donnoit de petits soufléts qui me faisoient un plaisir charmant, en sorte que pour l'obliger à continuer je jouois toujours plus fort, & ensuite ah, ah, ah.

LELIO.

Eh bien ensuite.

ARLEQUIN.

Ensuite je la baisois, & cela me faisoit le plus grand plaisir du monde.

LELIO.

Fort bien, à ce que je vois tu es un grand maître.

ARLEQUIN.

Assurément, mais ce souvenir me rend encore plus triste.

LELIO.

Tâche de dissiper ces illusions qui ne sont que des pieges que tes passions te tendent pour te rendre malheureux.

ARLEQUIN.

J'aime mieux croire Silvia que vous, j'y trouve plus de plaisir.

LELIO.

Ecoute mon ami ? je conois avant toi tout ce que les femmes ont d'aimable, mais c'est cela même qui les rend dangereuses, j'en ai fait une triste experience, & tel que tu me vois, j'ai aimé de l'amour le plus vif & le plus sincere qui fut jamais.

ARLEQUIN.

Ah, ah, vous avez aussi fait l'amour ?

LELIO.

Oui, pour mon malheur.

ARLEQUIN.

Et qui vous l'avoit apris ?

LELIO.

L'amour même, c'est-à-dire ce penchant naturel qui nous porte vers les femmes en general, & que la beauté, ou des nœuds secrets que nous ne conoissons point, déterminent vers un objet particulier.

ARLEQUIN.

Fort bien, c'est donc aussi l'amour qui m'a instruit ?

LELIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Je lui en sai bon gré, il m'a apris là une fort jolie chose.

LELIO.

Ah malheureux tu n'en conois pas le danger comme moi !

ARLEQUIN.

Mais encore quel mal vous a-t-il fait ?

LELIO.

Tous ceux qu'il pouvoit me faire.

ARLEQUIN.

Vous verrez que vous aurez apris à faire l'amour aussi sotement que Pierrot, & que c'est pour cela que vous n'avez pas réussi.

LELIO.

Je ne puis m'empêcher d'en rire.

ARLEQUIN.

Voions, comment faisiez-vous ?

LELIO.

Je fesois tout ce que pouvoit faire le plus tendre & le plus fidele de tous les amans, fêtes, plaisirs, petits soins, empressemens, caresses, enfin je n'ai rien negligé pour me faire aimer, mais tout cela m'a été inutile.

ARLEQUIN.

Vous voiez donc bien qu'il faut que vous ayez fait les choses de mauvaise grace, si vous les aviez fait comme moi, on vous auroit d'abord aimé.

LELIO.

Tu crois donc que je suis homme à faire les choses de mauvaises graces?

ARLEQUIN.

Oui, car lorsque vous me donnez des souflets, vous me faites mal & j'en pleure, ceux de Silvia au contraire me font plaisir & j'en ris; vous voiez donc bien que vous faites mal les choses, car dans le fond ce ne sont que des souflets de part & d'autre.

LELIO.

Tu te laisse entraîner aux malheurs que je voulois t'éviter; aprens par mon experience les dangers où tu t'expose. Je suis né avec beaucoup de bien, & je vivrois encore dans l'abondance sans une femme qui m'a réduit dans le déplorable état où tu me vois.

ARLEQUIN.

Comment a-t-elle fait cela?

LELIO.

En abusant de tous les sentimens de tendresse & de fidelité que j'avois pour elle.

ARLEQUIN.

C'étoit une méchante créature, & vous avez eu tort de l'aimer.

LELIO.

Elle étoit belle, & je me suis laissé séduire par ses charmes, mais j'ai bien apris à mes dépens que les graces que j'admirois en elle n'étoient que des dehors séducteurs qui me cachoient un cœur plein d'ingratitude, & dont la cruauté formoit seule le caractere.

ARLEQUIN.

Pardi il faloit que vous eussiez perdu l'esprit pour aimer une si mechante femme : dites-moi un peu, comment avez-vous pu vous en défaire ?

LELIO.

La misere m'a tiré de ses chaines.

ARLEQUIN.

C'est un assez vilain secours.

LELIO.

Après avoir consommé toute ma fortune, je me suis refugié dans ces bois chez l'hermite de qui je t'ai reçû ; tu vois la triste vie que j'y mene.

ARLEQUIN.

Je vous trouve encore bienheureux d'être sorti de ses mains. Vous faites fort bien de

la haïr, comme je fais fort bien d'aimer Silvia qui est aussi bonne que celle-là est méchante, je l'aime davantage depuis que je sai qu'elle vaut mieux que les autres, car auparavant je croiois que toutes les femmes étoient également bonnes.

LELIO.

Me voilà bien avancé, n'ai-je pas bien employé ma Rethorique?

ARLEQUIN.

Oh, voici Pierrot, celui qui fait si fotement l'amour.

SCENE II.

LELIO, ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN.

Où as-tu laissé Silvia?

PIERROT.

Tatigué, comme vous avez l'apetit ouvert, je l'ons laissée dans nos cabanes qui se moque bian de vous, (*à part*) je veux me venger.

ARLEQUIN.

Elle se moque de moi, dis-tu?

PIERROT.

Assurement, est-ce que vous avez été assez simple pour croire qu'elle vous aimoit?

ARLEQUIN.

Sans doute je l'ai crû, ne me l'a-t-elle pas dit devant toi? PIERROT.

Ah, ah, ah, que vous êtes innocent! alle n'en faisoit semblant que pour rire & se moquer de votre bêtise, alle a dit comme cela, quand vous avez été parti, que ce garçon est bête! il croit de bonne foi que je l'aimons, parce que comme je voulions, disoit-elle, me divartir de son innocence, je faisions semblant de le trouver aimable, afin de me mieux moquer de ly, sur cela toutes nos filles se sont mis à rire de vous, & je nous sommes divartis comme des Rois à vos dépens, ah, ah, ah!

ARLEQUIN.

Ecoutes, si tu ne change de discours, je t'assomme. PIERROT.

Si vous voulez que je vous trompions, comme Silvia; je le ferons volontiers, vous n'avez qu'à dire. LELIO.

Il a raison (*à part*) cecy vient tout à propos, je veux en profiter pour tâcher de le désabuser des femmes.

ARLEQUIN.

Seroit-il possible que Silvia pût me trahir? LELIO.

Tu le vois. ARLEQUIN.

J'enrage, mais non, je ne puis le croire; c'est ce drôle qui invente cela pour se ven-

gue de ce que l'on m'aime mieux que lui.

PIERROT.

Je vous disons la verité, & vous le verrez bian vous-même ; alle se moque tout ouvertement de vous; elle me disoit tantôt: as-tu vû Pierrot? Comme cet innocent croit bian faire l'amour, py elle rioit comme une fole, disant comme cela, qu'alle n'avoit jamais vû une si grande bête.

LELIO.

Voilà qui est bien vilain à Silvia.

ARLEQUIN.

Je suis au desespoir, la scelerate! C'étoit donc pour me trahir qu'elle faisoit semblant de m'aimer?

PIERROT.

Sans doute, les femmes font toûjours comme cela, (*à part*) bon, voila qui va bian.

ARLEQUIN.

Ah, la maudite espece!

LELIO.

Tu vois à present si j'avois tort, lorsque je te disois de te défier d'elle.

ARLEQUIN.

Oüy, mon cher maître, vous avez raison, je ne veux jamais aimer de femmes, & je les fuirai autant que vous; je veux aller trouver Silvia & lui dire bien des injures pour me venger.

LELIO.

Garde t'en bien, ce seroit lui donner oc-

casion de te tromper encore ; elle feroit semblant de t'aimer, pour continuer à te joüer & à se divertir de ta simplicité & de ta bonne foi.

PIERROT.

Morgué que vous connoissez bian les femmes, cela arriveroit comme vous le dites.

ARLEQUIN.

Que je suis malheureux ! (*Il pleure.*)

LELIO.

Console-toi, mon ami, tu es encore bien heureux de la connoître avant que d'être engagé davantage, il t'en coûtera moins pour te guerir, & quelques jours d'absence effaceront tout cela de ton esprit.

ARLEQUIN.

Je me souviendrai toûjours d'elle malgré moi, car je sens que je ne puis m'empêcher d'y penser.

LELIO.

Cela te passera, je te le promets, tu n'as qu'à ne la plus voir.

ARLEQUIN.

Je veux la voir encore une fois pour lui dire que je la haïs, & que ce n'étoit que pour me moquer d'elle que je faisois semblant de l'aimer.

LELIO.

Non, mon enfant, la fuite est le seul remede à ton mal.

PIERROT.

Bon, morgué voila qui va bian. La balle chose

[illegible] que l'esprit ? Faisons à present notre commission : ce n'est pas le tout, Monsieur, je sommes icy pour faire une ambassade auprès de vous, de la part d'une belle Dame qui vous connoît, & qui m'envoye vous dire qu'elle vient souper avec vous.

LELIO.

Une Dame qui vient souper avec moi ! Et qui est-elle ?

PIERROT.

Alle se nomme Mademoiselle Flaminia ; alle a appris d'Arlequin que vous étiez icy.

LELIO.

Juste Ciel, qu'entens-je !

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous ?

LELIO.

Je ne sçai où j'en suis, mon cher Arlequin, Pierrot.

ARLEQUIN.

Qu'a t il fait ?

LELIO.

Il m'anonce la plus terrible nouvelle que je pouvois recevoir.

ARLEQUIN.

Ce coquin-là est fait aujourd'huy pour en donner de mauvaises, ôtes-toi d'icy, messager de malheur ?

PIERROT.

Je ne sommes point un messager de mal-

heur, & morgué ce n'est point une mauvaise nouvelle que d'anoncer une belle Dame.

ARLEQUIN.

Si ce n'est que cela, il n'y a pas dequoi se fâcher.

LELIO.

Cette Dame dont il parle est cette même femme dont j'étois amoureux, & qui a causé tous mes malheurs.

ARLEQUIN.

Misericorde! sauvons nous.

LELIO.

Je le devrois, mais je n'en ai pas la force.

ARLEQUIN.

Venez, je vous porterai.

LELIO.

Ote-toi de là.

PIERROT.

Quels diable de vartigaux!

LELIO.

Arlequin?

ARLEQUIN.

Monsieur.

LELIO.

Que lui donerons-nous? je n'ai rien.

ARLEQUIN,

Tant mieux.

LELIO.

Comment tant mieux?

ARLEQUIN.

Sans doute; puisqu'elle est cause que vous

n'avez plus rien, je serois charmé, si j'étois à votre place, de la faire mourir de faim pour me venger d'elle.

LELIO.

Que tu sais peu ce que c'est que d'aimer, lorsque tu parle comme tu fais.

ARLEQUIN.

Je le sai bien, mais je ne suis pas fou; j'aimois Silvia, parce que je la croiois bonne; à present que je sai qu'elle ne vaut rien, je ne lui donnerois pas cela.

LELIO.

Tu ne sais ce que tu dis, si elle paroissoit, tu changerois bientôt de langage.

ARLEQUIN.

Ah que non, je ne suis pas si sot, je voudrois qu'elle vint, vous veriez; mais dites-moi un peu, tout le mal que vous m'avez dit de cette Flaminia, n'est-ce point par hazard un conte d'Oyes?

LELIO.

Tout ce que je t'en ai dit n'est que trop vrai.

ARLEQUIN.

Vous avez donc perdu l'esprit?

LELIO.

Tu as raison: Ciel comment me tirerai-je de cet embarras!

ARLEQUIN.

Ce pauvre homme me fait pitié: écoutez,

il est bien facile de se tirer de ce pas, délogeons au plus vîte, & emportons notre Faucon.

LELIO.

Tu me fais venir une bonne pensée : oui, va prendre le Faucon, & toi Pierrot va vîte vers Flaminia, & dis-lui que je l'attens avec impatience.

PIERROT.

Je m'y en alons (*à part*) voilà bian du bruit pour rian.

SCENE III.

LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH,ah,ah, que j'aurai de plaisir quand elle viendra, & qu'elle trouvera les moineaux dénichez. Allons vîte ?

LELIO.

Oui, vas prendre le Faucon & tue-le?

ARLEQUIN.

Eh !

LELIO.

Ne m'entens-tu pas ? je te dis de le tuer.

ARLEQUIN.

Pourquoi faire?

LELIO.

Pour donner à souper à Flaminia, puis

que je n'ai pas autre chose.

ARLEQUIN.

Eh ! donc, vous voulez rire ?

LELIO.

Je parle très-serieusement : fais ce que je te dis !

ARLEQUIN.

Mais songez-vous bien que nous n'avons que cet oiseau pour nous aider à vivre, & que si nous le tuons, il faudra ensuite mourir de faim.

LELIO.

Qu'importe, la vie m'est à charge, je n'ai plus que ce sacrifice à faire à Flaminia, il faut l'achever

ARLEQUIN.

Si vous êtes las de vivre, je ne le suis pas moi ; souvenez-vous bien de tous les maux que cette femme vous a faits, peut-être que cela vous mettra en colere, commme je m'y mets lorsque je pense que Silvia ne feloit semblant de m'aimer que pour se moquer de moi.

LELIO.

Je suis trop foible.

ARLEQUIN.

Là mon petit maître, rapelez votre raison, & croiez votre pauvre Arlequin qui n'est pas si fou que vous

LELIO.

Tout cela est inutile.

ARLEQUIN.

Que maudit soit les femmes, vous aviez bien raison de dire qu'elles sont dangereuses ; malheureux que nous sommes ! pourquoi nous ont-elles découverts ?

LELIO.

Tu en es la cause, c'est de toi que Flaminia a sçu que j'étois dans ces lieux : si tu avois suivi mes conseils, tu nous aurois évité tous ces chagrins.

ARLEQUIN *à part*.

Si j'ai fait la faute je la réparerai, le Faucon ne mourra point, je vais le prendre & me sauver avec jusqu'à ce que cette mechante femme s'en soit allée : mais je vois Silvia; bon, il me vient une bonne pensée qui poura le rendre plus sage. Ecoutez mon maître, je ne pouvois rien comprendre à l'amour lorsque Pierrot me l'expliquoit, & je l'ai d'abord apris en le voiant faire : or, puisque vous ne pouvez aprendre à vous mettre en colere par ce que je vous dis, je vais me fâcher contre Silvia, peut-être l'aprendrez-vous mieux comme cela.

LELIO.

Il a plus de résolution que moi, j'en rougis.

SCENE IV.

SILVIA, ARLEQUIN, LELIO.

SILVIA.

BOnjour Arlequin, nous venons vous voir, & j'ai pris les devans pour avoir ce plaisir avant les autres.

Arlequin tourne la tete d'un air de mépris, Silvia continue.

Qu'avez vous donc, d'où vient que vous me recevez si mal, est-ce que vous ne m'aimez plus ?

ARLEQUIN.

Non, je ne vous ai jamais aimé, & je n'en faisois semblant que pour me moquer de vous.

SILVIA.

Comment vous me trahissiez donc ?

ARLEQUIN.

J'en suis incapable ; c'est vous qui me trahissiez, je n'en savois rien, & mon ignorance étoit la cause que je vous aimois de bonne foi ; mais à present que je sai que vous vous moquez de moi, je veux aussi me moquer de vous pour me venger.

SILVIA.

Arlequin ?

ARLEQUIN.

Laiſſez-moi.

SILVIA.

C'eſt donc tout de bon ?

ARLEQUIN.

Comment, ſi c'eſt tout de bon ? ah vous en aſſure ! je ne veux jamais entendr parler de vous.

SILVIA.

Ni moi de vous ; allez vous êtes un ingr qui ne meritez pas l'amitié que j'avois pou vous. *(elle pleure.)*

LELIO.

Il a plus de cœur que moi, j'en ſuis hon-teux.

ARLEQUIN.

Quoi Silvia vous pleurez !

LELIO.

Ahi.

SILVIA.

Oui je pleure, il n'eſt pas permis de me traiter comme vous faites ; ne vous ayant ja-mais fait que des amitiez que vous ne meri-tiez pas.

ARLEQUIN.

Ecoutez Silvia, je ne me fâche pas pou vous faire pleurer, mais ſeulement parce qu vous vous êtes moquée de moi, & que cela m'a mis en colere.

LELIO.

Il ſe radoucit, ma foi j'en ſuis bien aiſe.

SILVIA.

Qui vous a dit que je me suis moquée de vous ? cela n'est pas vrai.

ARLEQUIN.

Cependant Pierrot me l'a assuré, demandez-le à mon maître ?

LELIO.

Oui, Pierrot le lui a dit en ma presence.

SILVIA.

Pierrot est un menteur, il est fâché de ce que je vous aimois, & de ce que je ne l'aime pas, c'est pour cela qu'il vous fait ces contes.

ARLEQUIN.

Monsieur, je crois qu'elle a raison : croiez-vous qu'elle me trompe ?

LELIO.

Non, je la crois de bonne foi : oh la plaisante chose que l'esprit humain, il n'y a qu'un moment que je fesois tous mes efforts pour les brouiller, & à present je tâche à les racomoder.

ARLEQUIN.

Puisque c'est Pierrot qui se moquoit de moi & non pas vous, je suis bien fâché de ce que je vous ai dit ; faisons la paix.

SILVIA.

Vous ne le meritez guere, mais je suis bonne, & je vous le pardonne.

ARLEQUIN.

Et moi aussi je vous pardonne.

il se joue inocemment avec elle, elle y répond; pendant ce temps-là Lelio a les bras croisez en homme occupé des reflexions caustiques & plaisantes que sa situation & celle de ces jeunes gens lui font faire.

LELIO.

J'admire le changement soudain qui s'est fait chez moi; grand Dieu que l'homme est foible! peut on compter sur ses résolutions & sur ses jugemens?

ARLEQUIN.

Vous ne vous en irez pas si tôt?

SILVIA.

Non, je souperai ici avec Mademoiselle Flaminia.

ARLEQUIN.

Quoi, vous venez souper ici?

SILVIA.

Oui, n'en êtes-vous pas bien aise?

ARLEQUIN.

J'en suis charmé. Monsieur?

Il tire son maitre par la manche.

LELIO.

Que veux-tu?

FLAMINIA.

Il faut tuer le Faucon.

LELIO.

Eh pourquoi?

ARLEQUIN.

Parce que Silvia soupe ici.

LELIO.

Ah nous y voilà! le pauvre oiseau n'a plus

déperissement. Mais tu n'y pense pas, tu me disois toi même il n'y a qu'un moment que j'étois fou de le vouloir tuer.

ARLEQUIN.

Il est vrai, mais je ne savois pas alors que Silvia en mangeroit.

LELIO.

Tu sais à present comme alors que nous ne subsistons que de sa chasse, & que si la folle passion qui nous aveugle nous oblige à nous en priver, nous sommes exposez à mourir de faim dans ces bois.

ARLEQUIN.

N'importe, nous ferons comme nous pourrons, il faut donner à souper à Silvia.

LELIO.

Mais pourras-tu te résoudre à tuer un animal que tu aimois tant ?

ARLEQUIN.

Oh-oui, parce qu'il ne sera pas malheureux d'être croqué par la petite dent de Silvia : allons, venez Silvia.

SCENE. V.

LELIO *seul.*

JE ne puis m'empêcher de rire du ridicule jeu que fait ici sa foiblesse & la mienne ;

la ſcene qui vient de ſe paſſer montre bien le cœur humain ; nous ne condamnons dans les autres que les paſſions que nous n'avons pas ; lorſque nos paſſions changent, nos jugemens changent de même : delà vient que nous aprouvons le ſoir ce que nous avons condamné le matin : puiſque je ne puis jouir de ma raiſon que pour contenter mes foibleſſes, l'arivée de Flaminia m'en offre un beau champ.

SCENE VI.

LELIO, FLAMINIA.

LELIO.

PAr quelle avanture, Madame, l'infortuné Lelio vous revoit-il encore ? eſt-il poſſible qu'il vous reſte quelque ſouvenir de lui ?

FLAMINIA.

Le hazard m'en a procuré l'occaſion ; j'aurois beaucoup mieux aimé le devoir à votre ſouvenir ; ne me ſuis-je point trop flattée, Monſieur, lorſque j'ai crû que vous auriez autant de plaiſir de me revoir que j'en ai de vous retrouver.

LELIO.

Mes ſentimens vous ſont trop connus pour que vous puiſſiez douter du plaiſir

que je [illegible]s, que n'ai-je autant de raison d'être persuadé de ce que vous me dites ?

FLAMINIA.

La démarche que je fais en est une assez grande preuve, mais je doute que vous y soyez sensible, je sçai trop que vous me haïssez.

LELIO.

Je vous haïs !

FLAMINIA.

Oui, & si cela n'étoit pas, auriez vous pris le parti que vous avez pris sans me consulter, m'auriez-vous caché jusqu'à present votre retraite ; vous êtes le plus cruel des hommes, puisque vous n'avez voulu faire usage de ma sensibilité que pour me faire regreter votre perte, & me jetter dans de mortelles inquietudes sur votre sort.

LELIO.

Seroit-il bien possible qu'il eût pû vous interesser ?

FLAMINIA.

En doutez-vous ?

LELIO.

Je n'en douterai plus si vous m'en assurez.

FLAMINIA.

Et moi je doute de tout ce que vous m'avez jamais dit ; vous me juriez autrefois un amour éternel ; je ne vous demandois que de l'estime & que de l'amitié, infidele à vos

ſermens & à tout ce que j'exigeois de vou
aulieu de l'amour que vous me prometi
de l'eſtime & de l'amitié que je vous
mandois, vous n'avez pour moi que de
haine & du mépris.

LELIO.

Juſte Ciel ! Pouvez-vous le dire, Mad
me ?

FLAMINIA.

Et vous, pouvez-vous le déſavoüer ap
me l'avoir dit à moi-même dans ces for
où je vous ai entretenu ſous l'habit d'
Berger.

LELIO.

Oh Ciel ! Quoi c'étoit vous ?

FLAMINIA.

Oüi, c'étoit moi, qui ſenſible à vos m
heurs, vous cherchois pour me juſtifier,
vous donner des marques de mon eſtime
de mon amitié; jugez par les ſentimens q
j'ai trouvé chez vous ſi les miens étoi
bien placez, & ſi vous les meritiez.

LELIO.

Non, Madame, j'en ſuis indigne, je
mérite que votre haine; je ne vous allegu
rai point icy que tous les excès où vous m'
vez vû tomber ne ſont que les ſuites d
maux qui troublent ma raiſon, je ne ve
oint me juſtifier, il faut ceder à mon ſo
qui veut que je ſois la victime de tous m

fermens pour vous, adieu, Madame, vous ne me verrez de votre vie.

FLAMINIA.

Arrêtez, Lelio, je vois bien que votre cœur est innocent, je suis fâché de vous en avoir parlé.

LELIO.

Vous êtes trop genereuse, Madame.

FLAMINIA.

Je vous rends justice, je suis veritablement touchée de l'état où je vous vois.

LELIO.

Ah, Madame, que la vie me seroit chere, si mon amour ne vous étoit plus odieux!

FLAMINIA.

Il ne me l'a jamais eté, mais je vous l'ay toûjours dit, mon cœur est incapable d'amour, ainsi ne lui en demandez point en échange. Il est reconnoissant & sincere, & vous en pouvez sûrement attendre la plus constante des amitiez; des cœurs bien faits ne peuvent-ils pas s'aimer sans y mêler de l'amour?

LELIO.

Je vois bien, Madame, que mes maux sont sans remede, tout ce que vous faites pour les adoucir ne fait que les redoubler.

FLAMINIA.

Ne serez vous jamais raisonnable? Ecoutez-moi? Il faut nous voir, de deux choses il en arrivera une, ou je vous rendrai plus

ſage, ou vous me rendrez plus ſenſible depuis que je ne vous ai vû j'ai pris du goût pour la ſolitude, c'eſt ce qui m'a engagé à acheter une Terre dans ce voiſinage, où j'allois lorſque ma Chaiſe s'eſt caſſée en paſſant dans ces Bois, je m'y amuſe de la lecture & de la chaſſe; venez-y avec moy, j'aime ſurtout la Chaſſe du vol; Arlequin m'a dit que vous vous y plaiſiez & que vous aviez dreſſé un Faucon excellent, vous voudriez bien me donner le plaiſir de le voir voler.

LELIO.

Vous voulez voir voler mon Faucon?

FLAMINIA.

Je vous en prie.

LELIO.

Arlequin, Arlequin?

ARLEQUIN.

Monſieur.

LELIO.

Viens vîte?

ARLEQUIN.

Je n'ay pas encore fait.

COLOMBINE, *entrant.*

Il va venir; bon jour, Monſieur, je ſuis charmée de vous revoir.

LELIO.

Bon jour, ma chere Colombine, je te ſuis bien obligé. Viendras-tu, malheureux?

ARLEQUIN.

Dans un moment.

LELIO.

Traître, si tu me donnes la peine de t'aller chercher.

ARLEQUIN, *entrant.*

Pardi, vous êtes bien pressé, je n'ai eu que le tems de le tuer.

LELIO.

Juste Ciel ! que je suis malheureux !

FLAMINIA.

Qu'avez vous, Lelio ?

LELIO.

Je suis au desespoir.

FLAMINIA.

Eh de quoi ?

LELIO.

Mon Faucon qu'Arlequin vient de tuer ; je n'avois que cet Oyseau qui pût vous faire plaisir, & le voila mort.

FLAMINIA.

Et pourquoi ce garçon l'a-t-il tué ?

LELIO.

Apprenez tous mes malheurs, & les horreurs de ma situation ; je ne subsistois que par la Chasse de cet Oyseau, c'étoit ma seule ressource & tout ce qui me restoit dans le monde, vous m'avez fait demander à souper, je n'avois rien à vous donner, & il étoit trop tard pour chasser ; dans cette

extremité je l'ai fait tuer comme le dernie sacrifice que je pouvois vous faire ; ma comme je dois être la victime de tout ce que je fais pour vous, il arive que je vou prive de la seule chose que j'avois & qui pouvoit encore vous faire plaisir.

COLOMBINE.

Hélas, le pauvre garçon, je ne puis m'empêcher de pleurer !

FLAMINIA.

Je suis vaincuë, Lelio, mes yeux s'ouvrent, & je me repens de toutes les injustices que je vous ai faites, l'amour attendoit ce dernier sacrifice pour vous donner mon cœur ; recevez-le avec ma main, je vous offre l'un & l'autre sincerement.

COLOMBINE.

Ah, Madame, la bonne action que vous faites-là !

LELIO.

Quels transports imprevûs succedent à ma douleur, n'est-ce point un songe qui me séduit, vous m'aimez, Madame ?

FLAMINIA.

Oüi, Lelio, & de tout mon cœur.

LELIO.

Je suis le plus heureux des hommes.

COLOMBINE.

Je pleure de joye.

FLAMINIA.

Je ne puis aussi retenir mes larmes ; Lelio,

Achevez le [illegible] & ne songeons plus qu'à vivre heureux ensemble.

LELIO.

Mon cœur & mon esprit sont absorbez par la joye. Je ne puis vous exprimer ce que je ressens.

COLOMBINE.

Et moi, Monsieur, je suis charmée, je vous ai pleuré souvent & je pleure encore du plaisir de vous voir heureux.

LELIO.

Je [illegible] bien [illegible], ma chere Colombine.

FLAMINIA.

Vous devez l'aimer, la pauvre fille s'est [illegible] interessée pour vous, & ce n'est pas sa faute si vous n'avez pas été heureux jusqu'icy.

LELIO.

Je n'oublierai jamais les obligations que je lui ai.

ARLEQUIN.

D'où vient que vous êtes si content ?

LELIO.

Flaminia m'aime, Arlequin, & je l'épouse.

ARLEQUIN.

Vous l'épousez, dites-vous, & cela vous fait plaisir?

LELIO.

Oüi, cela met le comble à ma felicité.

ARLEQUIN.

Dites-moi, n'est-ce pas-là par hazard le reste de l'amour ?

LELIO.

Oüi, c'est-là où il doit aboutir.

COLOMBINE.

Et où il joüe souvent de son reste.

ARLEQUIN.

Silvia, Silvia ?

SILVIA.

Que voulez-vous, Arlequin ?

ARLEQUIN.

J'ai trouvé le reste de l'amour que nous cherchions tantôt, venez que je vous épouse.

SILVIA.

Oh, cela ne se fait pas ainsi.

ARLEQUIN.

Mon maître ne fait pourtant pas autrement.

FLAMINIA.

Ne te mets pas en peine Arlequin, je vous marierai ensemble, si vous vous aimez bien, & j'aurai soin de vous, je veux que Silvia vienne avec moi, elle est trop aimable pour passer sa vie dans les Bois, je vous dois faire du bien par reconnoissance de ceux que vous m'avez procurez ; que l'on fasse avancer les Bergers qui m'ont accompagnée dans ces lieux. Mes enfans, je me marie avec Monsieur qui m'aime depuis long-tems, vous avez donné occasion à mon bonheur, prenez part à ma joye.

DIVERTISSEMENT.

DIALOGUE EN ITALIEN & en François.

Sempre instabile è l'amore
[illegible] costanza non gli piace,
Per tenere [illegible]so fugace
Fra [illegible] e [illegible]ete,
E non [illegible]o fermarete
Ma [illegible]stro leguace.

Fixez l'amour par des douceurs;
P[illegible]er son inconstance,
Semez tous ses pas de fleurs.

Bambino è l'amore.

Les plaisirs par d'aimables nœuds
Le soûmettront à votre empire.

Se ride l'amore
Fa lieto ogni core.]

Qui sait l'art de les faire rire,
Dispose à son gré de ses feux.

VAUDEVILLE.

Je voudrois que ce Dieu charmant
Voulut encore m'instruire

Du grand art de vous faire rire ;
Et d'amuser innocemment :
Je ne cherche que la nature,
Si le Parterre est satisfait,
Vos mains m'en donneront l'augure ;
Aplaudissez, je suis au fait.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde de Sceaux *le Faucon & les Oyes de Bocace, Comedie ;* les deux Contes m'ont paru maniés avec beaucoup d'art & d'agrément, & ne faire ensemble qu'un sujet simple & interessant. Fait a Paris ce 15. Fevrier 1725.

HOUDAR DE LA MOTTE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le Sieur DE LILLE Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, qui a pour titre, *Le Faucon & les Oyes de Bocace*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. A CES CAUSES, voulant traitter favorablement ledit Sieur Exposant, nous lui avons

[illegible] mettons par ces Presentes, de faire [illegible] Livre en tels volumes, forme, [illegible] ment ou separément, [illegible] lui semblera, & de le [illegible] vendre & debiter par tout notre [illegible] le tems de six années consecu-[illegible] du jour de la date desdites Pre-[illegible] es a toutes sortes de per-[illegible] qualité & condition qu'elles [illegible] pression étrangere [illegible] de notre obéissance ; comme [illegible] res, Imprimeurs & autres, [illegible] imprimer, vendre, faire ven-[illegible] faire ledit Livre en tout [illegible] faire au uns extraits sous [illegible] ce soit, d'augmentation, [illegible] ment de titre ou autrement, [illegible] expresse & par écrit dudit Ex-[illegible] ceux qui auront droit de lui, à pei-[illegible] confiscation des exemplaires contrefaits, [illegible] livres d'amende contre chacun [illegible] venans dont un tiers à nous, un tiers à l'[illegible] de Paris, l'autre tiers audit Expo-sant, & de tous dépens, dommages & interests : A la charge que ces Presentes seront enregis-trées tout au long sur le Registre de la Com-munauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres, conformément aux Regle-mens de la Librairie ; & qu'avant que de l'ex-poser en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville ; & qu'il en sera

ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bi-
bliotheque publique, un dans celle de notre
Château du Louvre, & un dans celle de notre
dit très-cher & féal Chevalier, Garde des
Sceaux de France, le sieur Fleuriau d'Arme-
nonville, Commandeur de nos Ordres, le tout
à peine de nullité du contenu des Presentes. Du
contenu desquelles vous mandons & enjoi-
gnons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans
cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir
qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêche-
ment. Voulons que la copie desdites Presentes
qui sera imprimée tout au long au commence-
ment ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour
dûëment signifiée, & qu'aux copies collation-
nées par l'un de nos amez & féaux Conseillers
& Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'ori-
ginal. Commandons au premier notre Huissier
ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles
tous actes requis & necessaires, sans demander
autre permission, & nonobstant clameur de Ha-
ro, Charte Normande, & Lettres à ce contrai-
res; Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le
vingt deuxiéme jour du mois de Fevrier, l'an de
grace mil sept cens vingt-cinq, & de notre regne
le dixiéme. Par le Roy, en son Conseil,

CARPOT.

*Regiſtré ſur le Regiſtre VI. de la Chambre Roya-
le & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de
Paris, N. 190. fol. 159. conformément au Régle-
ment de 1723. qui fait défenſes Art. IV. à toutes
perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres
que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débi-
ter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre
en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou
autrement, & à la charge de fournir les Exemplai-
res preſcrits par l'Article CVIII. du même Regle-
ment. A Paris le 6. Mars 1725.*

Signé, BRUNET, Syndic.

L'ISLE DES ESCLAVES,

COMÉDIE

en un Acte,

REPRESENTÉE POUR LA PREMIERE fois par les Comédiens Italiens du Roy, le Lundy 5. Mars 1725.

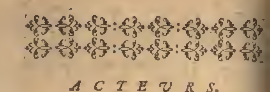


A PARIS,

Chez
- NOEL PISSOT, Quay des Augustins, à la descente du Pont-neuf, à la Croix d'or.
- PIERRE DELORMEL, ruë du Foin, à Sainte Geneviéve.
- FRANÇOIS FLAHAUT, Quay des Augustins, au coin de la ruë Pavée, au Roy de Portugal.

M. DCC. XXV.

Avec Approbation, & Privilege du Roy.



ACTEURS.

IPHICRATE.

ARLEQUIN.

EUPHROSINE.

CLEANTHIS.

TRIVELIN.

DES HABITANS DE L'ISLE.

La Scene est dans l'Isle des Esclaves.





L'ISLE DES ESCLAVES,

COME'DIE.

Le Théâtre représente une Mer & des Rochers d'un côté, & de l'autre quelques Arbres & des Maisons.

SCENE PREMIERE.

IPHICRATE *s'avance tristement sur le Théâtre avec* ARLEQUIN.

IPHICRATE *après avoir soûpiré.*

Arlequin ?

ARLEQUIN *avec une bouteille de vin qu'il a à sa ceinture.*

Mon Patron.

IPHICRATE.

Que deviendrons-nous dans cette Isle?

ARLEQUIN.

Nous deviendrons maigres, étiques, & puis morts de faim : voilà mon ſentiment & nôtre hiſtoire.

IPHICRATE.

Nous ſommes ſeuls échappés du naufrage ; tous nos Camarades ont péri, & j'envie maintenant leur ſort.

ARLEQUIN.

Hélas ! ils ſont noïés dans la mer, & nous avons la même commodité.

IPHICRATE.

Dis-moi ; quand nôtre Vaiſſeau s'eſt briſé contre le Rocher, quelques-uns des nôtres ont eu le temps de ſe jetter dans la Chalouppe ; il eſt vrai que les vagues l'ont enveloppée, je ne ſçai ce qu'elle eſt devenuë ; mais peut-être auront-ils eu le bonheur d'aborder en quelqu'endroit de l'Iſle, & je ſuis d'avis que nous les cherchions.

ARLEQUIN.

Cherchons, il n'y a pas de mal à cela ; mais repoſons-nous auparavant pour boire un petit coup d'eau-de-vie : j'ai ſauvé ma

[...]te bouteille, la voilà ; j'en boirai les [...]x tiers, comme de raison, & puis je [...]us donnerai le reste.

IPHICRATE.

Eh, ne perdons point de temps, suis-moi, ne négligeons rien pour nous tirer d'ici, si je ne me sauve, je suis perdu, je ne reverrai jamais Athênes, car nous sommes dans l'Isle des Esclaves.

ARLEQUIN.

Oh, oh! qu'est-ce que c'est que cette Race-là ?

IPHICRATE.

Ce sont des Esclaves de la Grece révoltés contre leurs Maîtres, & qui depuis cent ans sont venus s'établir dans une Isle, & je crois que c'est ici : tiens, voici sans doute quelques-unes de leurs Cases ; & leur coûtume, mon cher Arlequin, est de tuer tous les Maîtres qu'ils rencontrent, ou de les jetter dans l'Esclavage.

ARLEQUIN.

Eh ! chaque Païs a sa coûtume : ils tuënt les Maîtres, à la bonne-heure, je l'ai entendu dire aussi ; mais on dit qu'ils ne font rien aux Esclaves comme moi.

IPHICRATE.

Cela est vrai.

ARLEQUIN.

Eh ! encore vit-on.

IPHICRATE.

Mais je suis en danger de perdre la liberté & peut-être la vie; Arlequin, cela ne te suffit-il pas pour me plaindre.

ARLEQUIN *prenant sa bouteille pour boire.*

Ah ! je vous plains de tout mon cœur, cela est juste.

IPHICRATE.

Suis-moi donc ?

ARLEQUIN *siffle.*

Hu, hu, hu.

IPHICRATE.

Comment donc, que veux-tu dire ?

ARLEQUIN *distrait chante.*

Tala ta lara.

IPHICRATE.

Parles donc, as-tu perdu l'esprit, à quoi penses-tu ?

ARLEQUIN *riant.*

Ah, ah, ah, Monsieur Iphicrate, la drôle d'avanture ; je vous plains, par ma foi, mais je ne sçaurois m'empêcher d'en rire.

IPHICRATE *à part les premiers mots.*

(Le Coquin abuse de ma situation, j'ai mal fait de lui dire où nous sommes.) Arlequin, ta gaïeté ne vient pas à propos, marchons de ce côté.

ARLEQUIN.

J'ai les jambes si engourdies.

IPHICRATE.

Avançons, je t'en prie.

ARLEQUIN.

Je t'en prie, je t'en prie; comme vous êtes civil & poli; c'est l'air du Païs qui fait cela.

IPHICRATE.

Allons, hâtons-nous, faisons seulement une demi-lieuë sur la Côte pour chercher nôtre Chalouppe, que nous trouverons peut-être avec une partie de nos gens; & en ce cas-là, nous nous rembarquerons avec eux.

ARLEQUIN *en badinant.*

Badin, comme vous tournez cela.

(Il chante)

L'Embarquement est divin
Quand on vogue, vogue, vogue,
L'Embarquement est divin
Quand on vogue avec Catin.

IPHICRATE *retenant sa colere.*

Mais je ne te comprens point, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Mon cher Patron, vos complimens me charment; vous avez coûtume de m'en faire à coups de gourdin qui ne valent pas ceux-là, & le gourdin est dans la Chaloupe.

IPHICRATE.

Eh ne sçais-tu pas que je t'aime?

ARLEQUIN.

Ouii; mais les marques de vôtre amitié tombent toûjours sur mes épaules, & cela est mal-placé. Ainsi tenez, pour ce qui est de nos gens, que le Ciel les benisse; s'ils sont morts, en voilà pour long-temps; s'ils sont en vie, cela se passera, & je m'en goberge.

IPHICRATE *un peu émû.*

Mais j'ai besoin d'eux, moi.

ARLEQUIN *indifféremment.*

Oh cela se peut bien, chacun a ses affaires; que je ne vous dérange pas.

IPHICRATE.

Esclave insolent!

ARLEQUIN *riant.*

Ah ah, vous parlez la Langue d'Athênes, mauvais jargon que je n'entens plus.

IPHICRATE.

Méconnois-tu ton Maître, & n'es-tu plus mon Esclave.

ARLEQUIN *se reculant d'un air serieux.*

Je l'ai été, je le confesse à ta honte; mais va, je te le pardonne: les hommes ne valent rien. Dans le païs d'Athênes j'étois ton Esclave, tu me traitois comme un pauvre animal, & tu disois que cela étoit juste, parce que tu étois le plus fort: Eh bien, Iphicrate, tu vas trouver ici plus fort que toi; on va te faire Esclave à ton tour; on te dira aussi que cela est juste, & nous verrons ce que tu penseras de cette justice-là, tu m'en diras ton sentiment, je t'attens-là. Quand tu auras souffert, tu seras plus raisonnable, tu sçauras mieux ce qu'il est permis de faire souffrir aux autres. Tout en iroit mieux dans le monde, si ceux qui te ressemblent recevoient la même leçon que toi. Adieu, mon ami, je vais trouver mes Camarades & tes Maîtres.

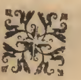
(Il s'éloigne.)

IPHICRATE *au desespoir, courant après lui l'épée à la main.*

Juste Ciel ! Peut-on être plus malheureux & plus outragé que je le suis ? Misérable, tu ne mérites pas de vivre.

ARLEQUIN.

Doucement ; tes forces sont bien diminuées, car je ne t'obéïs plus, prens-y garde.



SCENE II.

Trivelin avec cinq ou six Insulaires arrive conduisant une Dame & la Suivante, & ils accourent à Iphicrate qu'ils voyent l'épée à la main.

TRIVELIN *faisant saisir & desarmer Iphicrate par ses gens.*

ARrêtez, que voulez-vous faire ?

IPHICRATE.

Punir l'insolence de mon Esclave.

TRIVELIN.

Vôtre Esclave ? vous vous trompez, & l'on vous apprendra à corriger vos termes. (*Il prend l'épée d'Iphicrate & la donne à Arlequin.*)

Prenez cette épée, mon Camarade, elle est à vous.

ARLEQUIN.

Que le Ciel vous tienne gaillard, brave Camarade que vous êtes.

TRIVELIN.

Comment vous appellez-vous ?

ARLEQUIN.

Eſt-ce mon nom que vous demandez?

TRIVELIN.

Oüi. vraiment.

ARLEQUIN.

Je n'en ai point, mon Camarade.

TRIVELIN.

Quoi donc, vous n'en avez pas?

ARLEQUIN.

Non, mon Camarade, je n'ai que des ſobriquets qu'il m'a donnez; il m'appelle quelquefois Arlequin, quelquefois Hé.

TRIVELIN.

Hé, le terme eſt ſans façon; je reconnois ces Meſſieurs à de pareilles licences: Et lui comment s'appelle-t-il?

ARLEQUIN.

Oh diantre, il s'appelle par un nom lui; c'eſt le Seigneur Iphicrate.

TRIVELIN.

Eh bien, changez de nom à preſent; ſoïez le Seigneur Iphicrate à vôtre tour; & vous, Iphicrate, appellez-vous Arlequin, ou bien Hé.

ARLEQUIN, *sautant de joye, à son Maître.*

Oh, oh, que nous allons rire! Seigneur Hé.

TRIVELIN *à Arlequin.*

Souvenez-vous en prenant son nom, mon cher Ami, qu'on vous le donne bien moins pour réjoüir vôtre vanité, que pour le corriger de son orguëil.

ARLEQUIN.

Oüi, oüi, corrigeons, corrigeons.

IPHICRATE *regardant Arlequin.*

Maraut!

ARLEQUIN.

Parlez donc, mon bon Ami, voilà encore une licence qui lui prend; cela est-il du jeu?

TRIVELIN *à Arlequin.*

Dans ce moment-ci, il peut vous dire tout ce qu'il voudra. (*à Iphicrate*) Arlequin, vôtre avanture vous afflige, & vous êtes outré contre Iphicrate & contre nous. Ne vous gênez point, soulagez-vous par l'emportement le plus vif; traitez-le de miserable & nous aussi, tout vous est permis à present : mais ce moment-ci passé, n'oubliez pas que vous êtes Arlequin, que voici Iphicrate, & que vous êtes auprès

de lui ce qu'il étoit auprès de vous : ce sont-là nos Loix, & ma Charge dans la République est de les faire observer en ce Canton-ci.

ARLEQUIN.

Ah, la belle Charge!

IPHICRATE.

Moi, l'Esclave de ce Miserable!

TRIVELIN.

Il a bien été le vôtre.

ARLEQUIN.

Hélas! il n'a qu'à être bien obéïssant, j'aurai mille bontez pour lui.

IPHICRATE.

Vous me donnez la liberté de lui dire ce qu'il me plaira, ce n'est pas assez; qu'on m'accorde encore un bâton.

ARLEQUIN.

Camarade, il demande à parler à mon dos, & je le mets sous la protection de la République, au moins.

TRIVELIN.

Ne craignez rien.

CLEANTHIS *à Trivelin.*

Monsieur, je suis Esclave aussi, moi, & du même Vaisseau; ne m'oubliez pas, s'il vous plaît.

TRIVELIN.

Non, ma belle Enfant ; j'ai bien connu vôtre condition à vôtre habit, & j'allois vous parler de ce qui vous regarde, quand je l'ai vû l'épée à la main : Laissez-moi achever ce que j'avois à dire. Arlequin ?

ARLEQUIN *croïant qu'on l'appelle.*

Eh ... A propos, je m'appelle Iphicrate.

TRIVELIN *continuant.*

Tâchez de vous calmer ; vous sçavez qui nous sommes, sans doute.

ARLEQUIN.

Oh morbleu, d'aimables gens.

CLEANTHIS.

Et raisonnables.

TRIVELIN.

Ne m'interrompez point, mes Enfans ; je pense donc que vous sçavez qui nous sommes. Quand nos Peres irrités de la cruauté de leurs Maîtres quitterent la Grece & vinrent s'établir ici, dans le ressentiment des outrages qu'ils avoient reçûs de leurs Patrons ; la premiere Loi qu'ils y firent, fut d'ôter la vie à tous les Maîtres que le hazard ou le naufrage conduiroit dans leur Isle, & conséquemment de rendre la liberté à tous les Esclaves : la ven-

geance avoit dicté cette Loi ; vingt ans après la raison l'abolit, & en dicta une plus douce. Nous ne nous vengeons plus de vous, nous vous corrigeons ; ce n'est plus vôtre vie que nous poursuivons, c'est la barbarie de vos cœurs que nous voulons détruire ; nous vous jettons dans l'Esclavage, pour vous rendre sensibles aux maux qu'on y éprouve ; nous vous humilions, afin que nous trouvans superbes, vous vous reprochiez de l'avoir été. Vôtre Esclavage, ou plûtôt vôtre cours d'humanité dure trois ans, au bout desquels on vous renvoïe, si vos Maîtres sont contens de vos progrès : & si vous ne devenez pas meilleurs, nous vous retenons par charité pour les nouveaux malheureux que vous iriez faire encore ailleurs ; & par bonté pour vous, nous vous marions avec une de nos Citoïennes. Ce sont-là nos Loix à cet égard, mettez à profit leur rigueur salutaire. Remerciez le sort qui vous conduit ici ; il vous remet en nos mains, durs, injustes & superbes ; vous voilà en mauvais état, nous entreprenons de vous guérir ; vous êtes moins nos Esclaves que nos malades, & nous ne prenons que trois ans pour vous rendre sains ; c'est-à-dire, humains, raisonnables, & genereux pour toute vôtre vie.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Et le tout *gratis*, ſans purgation ni ſaignée. Peut-on de la ſanté à meilleur compte ?

TRIVELIN.

Au reſte, ne cherchez point à vous ſauver de ces lieux, vous le tenteriez ſans ſuccès, & vous feriez vôtre fortune plus mauvaiſe : commencez vôtre nouveau régime de vie par la patience.

ARLEQUIN.

Dès que c'eſt pour ſon bien, qu'y a-t-il à dire ?

TRIVELIN *aux Eſclaves*.

Quant à vous, mes Enfans, qui devenez libres & Citoïens, Iphicrate habitera cette Caſe avec le nouvel Arlequin, & cette belle Fille demeurera dans l'autre : vous aurez ſoin de changer d'habit enſemble ; c'eſt l'ordre. (*à Arlequin*) Paſſez maintenant dans une Maiſon qui eſt à côté, où l'on vous donnera à manger, ſi vous en avez beſoin. Je vous apprens au reſte, que vous avez huit jours à vous réjoüir du changement de vôtre état ; après quoi l'on vous donnera, comme à tout le monde, une occupation convenable. Allez, je vous attends ici. (*aux Inſulaires*) Qu'on les

conduise. (*aux Femmes*) Et vous autres, restez.

Arlequin en s'en allant fait de grandes reverences à Cleanthis.



SCENE III.

TRIVELIN, CLEANTHIS *Esclave*, EUPHROSINE *sa Maîtresse*.

TRIVELIN.

AH ça, ma Compatriote; car je regarde desormais nôtre Isle comme vôtre Patrie; dites-moi aussi vôtre nom ?

CLEANTHIS *saluant.*

Je m'appelle Cleanthis, & elle Euphrosine.

TRIVELIN.

Cleanthis; passe pour cela.

CLEANTHIS.

J'ai aussi des surnoms; vous plaît-il de les sçavoir ?

TRIVELIN.

Oüi-dà. Et quels sont-ils ?

CLEANTHIS.

J'en ai une liste : Sotte, Ridicule, Bête, Butorde, Imbécile, *& catera.*

EUPHROSINE *en soupirant.*

Impertinente que vous êtes !

CLEANTHIS.

Tenez, tenez, en voilà encore un que j'oubliois.

TRIVELIN.

Effectivement, elle vous prend sur le fait. Dans vôtre Païs, Euphrosine, on a bien-tôt dit des injures à ceux à qui l'on en peut dire impunément.

EUPHROSINE.

Hélas ! que voulez-vous que je lui réponde, dans l'étrange avanture où je me trouve.

CLEANTHIS.

Oh Dame, il n'est plus si aisé de me répondre. Autrefois il n'y avoit rien de si commode ; on n'avoit affaire qu'à de pauvres gens : falloit-il tant de cérémonies ? (Faites cela, je le veux ; taisez-vous, Sotte ?) voilà qui étoit fini. Mais à present il faut parler raison : c'est un langage étranger pour Madame, elle l'apprendra avec le temps ; il faut se donner patience : je fe-

rai de mon mieux pour l'avancer.

TRIVELIN *à Cleanthis.*

Moderez-vous, Euphrosine. (*à Euphrosine*) Et vous, Cleanthis, ne vous abandonnez point à vôtre douleur. Je ne puis changer nos Loix, ni vous en affranchir: je vous ai montré combien elles étoient loüables & salutaires pour vous.

CLEANTHIS.

Hum. Elle me trompera bien si elle amande.

TRIVELIN.

Mais comme vous êtes d'un sexe naturellement assez foible, & que par-là vous avez dû céder plus facilement qu'un homme aux exemples de hauteur, de mépris & de dureté qu'on vous a donnez chez vous contre leurs pareils; tout ce que je puis faire pour vous, c'est de prier Euphrosine de pezer avec bonté les torts que vous avez avec elle, afin de les pezer avec justice.

CLEANTHIS.

Oh tenez, tout cela est trop sçavant pour moi, je n'y comprens rien; j'irai le grand chemin, je pezerai comme elle pezoit; ce qui viendra, nous le prendrons.

TRIVELIN.

Doucement, point de vengeance.

CLEANTHIS.

Mais, nôtre bon Ami, au bout du compte, vous parlez de son sexe ; elle a le défaut d'être foible, je lui en offre autant ; je n'ai pas la vertu d'être forte. S'il faut que j'excuse toutes ses mauvaises manieres à mon égard, il faudra donc qu'elle excuse aussi la rancune que j'en ai contre elle ; car je suis femme autant qu'elle, moi : voïons qui est-ce qui décidera. Ne suis-je pas la Maîtresse, une fois ? Eh bien, qu'elle commence toûjours par excuser ma rancune ; & puis, moi, je lui pardonnerai quand je pourrai ce qu'elle m'a fait : qu'elle attende.

EUPHROSINE *à Trivelin.*

Quels discours ! Faut-il que vous m'exposiez à les entendre !

CLEANTHIS.

Souffrez-les, Madame ; c'est le fruit de vos œuvres.

TRIVELIN.

Allons, Euphrosine, moderez-vous.

CLEANTHIS.

Que voulez-vous que je vous dise ;

quand on a de la colere, il n'y a rien de tel pour la passer, que de la contenter un peu, voïez-vous; quand je l'aûrai querellée à mon aise une douzaine de fois seulement, elle en sera quitte; mais il me faut cela.

TRIVELIN *à part à Euphrosine.*

Il faut que ceci ait son cours; mais consolez-vous, cela finira plûtôt que vous ne pensez. (*à Cleanthis*) J'espere, Euphrosine, que vous perdrez vôtre ressentiment, & je vous y exhorte en ami. Venons maintenant à l'examen de son caractere : il est necessaire que vous m'en donniez un portrait qui se doit faire devant la personne qu'on peint, afin qu'elle se connoisse, qu'elle rougisse de ses ridicules, si elle en a, & qu'elle se corrige. Nous avons-là de bonnes intentions, comme vous voïez. Allons commençons.

CLEANTHIS.

Oh que cela est bien inventé! Allons, me voilà prête; interrogez-moi, je suis dans mon fort.

EUPHROSINE *doucement.*

Je vous prie, Monsieur, que je me retire, & que je n'entende point ce qu'elle va dire.

TRIVELIN.

Hélas! ma chere Dame, cela n'eſt fait que pour vous; il faut que vous ſoïez preſente.

CLEANTHIS.

Reſtez, reſtez, un peu de honte eſt bien-tôt paſſée.

TRIVELIN.

Vaine Minaudiere & Coquette, voilà d'abord à peu près ſur quoi je vais vous interroger au hazard. Cela la regarde-t-il?

CLEANTHIS.

Vaine Minaudiere & Coquette; ſi cela la regarde? Eh voilà ma chere Maîtreſſe! cela lui reſſemble comme ſon viſage.

EUPHROSINE.

N'en voilà-t-il pas âſſez, Monſieur.

TRIVELIN.

Ah, je vous félicite du petit embaras que cela vous donne; vous ſentez, c'eſt bon ſigne, & j'en augure bien pour l'avenir: mais ce ne ſont encore-là que les grands traits; détaillons un peu cela. En quoi donc, par exemple, lui trouvez-vous les défauts dont nous parlons?

CLEANTHIS.

En quoi? par tout, à toute heure, en-

tous lieux; je vous ai dit de m'interroger; mais par où commencer, je n'en sçai rien, je m'y perds; il y a tant de choses, j'en ai tant vû, tant remarqué de toutes les especes, que cela me broüille. Madame se tait, Madame parle; elle regarde, elle est triste, elle est gaïe : silence, discours, regards, tristesse, & joie; c'est tout un, il n'y a que la couleur de differente; c'est vanité müette, contente ou fâchée; c'est coquetterie babillarde, jalouse ou curieuse; c'est Madame, toûjours vaine ou coquette l'un après l'autre, ou tous les deux à la fois : voilà ce que c'est, voilà par où je débute, rien que cela.

EUPHROSINE.

Je n'y sçaurois tenir.

TRIVELIN.

Attendez donc, ce n'est qu'un début.

CLEANTHIS.

Madame se léve, a-t-elle bien dormi, le sommeil l'a-t-il rendu belle, se sent-elle du vif, du sémillant dans les yeux; vîte sur les armes, la journée sera glorieuse : qu'on m'habille; Madame verra du monde aujourd'hui; elle ira aux spectacles, aux promenades, aux assemblées; son visage peut se manifester, peut soûtenir

le

le grand jour, il fera plaisir à voir, il n'y a qu'à le promener hardiment, il est en état, il n'y a rien à craindre.

TRIVELIN *à Euphrosine.*

Elle développe assez bien cela.

CLEANTHIS.

Madame, au contraire, a-t-elle mal reposé : Ah ! qu'on m'apporte un miroir ? comme me voilà faite ! que je suis mal-bâtie ! Cependant on se mire, on éprouve son visage de toutes les façons, rien ne réüssit ; des yeux battus, un teint fatigué ; voilà qui est fini, il faut envelopper ce visage-là, nous n'aurons que du négligé, Madame ne verra personne aujourd'hui, pas même le jour, si elle peut, du moins fera-t-il sombre dans la chambre. Cependant il vient compagnie, on entre : que va-t-on penser du visage de Madame ? on croira qu'elle enlaidit : donnera-t-elle ce plaisir-là à ses bonnes Amies ? non, il y a remede à tout : vous allez voir. Comment vous portez-vous, Madame ? Très-mal, Madame : J'ai perdu le sommeil ; il y a huit jours que je n'ai fermé l'œil ; je n'ose pas me montrer, je fais peur. Et cela veut dire : Messieurs, figurez-vous que ce n'est point moi, au moins ; ne me regardez pas ;

remettez à me voir ; ne me jugez pas aujourd'hui ; attendez que j'aïe dormi. J'entendois tout cela, moi ; car nous autres Esclaves, nous sommes doüez contre nos Maîtres d'une pénétration. Oh ! ce sont de pauvres gens pour nous.

TRIVELIN *à Euphrosine,*

Courage, Madame, profitez de cette peinture-là, car elle me paroît fidelle.

EUPHROSINE,

Je ne sçai où j'en suis.

CLEANTHIS,

Vous en êtes aux deux tiers, & j'acheverai, pourvû que cela ne vous ennuie pas.

TRIVELIN.

Achevez, achevez ; Madame soûtiendra bien le reste.

CLEANTHIS,

Vous souvenez-vous d'un soir où vous étiez avec ce Cavalier si bien-fait ? j'étois dans la chambre : Vous vous entretenicz bas ; mais j'ai l'oreille fine : vous vouliez lui plaire sans faire semblant de rien ; vous parliez d'une femme qu'il voïoit souvent. Cette femme-là est aimable, disiez-vous ; elle a les yeux petits, mais très-doux : &

là-dessus vous ouvriez les vôtres, vous vous donniez des tons, des gestes de tête, de petites contorsions, des vivacitez. Je riois. Vous réüssîtes pourtant, le Cavalier s'y prit; il vous offrit son cœur. A moi? lui dites-vous: Oüi, Madame, à vous-même; à tout ce qu'il y a de plus aimable au monde. Continuez folâtre, continuez, dites-vous, en ôtant vos gands sous prétexte de m'en demander d'autres: mais vous avez la main belle, il la vit, il la prit, il la baisa, cela anima sa déclaration; & c'étoit-là les gands que vous demandiez. Eh bien, y suis-je?

TRIVELIN *à Euphrosine.*

En verité, elle a raison.

CLEANTHIS.

Ecoutez, écoutez, voici le plus plaisant. Un jour qu'elle pouvoit m'entendre, & qu'elle croïoit que je ne m'en doutois pas, je parlois d'elle, & je dis: Oh pour cela, il faut l'avoüer, Madame est une des plus belles femmes du monde. Que de bontez pendant huit jours, ce petit mot-là ne me valut-il pas? J'essaïai en pareille occasion de dire que Madame étoit une femme très-raisonnable: oh je n'eus rien, cela ne prit point; & c'étoit bien fait, car je la flattois.

EUPHROSINE.

Monsieur, je ne resterai point, ou l'on me fera rester par force; je ne puis en souffrir davantage.

TRIVELIN.

En voilà donc assez pour à present.

CLEANTHIS.

J'allois parler des vapeurs de mignardise ausquelles Madame est sujette à la moindre odeur. Elle ne sçait pas qu'un jour, je mis à son insçu des fleurs dans la ruelle de son lit pour voir ce qu'il en seroit. J'attendois une vapeur, elle est encore à venir. Le lendemain en compagnie une roze parut, crac, la vapeur arrive.

TRIVELIN.

Cela suffit, Euphrosine, promenez-vous un moment à quelques pas de nous, parce que j'ai quelque chose à lui dire; elle ira vous rejoindre ensuite.

CLEANTHIS *s'en allant.*

Recommandez-lui d'être docile, au moins. Adieu, nôtre bon Ami, je vous ai diverti, j'en suis bien-aise; une autre fois je vous dirai comme quoi Madame s'abstient souvent de mettre de beaux habits, pour en mettre un négligé qui lui marque

tendrement la taille. C'est encore une finesse que cet habit-là ; on diroit qu'une femme qui le met ne se soucie pas de paroître : mais à d'autres ; on s'y ramasse dans un corset appétissant, on y montre sa bonne façon naturelle ; on y dit aux gens : Regardez mes graces, elles sont à moi celles-là ; & d'un autre côté on veut leur dire aussi : Voïez comme je m'habille, quelle simplicité, il n'y a point de coquetterie dans mon fait.

TRIVELIN.

Mais je vous ai prié de nous laisser.

CLEANTHIS.

Je sors, & tantôt nous reprendrons le discours qui sera fort divertissant ; car vous verrez aussi comme quoi Madame entre dans une Loge au Spectacle, avec quelle emphase, avec quel air imposant, quoique d'un air distrait & sans y penser ; car c'est la belle éducation qui donne cet orgueil-là. Vous verrez comme dans la Loge on y jette un regard indifferent & dédaigneux sur des femmes qui sont à côté, & qu'on ne connoît pas. Bon jour, nôtre bon Ami, je vais à nôtre Auberge.

SCENE IV.

TRIVELIN, EUPHROSINE.

TRIVELIN.

CEtte Scene-ci vous a un peu fatiguée, mais cela ne vous nüira pas.

EUPHROSINE.

Vous êtes des Barbares.

TRIVELIN.

Nous sommes d'honnêtes gens qui vous instruisons; voilà tout : il vous reste encore à satisfaire à un petite formalité.

EUPHROSINE.

Encore des formalitez !

TRIVELIN.

Celle-ci est moins que rien; je dois faire rapport de tout ce que je viens d'entendre, & de tout ce que vous m'allez répondre. Convenez-vous de tous les sentimens coquets, de toutes les singeries d'amour-propre qu'elle vient de vous attribuer?

EUPHROSINE.

Moi, j'en conviendrois ! Quoi, de pareilles fauſſetez ſont-elles croïables ?

TRIVELIN.

Oh très-croïables, prenez-y garde. Si vous en convenez, cela contribuëra à rendre vôtre condition meilleure : je ne vous en dis pas davantage. On eſperera que vous étant reconnuë, vous abjurerez un jour toutes ces folies qui font qu'on n'aime que ſoi, & qui ont diſtrait vôtre bon cœur d'une infinité d'attentions plus loüables. Si au contraire vous ne convenez pas de ce qu'elle a dit, on vous regardera comme incorrigible, & cela reculera vôtre délivrance. Voïez, conſultez-vous.

EUPHROSINE.

Ma délivrance ! Eh puis-je l'eſperer ?

TRIVELIN.

Oüi, je vous la garantis aux conditions que je vous dis.

EUPHROSINE.

Bien-tôt ?

TRIVELIN.

Sans doute.

EUPHROSINE.

Monsieur, faites donc comme si j'étois convenuë de tout.

TRIVELYN.

Quoy, vous me conseillez de mentir ?

EUPHROSINE.

En verité, voilà d'étranges conditions, cela révolte !

TRIVELIN.

Elles humilient un peu, mais cela est fort bon. Déterminez-vous, une liberté très-prochaine est le prix de la verité. Allons, ne ressemblez-vous pas au portrait qu'on a fait ?

EUPHROSINE.

Mais . . . . .

TRIVELIN.

Quoi ?

EUPHROSINE.

Il y a du vrai, parcy, par-là.

TRIVELIN.

Parcy, par-là, n'est point vôtre compte. Avoüez-vous tous les faits ? en a-t-elle trop dit ? n'a-t-elle dit que ce qu'il faut ? Hâtez-vous ; j'ai autre chose à faire.

EUPHROSINE.

Vous faut-il une réponse si exacte ?

TRIVELIN.

Eh oüi, Madame, & le tout pour vôtre bien.

EUPHROSINE.

Eh bien....

TRIVELIN.

Après ?

EUPHROSINE.

Je suis jeune....

TRIVELIN.

Je ne vous demande pas vôtre âge.

EUPHROSINE.

On est d'un certain rang, on aime à plaire.

TRIVELIN.

Et c'est ce qui fait que le portrait vous ressemble.

EUPHROSINE.

Je crois qu'oüi.

TRIVELIN.

Eh voilà ce qu'il nous falloit. Vous trouvez aussi le portrait un peu risible, n'est-ce pas ?

EUPHROSINE.

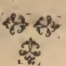
Il faut bien l'avoüer.

TRIVELIN.

A merveilles : Je suis content, ma chere Dame. Allez rejoindre Cleanthis ; je lui rends déja son véritable nom, pour vous donner encore des gages de ma parole. Ne vous impatientez point, montrez un peu de docilité, & le moment esperé arrivera.

EUPHROSINE.

Je m'en fie à vous.



SCENE V.

ARLEQUIN, IPHICRATE, *qui ont changé d'habit*, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

TIrlan, tirlan, tirlantaine, tirlanton: Gay, Camarade, le Vin de la République est merveilleux, j'en ai bû bravement ma pinte; car je suis si alteré depuis que je suis Maître, tantôt j'aurai encore soif pour pinte. Que le Ciel conserve la Vigne, le Vigneron, la Vendange & les Caves de nôtre admirable République.

TRIVELIN.

Bon, réjoüissez-vous, mon Camarade. Estes-vous content d'Arlequin?

ARLEQUIN.

Oüi, c'est un bon Enfant, j'en ferai quelque chose. Il soûpire par fois, & je lui ai deffendu cela, sous peine de désobéïssance; & je lui ordonne de la joïe.

(*Il prend son Maître par la main & danse.*)

Tala rara la la.....

TRIVELIN.

Vous me réjouïssez moi-même.

ARLEQUIN.

Oh quand je suis gai, je suis de bonne humeur.

TRIVELIN.

Fort bien. Je suis charmé de vous voir satisfait d'Arlequin. Vous n'aviez pas beaucoup à vous plaindre de lui dans son Païs, apparemment.

ARLEQUIN.

Hé! là-bas? Je lui voulois souvent un mal de Diable, car il étoit quelquefois insupportable : mais à cette heure que je suis heureux, tout est païé, je lui ai donné quittance.

TRIVELIN.

Je vous aime de ce caractere, & vous me touchez. C'est-à-dire que vous joüirez modestement de vôtre bonne fortune; & que vous ne lui ferez point de peine.

ARLEQUIN.

De la peine? ah le pauvre homme! Peut-être que je ferai un petit brin insolent, à cause que je suis le Maître : voilà tout.

TRIVELIN.

A cause que je suis le Maître : Vous avez raison.

ARLEQUIN.

Oüi ; car quand on est le Maître, on y va tout rondement sans façon ; & si peu de façon méne quelquefois un honnête homme à des impertinences.

TRIVELIN.

Oh n'importe, je vois bien que vous n'êtes point méchant.

ARLEQUIN.

Hélas ! je ne suis que mutin.

TRIVELIN *à Iphicrate.*

Ne vous épouvantez point de ce que je vais dire. *(à Arlequin)* Instruisez-moi d'une chose : Comment se gouvernoit-il là-bas ; avoit-il quelque défaut d'humeur, de caractere ?

ARLEQUIN *riant.*

Ah ! mon Camarade, vous avez de la malice, vous demandez la Comédie.

TRIVELIN.

Ce caractere-là est donc bien plaisant ?

ARLEQUIN.

Ma foi, c'est une farce,

TRIVELIN.

N'importe, nous en rirons.

ARLEQUIN *à Iphicrate.*

Arlequin, me promets-tu d'en rire aussi ?

IPHICRATE *bas.*

Veux-tu achever de me désespérer ; que vas-tu lui dire ?

ARLEQUIN.

Laisses-moi faire ; quand je t'aurai offensé, je te demanderai pardon après.

TRIVELIN.

Il ne s'agit que d'une bagatelle ; j'en ai demandé autant à la jeune Fille que vous avez vûë, sur le chapitre de sa Maîtresse.

ARLEQUIN.

Eh bien, tout ce qu'elle vous a dit, c'étoit des folies qui faisoient pitié, des miseres ; gageons ?

TRIVELIN.

Cela est encore vrai.

Eh bien je vous en offre autant, ce pauvre jeune garçon n'en fournira pas davantage ; extravagance & misere, voilà son paquet : n'est-ce pas là de belles guenilles pour les étaller ! étourdy par nature, étourdy par singerie, parce que les fem-

mes les aimer, comme cela ; un dissipe tout ; vilain quand il faut être libéral, libéral quand il faut être vilain ; bon emprunteur, mauvais payeur ; honteux d'être sage, glorieux d'être fou ; un petit brin mocqueur des bonnes gens ; un petit brin hableur ; avec tout plein de Maîtresses qu'il ne connoît pas : voilà mon homme. Est-ce la peine d'en tirer le portrait ? (*à Iphicrate*) Non, je n'en ferai rien, mon ami, ne crains rien.

TRIVELIN.

Cette ébauche me suffit. (*à Iphicrate*) Vous n'avez plus maintenant qu'à certifier pour véritable ce qu'il vient de dire.

IPHICRATE.

Moy ?

TRIVELIN.

Vous-même. La Dame de tantôt en a fait autant ; elle vous dira ce qui l'y a déterminée. Croïez-moi, il y va du plus grand bien que vous puissiez soûhaitter.

IPHICRATE.

Du plus grand bien ? Si cela est, il y a là quelque chose qui pourroit assez me convenir d'une certaine façon,

ARLEQUIN.

Prends tout, c'est un habit fait sur ta taille.

TRIVELIN.

Il me faut tout ou rien.

IPHICRATE.

Voulez-vous que je m'avoüe un ridicule?

ARLEQUIN.

Qu'importe, quand on l'a été.

TRIVELIN.

N'avez-vous que cela à me dire ?

IPHICRATE.

Va donc pour la moitié, pour me tirer d'affaire.

TRIVELIN.

Va du tout.

IPHICRATE.

Soit.

(*Arlequin rit de toute sa force.*)

TRIVELIN.

Vous avez fort bien fait, vous n'y perdrez rien. Adieu, vous sçaurez bien-tôt de mes nouvelles.

SCENE

SCENE VI.

CLEANTHIS, IPHICRATE, ARLEQUIN, EUPHROSINE.

CLEANTHIS.

SEigneur Iphicrate, peut-on vous demander dequoi vous riez ?

ARLEQUIN.

Je ris de mon Arlequin qui a confeſſé qu'il étoit un ridicule.

CLEANTHIS.

Cela me ſurprend, car il a la mine d'un homme raiſonnable. Si vous voulez voir une Coquette de ſon propre aveu, regardez ma Suivante ?

ARLEQUIN *la regardant.*

Malepeſte, quand ce viſage-là fait le fripon, c'eſt bien ſon métier. Mais parlons d'autres choſes, ma belle Damoiſelle ; Qu'eſt-ce que nous ferons à cette heure que nous ſommes gaillards ?

CLEANTHIS.

Eh ! mais la belle converſation !

ARLEQUIN.

Je crains que cela ne vous faſſe bâailler; j'en bâaille déja. Si je devenois amoureux de vous, cela amuſeroit davantage.

CLEANTHIS.

Eh bien, faites. Soûpirez pour moy; pourſuivez mon cœur, prenez-le ſi vous pouvez, je ne vous en empêche pas; c'eſt à vous à faire vos diligences, me voilà, je vous attends: mais traittons l'amour à la grande maniére; puiſque nous ſommes devenus Maîtres, allons-y poliment, & comme le grand monde.

ARLEQUIN.

Oüy-dà, nous n'en irons que meilleur train.

CLEANTHIS.

Je ſuis d'avis d'une choſe; que nous diſions qu'on nous apporte des ſiéges pour prendre l'air aſſis, & pour écouter les diſcours galans que vous m'allez tenir: il faut bien joüir de nôtre état, en goûter le plaiſir.

ARLEQUIN.

Vôtre volonté vaut une ordonnance. (*à Iphicrate*) Arlequin, vîte des ſiéges pour moi, & des fauteüils pour Madame.

IPHICRATE.

Peux-tu m'emploïer à cela !

ARLEQUIN.

La République le veut.

CLEANTHIS.

Tenez, tenez, promenons-nous plûtôt de cette maniere-là, & tout en conversant vous ferez adroitement tomber l'entretien sur le panchant que mes yeux vous ont inspiré pour moi. Car encore une fois nous sommes d'honnêtes gens à cette heure; il faut songer à cela, il n'est plus question de familiarité domestique. Allons, procedons noblement, n'épargnez ni complimens, ni reverences.

ARLEQUIN.

Et vous, n'épargnez point les mines. Courage; quand ce ne seroit que pour nous mocquer de nos Patrons. Garderons-nous nos gens ?

CLEANTHIS.

Sans difficulté : pouvons-nous être sans eux, c'est nôtre suite; qu'ils s'éloignent seulement.

ARLEQUIN *à Iphicrate.*

Qu'on se retire à dix pas ?

Iphicrate & Euphrosine s'éloignent en faisant des gestes d'étonnement & de douleur : Cleanthis regarde aller Iphicrate, & Arlequin Euphrosine.

ARLEQUIN *se promenant sur le Théâtre avec Cleanthis.*

Remarquez-vous, Madame, la clarté du jour.

CLEANTHIS.

Il fait le plus beau temps du monde ; on appelle cela un jour tendre.

ARLEQUIN.

Un jour tendre ? Je ressemble donc au jour, Madame.

CLEANTHIS.

Comment, vous lui ressemblez ?

ARLEQUIN.

Et palsembleu le moïen de n'être pas tendre, quand on se trouve tête-à-tête avec vos graces. (*à ce mot il saute de joïe*). Oh, oh, oh, oh !

CLEANTHIS.

Qu'avez-vous donc, vous défigurez nôtre conversation ?

ARLEQUIN.

Oh ce n'est rien, c'est que je m'applaudis.

CLEANTHIS.

Raïez ces applaudiſſemens, ils nous dérangent. (*continuant*) Je ſçavois bien que mes graces entreroient pour quelque choſe ici. Monſieur, vous êtes galant, vous vous promenez avec moi, vous me dites des douceurs; mais finiſſons, en voilà aſſez, je vous diſpenſe des complimens.

ARLEQUIN.

Et moi, je vous remercie de vos diſpenſes.

CLEANTHIS.

Vous m'allez dire que vous m'aimez, je le vois bien: Dites, Monſieur, dites, heureuſement on n'en croira rien; vous êtes aimable, mais coquet, & vous ne perſuadrez pas.

ARLEQUIN *l'arrêtant par le bras, & ſe mettant à genoux.*

Faut-il m'agenoüiller, Madame, pour vous convaincre de mes flâmes, & de la ſincerité de mes feux?

CLEANTHIS.

Mais ceci devient ſérieux: Laiſſez-moi; je ne veux point d'affaire; levez-vous. Quelle vivacité! Faut-il vous dire qu'on vous aime? Ne peut-on en être quitte à moins? Cela eſt étrange!

ARLEQUIN *riant à genoux.*

Ah, ah, ah, que cela va bien ! Nous sommes aussi bouffons que nos Patrons; mais nous sommes plus sages.

CLEANTHIS.

Oh vous riez, vous gâtez tout.

ARLEQUIN.

Ah, ah, par ma foi vous êtes bien aimable, & moi aussi. Sçavez-vous bien ce que je pense ?

CLEANTHIS.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Premierement, vous ne m'aimez pas, sinon par coquetterie, comme le grand monde.

CLEANTHIS.

Pas encore, mais il ne s'en falloit plus que d'un mot, quand vous m'avez interrompuë. Et vous, m'aimez-vous ?

ARLEQUIN.

J'y allois aussi quand il m'est venu une pensée. Comment trouvez-vous mon Arlequin ?

CLEANTHIS.

Fort à mon gré. Mais que dites-vous de ma Suivante ?

ARLEQUIN.

Quelle est fripponne!

CLEANTHIS.

J'entrevois vôtre pensée.

ARLEQUIN.

Voilà ce que c'est : tombez amoureuse d'Arlequin, & moi de vôtre Suivante; nous sommes assez forts pour soûtenir cela.

CLEANHTIS.

Cette imagination-là me rit assez ; ils ne sçauroient mieux faire que de nous aimer, dans le fond.

ARLEQUIN.

Ils n'ont jamais rien aimé de si raisonnable, & nous sommes d'excellens partis pour eux.

CLEANTHIS.

Soit. Inspirez à Arlequin de s'attacher à moi, faites-lui sentir l'avantage qu'il y trouvera dans la situation où il est; qu'il m'épouse, il sortira tout d'un coup d'Esclavage; cela est bien aisé, au bout du compte. Je n'étois ces jours passez qu'une Esclave ; mais enfin me voilà Dame & Maîtresse d'aussi bon jeu qu'une autre : je la suis par hazard ; n'est-ce pas le hazard qui fait tout ; qu'y a-t-il à dire à cela?

j'ai même un visage de condition, tout le monde me l'a dit.

ARLEQUIN.

Pardy je vous prendrois bien, moi, si je n'aimois pas vôtre Suivante un petit brin plus que vous. Conseillez-lui aussi de l'amour pour ma petite personne qui, comme vous voïez, n'est pas desagréable.

CLEANTHIS.

Vous allez être content; je vais appeller Cleanthis, je n'ai qu'un mot à lui dire: éloignez-vous un instant, & revenez. Vous parlerez ensuite à Arlequin pour moi, car il faut qu'il commence; mon sexe, la bienséance & ma dignité le veulent.

ARLEQUIN.

Oh, ils le veulent si vous voulez, car dans le grand monde on n'est pas si façonnier; & sans faire semblant de rien, vous pourriez lui jetter quelque petit mot bien clair à l'avanture pour lui donner courage, à cause que vous êtes plus que lui, c'est l'ordre.

CLEANTHIS.

C'est assez bien raisonner. Effectivement, dans le cas où je suis, il pourroit y avoir de la petitesse à m'assujettir à de certaines formalitez qui ne me regardent plus;

plus; je comprens cela à merveille, mais parlez-lui toûjours, je vais dire un mot à Cleanthis; tirez-vous à quartier pour un moment.

ARLEQUIN.

Vantez mon mérite, prêtez-m'en un peu à charge de revanche.

CLEANTHIS.

Laissez-moi faire. (*elle appelle Euphrosine*) Cleanthis?

SCENE VII.

CLEANTHIS, & EUPHROSINE *qui vient doucement.*

CLEANTHIS.

APprochez, & accoûtumez-vous à aller plus vîte, car je ne sçaurois attendre.

EUPHROSINE.

Dequoi s'agit-il?

CLEANTHIS.

Venez-çà, écoutez-moi: Un honnête

homme vient de me témoigner qu'il vous aime ; c'est Iphicrate.

EUPHROSINE.

Lequel ?

CLEANTHIS.

Lequel ? Y en a-t-il deux ici ? C'est celui qui vient de me quitter.

EUPHROSINE.

Eh que veut-il que je fasse de son amour?

CLEANTHIS.

Eh qu'avez-vous fait de l'amour de ceux qui vous aimoient? vous voilà bien étourdie : Est-ce le mot d'amour qui vous effarouche ? vous le connoissez tant cet amour ; vous n'avez jusques-ici regardé les gens que pour leur en donner ; vos beaux yeux n'ont fait que cela, dédaignent-ils la conquête du Seigneur Iphicrate ? il ne vous fera pas de reverences panchées, vous ne lui trouverez point de contenance ridicule, d'airs évaporez ; ce n'est point une tête legere, un petit badin, un petit perfide, un joli volage, un aimable indiscret ; ce n'est point tout cela : ces graces-là lui manquent, à la verité ; ce n'est qu'un homme franc, qu'un homme simple dans ses manieres, qui n'a pas l'esprit de se donner des airs, qui vous dira qu'il

vous aime feulement parce que cela fera vrai : enfin ce n'eft qu'un bon cœur, voilà tout; & cela eft fâcheux, cela ne pique point. Mais vous avez l'efprit raifonnable, je vous deftine à lui, il fera vôtre fortune ici, & vous aurez la bonté d'eftimer fon amour, & vous y ferez fenfible, entendez-vous? vous vous conformerez à mes intentions, je l'efpere, imaginez-vous même que je le veux.

EUPHROSINE.

Où fuis-je ! & quand cela finira-t-il? *(elle rêve)*

SCENE VIII.

ARLEQUIN, EUPHROSINE.

ARLEQUIN *arrive en faluant Cleanthis qui fort. Il va tirer Euphrofine par la manche.*

EUPHROSINE.

Que me voulez-vous ?

ARLEQUIN *riant.*

Eh, eh, eh, ne vous a-t-on pas parlé de moi ?

EUPHROSINE.

Laissez-moi, je vous prie.

ARLEQUIN.

Eh la la, regardez-moi dans l'œil pour deviner ma pensée ?

EUPHROSINE.

Eh pensez ce qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

M'entendez-vous un peu?

EUPHROSINE.

Non.

ARLEQUIN.

C'est que je n'ai encore rien dit.

EUPHROSINE *impatiente.*

Ahi!

ARLEQUIN.

Ne mentez point; on vous a communiqué les sentimens de mon ame, rien n'est plus obligeant pour vous.

EUPHROSINE.

Quel état!

ARLEQUIN.

Vous me trouvez un peu nigaud, n'est-il pas vrai? mais cela se passera; c'est que je vous aime, & que je ne sçai comment vous le dire.

EUPHROSINE.

Vous ?

ARLEQUIN.

Eh pardy oüi ; qu'eſt-ce qu'on peut faire de mieux ? Vous êtes ſi belle, il faut bien vous donner ſon cœur, auſſi-bien vous le prendriez de vous-même.

EUPHROSINE.

Voici le comble de mon infortune.

ARLEQUIN *lui regardant les mains.*

Quelles mains raviſſantes ! les jolis petits doigts ! que je ſerois heureux avec cela ! mon petit cœur en feroit bien ſon profit. Reine, je ſuis bien tendre, mais vous ne voïez rien ; ſi vous aviez la charité d'être tendre auſſi, oh ! je deviendrois fou tout-à-fait.

EUPHROSINE.

Tu ne l'eſt déja que trop.

ARLEQUIN.

Je ne le ſerai jamais tant que vous en êtes digne.

EUPHROSINE.

Je ne ſuis digne que de pitié, mon Enfant.

ARLEQUIN.

Bon, bon, à qui eſt-ce que vous contez cela ? vous êtes digne de toutes les dignitez imaginables : un Empereur ne vous vaut pas ni moi non plus : mais me voilà, moi, & un Empereur n'y eſt pas : & un rien qu'on voit, vaut mieux que quelque choſe qu'on ne voit pas. Qu'en dites-vous ?

EUPHROSINE.

Arlequin, il me ſemble que tu n'as point le cœur mauvais.

ARLEQUIN.

Oh il ne s'en fait plus de cette pâte-là ; je ſuis un mouton.

EUPHROSINE.

Reſpecte donc le malheur que j'éprouve.

ARLEQUIN.

Hélas ! je me mettrois à genoux devant lui.

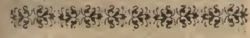
EUPHROSINE.

Ne perſecute point une infortunée ; parce que tu peux la perſecuter impunément. Vois l'extrémité où je ſuis réduite ; & ſi tu n'as point d'égard au rang que je

tenois dans le monde, à ma naissance, à mon éducation; du moins que mes disgraces, que mon Esclavage, que ma douleur t'attendrisse : tu peux ici m'outrager autant que tu le voudras; je suis sans azile & sans deffense, je n'ai que mon désespoir pour tout secours, j'ai besoin de la compassion de tout le monde, de la tienne même, Arlequin; voilà l'état où je suis, ne le trouves-tu pas assez miserable? tu es devenu libre & heureux, cela doit-il te rendre méchant? Je n'ai pas la force de t'en dire davantage; je ne t'ai jamais fait de mal, n'ajoûte rien à celui que je souffre.

ARLEQUIN *abbatu & les bras abbaissez, & comme immobile.*

J'ai perdu la parole.



SCENE IX.

IPHICRATE, ARLEQUIN.

IPHICRATE.

CLeanthis m'a dit que tu voulois t'entretenir avec moi; que me veux-tu? as-tu

encore quelques nouvelles insultes à me faire ?

ARLEQUIN.

Autre personnage qui va me demander encore ma compassion. Je n'ai rien à te dire, mon Ami, sinon que je voulois te faire commandement d'aimer la nouvelle Euphrosine : voilà tout. A qui diantre en as-tu ?

IPHICRATE.

Peux-tu me le demander, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Eh pardy oüi je le peux, puisque je le fais.

IPHICRATE.

On m'avoit promis que mon Esclavage finiroit bien-tôt, mais on me trompe, & c'en est fait je succombe ; je me meurs, Arlequin, & tu perdras bien-tôt ce malheureux Maître qui ne te croïoit pas capable des indignitez qu'il a souffertes de toi.

ARLEQUIN.

Ah ! il ne nous manquoit plus que cela, & nos amours auront bonne mine. Ecoutes, je te deffends de mourir par malice ; par maladie, passe, je te le permets.

IPHICRATE.

Les Dieux te puniront, Arlequin.

ARLEQUIN.

Eh dequoi veux-tu qu'ils me puniffent ; d'avoir eu du mal toute ma vie ?

IPHICRATE.

De ton audace & de tes mépris envers ton Maître : rien ne m'a été fi fenfible, je l'avouë. Tu es né, tu as été élevé avec moi dans la maifon de mon Pere, le tien y eft encore ; il t'avoit recommandé ton devoir en partant ; moi-même, je t'avois choifi par un fentiment d'amitié pour m'accompagner dans mon voïage ; je croïois que tu m'aimois, & cela m'attachoit à toi.

ARLEQUIN *pleurant.*

Et qui eft-ce qui te dit que je ne t'aime plus ?

IPHICRATE.

Tu m'aimes, & tu me fais mille injures !

ARLEQUIN.

Parce que je me mocques un petit brin de toi ; cela empêche-t-il que je ne t'aimes ? Tu difois bien que tu m'aimois, toi, quand tu me faifois battre ; eft-ce que les étrivieres font plus honnêtes que les mocqueries ?

IPHICRATE.

Je conviens que j'ai pû quelquefois te maltraitter sans trop de sujet.

ARLEQUIN.

C'est la verité.

IPHICRATE.

Mais par combien de bontez n'ai-je pas réparé cela ?

ARLEQUIN.

Cela n'est pas de ma connoissance.

IPHICRATE.

D'ailleurs, ne falloit-il pas te corriger de tes défauts ?

ARLEQUIN.

J'ai plus pâti des tiens que des miens: mes plus grands défauts, c'étoit ta mauvaise humeur, ton authorité, & le peu de cas que tu faisois de ton pauvre Esclave.

IPHICRATE.

Va, tu n'es qu'un ingrat; au lieu de me secourir ici, de partager mon affliction, de montrer à tes Camarades l'exemple d'un attachement qui les eut touchez, qui les eut engagez peut-être à renoncer à leur coûtume ou à m'en affranchir, & qui m'eut pénetré moi-même de la plus vive reconnoissance.

ARLEQUIN.

Tu as raiſon, mon Ami, tu me remontre bien mon devoir ici pour toi, mais tu n'as jamais ſçû le tien pour moi, quand nous étions dans Athênes. Tu veux que je partage ton affliction, & jamais tu n'as partagé la mienne. Eh bien va, je dois avoir le cœur meilleur que toi, car il y a plus long-temps que je ſouffre, & que je ſçai ce que c'eſt que de la peine; tu m'as battu par amitié, puiſque tu le dis, je te le pardonne; je t'ai raillé par bonne humeur, prens-le en bonne part, & fais-en ton profit. Je parlerai en ta faveur à mes Camarades, je les prierai de te renvoïer; & s'ils ne le veulent pas, je te garderai comme mon Ami; car je ne te reſſemble pas, moi, je n'aurois point le courage d'être heureux à tes dépens.

IPHICRATE *s'approchant d'Arlequin.*

Mon cher Arlequin! Faſſe le Ciel, après ce que je viens d'entendre, que j'aïe la joïe de te montrer un jour les ſentimens que tu me donnes pour toi! Va, mon cher Enfant, oublies que tu fus mon Eſclave, & je me reſſouviendrai toûjours que je ne méritois pas d'être ton Maître.

ARLEQUIN.

Ne dites donc point comme cela, mon

cher Patron ; si j'avois été vôtre pareil, je n'aurois peut-être pas mieux vallu que vous : c'est à moi à vous demander pardon du mauvais service que je vous ai toûjours rendu. Quand vous n'étiez pas raisonnable, c'étoit ma faute.

IPHICRATE *l'embrassant.*

Ta generosité me couvre de confusion.

ARLEQUIN.

Mon pauvre Patron, qu'il y a de plaisir à bien faire !

(*après quoi il deshabille son Maître.*)

IPHICRATE.

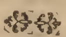
Que fais-tu, mon cher Ami ?

ARLEQUIN.

Rendez-moi mon habit, & reprenez le vôtre, je ne suis pas digne de le porter.

IPHICRATE.

Je ne sçaurois retenir mes larmes ! Fais ce que tu voudras.



SCENE X.

CLEANTHIS, EUPHROSINE. IPHICRATE, ARLEQUIN.

CLEANTHIS *en entrant avec Euphrosine qui pleure.*

LAissez-moi, je n'ai que faire de vous entendre gémir. (*& plus près d'Arlequin*) Qu'est-ce que cela signifie, Seigneur Iphicrate ; pourquoi avez-vous repris vôtre habit ?

ARLEQUIN *tendrement.*

C'est qu'il est trop petit pour mon cher Ami, & que le sien est trop grand pour moi.

(*Il embrasse les genoux de son Maître.*)

CLEANTHIS.

Expliquez-moi donc ce que je vois ; il semble que vous lui demandiez pardon ?

ARLEQUIN.

C'est pour me châtier de mes insolences.

CLEANTHIS.

Mais enfin nôtre projet ?

ARLEQUIN.

Mais enfin, je veux être un homme de bien ; n'est-ce pas-là un beau projet ? Je me repens de mes sotrises, lui des siennes; repentez-vous des vôtres, Madame Euphrosine se repentira aussi ; & vive l'honneur après : cela sera quatre beaux repentirs, qui nous ferons pleurer tant que nous voudrons.

EUPHROSINE.

Ah, ma chere Cleanthis, quel exemple pour vous !

IPHICRATE.

Dites plûtôt quel exemple pour nous, Madame, vous m'en voïez pénetré.

CLEANTHIS.

Ah vraiment, nous y voilà, avec vos beaux exemples ; voilà de nos gens qui nous méprisent dans le monde, qui font les fiers, qui nous maltraittent, qui nous regardent comme des vers de terre, & puis, qui sont trop heureux dans l'occasion de nous trouver cent fois plus honnêtes gens qu'eux. Fy, que cela est vilain, de n'avoir eu pour tout mérite que de l'or, de l'argent, & des dignitez : c'étoit bien la peine de faire tant les glorieux ; où en seriez-vous aujourd'hui, si nous n'a-

vions pas d'autre mérite, que cela pour vous ? Voïons, ne feriez-vous pas bien attrapez ? Il s'agit de vous pardonner; & pour avoir cette bonté-là, que faut-il être, s'il vous plaît ? Riche ? non, Noble ? non, grand Seigneur ? point du tout. Vous étiez tout cela, en valiez-vous mieux ? Et que faut-il être donc ? Ah ! nous-y voici. Il faut avoir le cœur bon, de la vertu & de la raison; voilà ce qu'il faut, voilà ce qui est estimable, ce qui distingue, ce qui fait qu'un homme est plus qu'un autre. Entendez-vous, Messieurs les honnêtes gens du monde ? voilà avec quoi l'on donne les beaux exemples que vous demandez, & qui vous passent : Et à qui les demandez-vous ? A de pauvres gens que vous avez toûjours offensez, maltraittez, accablez, tout riches que vous êtes, & qui ont aujourd'hui pitié de vous, tout pauvres qu'ils sont. Estimez-vous à cette heure, faites les superbes, vous aurez bonne grace ? Allez, vous devriez rougir de honte !

ARLEQUIN.

Allons, ma Mie, soïons bonnes gens sans le reprocher, faisons du bien sans dire d'injures; ils sont contrits d'avoir été méchans, cela fait qu'ils nous valent bien;

car quand on se repent, on est bon; & quand on est bon, on est aussi avancé que nous. Approchez, Madame Euphrosine, elle vous pardonne, voici qu'elle pleure, la rancune s'en va & vôtre affaire est faite.

CLEANTHIS.

Il est vrai que je pleure, ce n'est pas le bon cœur qui me manque.

EUPHROSINE *tristement.*

Ma chere Cleanthis, j'ai abusé de l'autorité que j'avois sur toi, je l'avouë.

CLEANTHIS.

Hélas, comment en aviez-vous le courage! Mais voilà qui est fait, je veux bien oublier tout, faites comme vous voudrez; si vous m'avez fait souffrir, tant pis pour vous, je ne veux pas avoir à me reprocher la même chose, je vous rends la liberté; & s'il y avoit un Vaisseau, je partirois tout-à-l'heure avec vous: voilà tout le mal que je vous veux; si vous m'en faites encore, ce ne sera pas ma faute.

ARLEQUIN *pleurant.*

Ah la brave Fille! ah le charitable naturel!

IPHICRATE.

Etes-vous contente, Madame?

EUPHROSINE.

EUPHROSINE *avec attendriſſement.*

Viens, que je t'embraſſe, ma chere Cleanthis?

ARLEQUIN *à Cleanthis.*

Mettez-vous à genoux pour être encore meilleure qu'elle.

EUPHROSINE.

La reconnoiſſance me laiſſe à peine la force de te répondre. Ne parles plus de ton Eſclavage, & ne ſonges plus déſormais qu'à partager avec moi tous les biens que les Dieux m'ont donné, ſi nous retournons à Athênes.

SCENE DERNIERE.

TRIVELIN,

& les Acteurs précedens.

TRIVELIN.

Que vois-je, vous pleurez, mes Enfans, vous vous embraſſez!

ARLEQUIN.

Ah! vous ne voïez rien, nous ſommes

admirables; nous sommes des Rois & des Reines; enfin finale, la paix est concluë, la vertu a arrangé tout cela; il ne nous faut plus qu'un Bateau & un Batelier pour nous en aller; & si vous nous les donnez, vous serez presque aussi honnêtes gens que nous.

TRIVELIN.

Et vous, Cleanthis, êtes-vous du même sentiment?

CLEANTHIS *baisant la main de sa Maîtresse.*

Je n'ai que faire de vous en dire davantage, vous voïez ce qu'il en est.

ARLEQUIN *prenant aussi la main de son Maître pour la baiser,*

Voilà aussi mon dernier mot, qui vaut bien des paroles.

TRIVELIN.

Vous me charmez, embrassez-moi aussi, mes chers Enfans, c'est-là ce que j'attendois; si cela n'étoit pas arrivé, nous aurions puni vos vengeances comme nous avons puni leurs duretez. Et vous Iphicrate, vous Euphrosine, je vous vois attendris, je n'ai rien à ajoûter aux leçons que vous donne cette avanture; vous avez été leurs

Maîtres, & vous en avez mal agi ; ils sont devenus les vôtres, & ils vous pardonnent ; faites vos refléxions là-dessus. La difference des conditions n'est qu'une épreuve que les Dieux font sur nous : je ne vous en dis pas davantage. Vous partirez dans deux jours, & vous reverrez Athênes. Que la joïe à présent & que les plaisirs succédent aux chagrins que vous avez senti, & célebrent le jour de vôtre vie le plus profitable.

F I N.



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *l'Isle des Esclaves, Comédie*; dont j'ai crû que la lecture soûtiendroit l'idée qu'en a donnée la Représentation. Fait à Paris ce 28. Mars 1725.

HOUDAR DE LA MOTTE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Nôtre bien-amé le Sieur DELORMEL, Nous ayant fait supplier de luy accorder nos Lettres de Permission pour l'Impression d'un Manuscrit qui a pour titre, *l'Isle des Esclaves*; offrant de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modéle sous le Contre-scel

des Préſentes ; Nous avons permis & permettons par ces Préſentes audit Sieur Delormel, de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou pluſieurs Volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon luy ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à la feüille imprimée & attachée ſous le Contre-ſcel des Préſentes, & de le faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de trois années conſecutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes : Faiſons défenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres Perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'Impreſſion étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïſſance ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles : que l'Impreſſion de cet Ouvrage ſera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de Copie à l'Impreſſion dudit Livre ſera remis dans le même état

où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de nôtre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons qu'à la Copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Hüissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre Permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel est nôtre plaisir. Donne' à Paris le vingt-sixiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cens vingt-cinq, & de

nôtre Regne le dixiéme. Par le Roy en son Conseil.

DE S. HILAIRE.

Registré sur le Registre VI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 226. fol. 185. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 3. May 1725.

BRUNET, *Syndic.*

L'EMBARAS DES RICHESSES,

COMEDIE.

L'EMBARAS DES RICHESSES

COMEDIE.

Representée pour la premiere fois sur le Theâtre de l'Hôtel de Bourgogne, par les Comediens Italiens ordinaires du Roy le neuf Juillet 1725.

DEDIE'E A MONSEIGNEUR

LE COMTE

DEMORVILLE,

Par M. D'ALLAINVAL.

Le prix est de 25. sols.



A PARIS,

Chez NOEL PISSOT, Quai des Augustins, à la descente du Pont-Neuf, à la Croix d'or.

M. DCC. XXVI.

Avec Aprobation & Privilége du Roi.

Ibi divitiæ ubi pax & hilaritudo, ubi divitiæ, si non adest pax & hilaritudo, ibi paupertas.



A

SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR

LE COMTE

DE MORVILLE,

MINISTRE,

SECRETAIRE D'ETAT,

Chevalier de la Toison d'Or, Gouverneur de Chartres ; & l'un des Quarante de l'Academie Françoise, ci-devant Ambassadeur Extraordinaire auprès des Seigneurs Etats de Hollande, & Plenipotentiaire pour le Roi au Congrès de Cambray.

ONSEIGNEUR,

L'hommge que j'ai l'honneur de faire à VOTRE EXCELLENCE

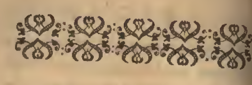
des premiers essais de ma plume, est un tribut que je lui dois : Né dans une Ville & dans une famille que MONSEIGNEUR LE GARDE DES SCEAUX *votre illustre Pere, a toujours honorées de sa puissante protection, mon devoir a déterminé mon choix. Je sçai trop,* MONSEIGNEUR, *que tous vos momens sont consacrés au bonheur de l'Etat ; ainsi je n'abuserai point de ce temps qui lui est si précieux jusqu'à vous vanter à vous-même ce génie delicat, juste & profond, & tant d'autres brillantes qualités, qui vous ont mérité la confiance du Roy, l'estime & l'admiration des Cours Etrangeres, la vénération des Sçavans, & l'amour de toute la France : Agréés seulement,*

MONSEIGNEUR, *ces prémices comme un témoignage public du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,*

MONSEIGNEUR

DE VOTRE EXCELLENCE

Le très-humble & très-obéissant serviteur,
D'ALLAINVAL.



A C T E U R S
du Prologue.

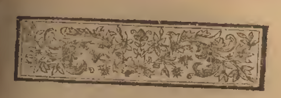
L'AUTEUR.

THIBAUT *Paysan, frere de lait de l'Auteur.*

Le Theâtre represente la Chambre de l'Auteur,



L'EMBARAS



L'EMBARAS DES RICHESSES

COMEDIE.

PROLOGUE.

L'Auteur appuyé nonchalamment sur une table, feuillette sa Comedie.

L'AUTEUR.

VOilà un Prologue qui ne me plaît point ; je n'en suis point content, tout cela me semble froid, insipide, languissant, & c'est le plus grand hazard du monde s'il fait fortune sur le Theâtre. Il me semble déja que le quart d'heure de Rabelais sonne, que la toile se leve : quelle situation ! ah je fremis ! . . . j'entens toute

l'assistance crier en symphonie à l'*Acteur* qui ouvre le Prologue, arrête, mon ami, arrête : que diable veus-tu dire? je vois déja où tu en veus venir ; quoi toujours des Auteurs des Marquis. Et fi fi, ne vois-tu pas que cela est usé, tu ne me repetes que ce que j'ai vû dans tant d'autres Prologues : je suis las de cette monotonie ; en un mot je veux du neuf, & si tu n'as pas l'imagination assez fertile pour trouver & pour mettre en œuvre quelque idée heureuse, ingenieuse, délicate, qui me plaise, ne me dis rien du tout ; ce long préambule que tu veux me faire essuyer, va m'indisposer contre toi peut-être à n'en pas revenir . . . .
Quel parti prendre ? ma foi si les Comediens m'en croyoient, ils débuteroient tout d'un coup par la piece, c'est le mieux : je suis pourtant forcé de convenir qu'il en faut un pour bien faire ; car enfin quand le Parterre verra tantôt paroître sur la Scéne un Dieu, cela l'effarouchera immancablement, si je n'ai eu le soin de le prévenir là-dessus, de le préparer, & de l'accoûtumer, pour ainsi dire, à cette apparition, en lui insinuant adroitement que l'action se passe à Athenes . . . . . mais . . . . . j'entens ouvrir ma porte ; je gage que ce sera quelque

importun complimenteur : je suis perdu, si je ne trouve moyen de m'en délivrer....

L'AUTEUR, THIBAUT.

L'AUTEUR.

Ah c'est Thibaut mon frere de lait. Bon jour mon enfant.

THIBAUT.

Voute sarviteur, Monsieu.

L'AUTEUR.

Comment te portes-tu ? comment se porte ta mere ?

THIBAUT.

Je nou portons tretous assez bien guieu marci.

L'AUTEUR.

Tu me trouves un peu en affaires.

THIBAUT.

Oh pargoi je me doute bian de ce que c'est qui vous trécasse la çarvelle.

L'AUTEUR.

Et quoi ?

THIBAUT.

J'avons apprins de vos nouvelles ; & si je ne fis à Paris que depis ce matin,

L'AUTEUR.

Et bien qu'as-tu appris ? voyons.

THIBAUT.

Hébian pis qu'il faut vous le dire, vous

ſarez qu'en boutit devant hiar en tarre le gros Lucas.

L'AUTEUR *à part.*

Que me va-t il conter ?

THIBAUT.

Et moi quand j'aviſis qu'il étoit mort, comme je fis un fin marle, je devini bian qu'il ne pouroit pus être le farmier de parſonne, attendu qu'il eſtoit deffunt.

L'AUTEUR *à part.*

Qu'ai-je affaire de tout ce galimatias.

THIBAUT.

Dame je ne fus ni fou ni étordi, je prins hiar drés le matin mon pied dans mon cou, & je fis venu pardevars le Signeur de noute village pour li demander ſa farine.

L'AUTEUR.

Eſt-ce là tout ce que tu as à me dire, Thibaut ?

THIBAUT.

Baillez-vous patience, vſallez entendre. Le Signeur de nout village n'eſtoit pas cheux li, en l'étandant je me fis mis à jaſer ové Blaiſe qui le ſart, & comme je lui diſés que je vous viandrois voir, Thibaut, m'a-t-il dit, ſçais-tu bian qu'il eſt bian ſçavant ce Monſieur Dorante ? Comment morguoi, Blaiſe, ce li fis-je, oüi

palſangnoi, ce me fit-il ; tian Thibaut, il n'a qu'à revaſſer & gratter ſa tête un bout de temps, & crac vlà un Luivre baclé

L'AUTEUR *à part.*

Il me divertiroit, s'il avoit mieux pris ſon temps.

THIBAUT.

Il m'a dit qu'en appeloit ça être Poitre, vantreguoi, Monſieu, le biau mequier ! faut que ces Poitres ſoyont tarriblement riches ; combian gagnez-vous bian à la jornée l'une portant l'autre.

L'AUTEUR.

Tu ne ſçais ce que tu dis, mon pauvre Thibaut ; va, laiſſe-moi en repos, je n'ai pas le tems de t'écouter.

THIBAUT.

Oh tetigué ce n'eſt pas le tout ; il m'a itou dit que vſaviez braſſé une drolerie . . . attendez. . . . il appeloit ça . . . . .

L'AUTEUR.

Une Comedie.

THIBAUT.

Oüi une Comedrille, & que c'étoit pour anit, & ové vout parmiſſion, je voudrés bian qu'ou me fiſſez l'amiquié de me dire où c'eſt qu'en montre ça.

L'AUTEUR.

Qu'il ne tienne qu'à cela, attens-moi

là-bas, je t'y menerai moi-même.

THIBAUT.

Allons, vſêtes un digne homme. *Il s'en va*,

L'AUTEUR.

Thibaut, reviens?

THIBAUT.

Me vla.

L'AUTEUR.

Reſte-là *à part*. Il me vient une penſée.

THIBAUT.

Comme vous voudrez *à part*. Quand je ſonge que j'avons tettée la même mere.

L'AUTEUR.

J'ai lû quelque part qu'un grand Maître de l'art avant d'expoſer ſes productions au grand jour du Theâtre, avoit coûtume de les lire à ſa ſervante, chez ces gens ſimples, c'eſt à la nature toute nuë qu'on parle, & un Auteur de Comedies, doit juger de ſes ouvrages, ſélon qu'il les remuë, plus ou moins, j'entens un Auteur qui regarde comme ſon point de vûë de peindre cette même nature, & de parler au cœur; car pour ceux qui ſont toujours à l'affût d'un mot pour badiner au tour, & qui voltigent méthodiquement de penſée en penſée, ils ne trouveroient pas leur compte avec de pareils auditeurs,

Il faut trop d'esprit pour les entendre ; ça mets-toi là, & couvre-toi, je te veux lire ma piece.

THIBAUT.

Très-volontiers, vou n'avez qu'à dire, je ne demande pas mieux ; j'ai de l'esprit sans vanité, & quand j'allois à l'icole & que le Magister etoit yvre, reverence parler, c'estoit-moi qui faisoit luire les autres.

L'AUTEUR.

Ma Comedie s'appelle *l'Embaras des Richesses* ; souviens-toi bien de cela.

THIBAUT.

Oüi oüi, *l'Embaras des Richesses*, j'aimerois bian st'embaras-là moi.

L'AUTEUR *bas.*

Commençons par le prologue *haut* : Figure-toi que cette chambre est un Caffé.

THIBAUT.

Un Caffé ! qui que c'est que ça ?

L'AUTEUR.

C'est un lieu où l'on prend des liqueurs, des rafraichissemens, & où s'assemblent tous les jours regulierement un nombre de gens qui critiquent toutes les pieces nouvelles.

THIBAUT.

Aparemment qui sont du mequier.

L'AUTEUR.

Non ces gens-là ont la prudence de ne rien mettre au jour, leur humeur caustique fait toute leur réputation. Imagine-toi encore qu'il entre dans ce Caffé un petit Abbé bien poudré, bien frisé qui m'aborde, & qui me dit d'un ton doucereux, » (*il lit*) hé bon jour notre feal : votre » serviteur, Monsieur l'Abbé. Sans doute » que vous irez voir ce soir *l'Embaras des* » *Richesses* : (*à Thibaut*) retiens bien que c'est le titre de ma piece.

THIBAUT.

Marchez vout chemin & ne vou boutez pas en peine.

L'AUTEUR *lisant*.

» Sans doute que vous irez voir ce soir » *l'Embaras des Richesses*? Cela pourra » se faire, Monsieur l'Abbe. De grace » n'en dites point de mal.

THIBAUT *riant*.

Ah ah ah.

L'AUTEUR *à part*.

Il rit, il faut que cet endroit l'ait frappé. *haut* He bien de quoi ris-tu ?

THIBAUT.

Ha ha ha, je ris de ce sot d'Abbé qui viant jestement s'addresser à vous pour vou prier de ne point dire de mal d'une chose que vs'avez faitte

L'AUTEUR.

» Tu ne ris que de cela ? . . . je m'ap-
» plaudissois déja. (*Il continuë de lire*)
» De grace n'en dites point de mal, hé
» quel interêt prenez-vous à cela,
» Monsieur l'Abbe ? *à Thibaut* Ecoutes
» bien ?

THIBAUT.

Je sis tout oreilles.

L'AUTEUR *lisant.*

» C'est que l'Auteur est un de mes amis.
» L'Auteur est un de ses amis ! Voyons
» jusqu'où il poussera sa hardiesse. Il vous
» a apparemment lû sa piece, Monsieur
» l'Abbé ? Belle demande ! Il me lit tout
» ce qu'il fait ! Oh le menteur fieffé ! Hé
» qu'en pensez-vous, s'il vous plaît, M.
» l'Abbé ? A vous dire la verité elle n'est
» pas trop bonne, ce n'est pas grand-chose.

THIBAUT.

Elle n'est pas trop bonne : quoi st'Abé vou dit ça à vout nez, & vous ne li sanglez pas sus la gueule, faut qu'ou soyez tarriblement endurant.

L'AUTEUR.

Hé non & non ce n'est qu'une supposition, c'est moi qui lui fait dire cela.

THIBAUT.

Hé que diable ne parlez-vous donc :

mais si vou plaît, pourquoi li faire dire que vout ouvrage n'est pas grand-chose? je n'y comprens rian moi.

L'AUTEUR.

C'est une modestie d'Auteur qui ne tire pas à consequence.

THIBAUT.

Oh par la morguenne j'arés peur qu'en ne me print au mot.

L'AUTEUR.

Il n'y a rien à craindre, le public y est accoutumé, & il est trop indulgent pour se prévaloir de ces petits avantages. Je continuë : (*il lit*) » Monsieur l'Abbé puisque vous avez eu la lecture de la nouvelle piece, oserai-je vous prier de m'en faire le canevas en deux mots : Oüida ... avec plaisir, ...Premierement.

THIBAUT *baille.*

Ah !

L'AUTEUR.

bas Comme il baille ! *haut* Est-ce que tu ne trouves pas cela plaisant ?

THIBAUT.

Si fais ça est bian drole ; mais c'est que ça m'ennuye.

L'AUTEUR.

Comment donc?

THIBAUT.

Blaise m'avoit dit que des Comedrilles ça etoit si bouffon que l'y avoit d'famoureux & pis ds'amoureuses qui disiont tant de droleries, & je ne vois rian de tout ça ecite.

L'AUTEUR.

Mais ceci n'est pas une Comedie.

THIBAUT.

Qui que c'est donc vou m'avez tantôt dit vou-mesme que c'en étoit une.

L'AUTEUR.

Ce que je te lis est le Prologue de la Comedie.

THIBAUT.

Hé qui que c'est qu'un Prologue ?

L'AUTEUR.

Le Prologue est une espece d'enfant perdu qu'on envoye reconnoître l'ennemi, & qui souvent en essuye le premier feu, ou pour parler plus clairement, c'est un petit ouvrage que l'on fait précéder la Comedie, dans lequel un Auteur cherche à se rendre favorable le Parterre.

THIBAUT.

C'est donc queuque Monsieu de vos amis que ce Parterre.

L'AUTEUR.

Bon à l'autre.

THIBAUT.

Vou margez donc queuquefois avé li.

L'AUTEUR.

Et non & non. Le Parterre eſt une aſſemblée de gens d'eſprit qui ſont les juges nez de toutes les pieces nouvelles.

THIBAUT.

Si bian donc que drés qu'ou leus arez flanqué de voute priambule par la filoſamie, ils admireront tout ce que vous leus chanterez ?

L'AUTEUR

Non vraiment : ils ſiffleront ma piece, s'ils la trouvent mauvaiſe.

THIBAUT.

Par la jarnonce ça eſtant à quoi eſt donc bon vout Prologue, ça ne ſart donc à rian.

L'AUTEUR.

Il parle juſte : ton raiſonnement me détermine, je m'en vais trouver les Comediens, & leur dire qu'il faut abſolument qu'ils ſuppriment ce Prologue, il gâteroit tout. Je voudrois bien te lire ma Comedie ; mais il eſt près de quatre heures, & d'ailleurs comme on la joüe aujourd'hui il me feroit impoſſible de profiter des avis que tu ne manquerois pas

de m'ouvrir: Viens avec moi je vais te faire placer.

THIBAUT.

Allons-nous camper en rang d'oignons avec les autres: Voyez-vous, Monsieu, quoi que je ne sois qu'un sot lia plus d'esprit là dedans que dans la saryelle de bian de grands Juges.

Fin du Prologue.



ACTEURS de la Comedie.

PLUTUS, *Dieu des Richesses.*
MIDAS, *Financier.*
SA FEMME.
PAMPHILE, *Officier fils de Midas & amoureux de Florise.*
CHRISANTE, *Bourgeois d'Athenes & pere de Florise.*
FLORISE, *fille de Chrisante, amante de Pamphile.*
ARLEQUIN, *Jardinier amant de Chloë.*
CHLOE *paysanne, maîtresse d'Arlequin.*
TRIVELIN, *valet de Pamphile.*
BRIARE'E, *Procureur.*
UN TAILLEUR.
SON GARÇON.
SUITE DE PLUTUS.
DANSEURS & MUSICIENS.

La Scene est à Athenes, vis-à-vis la Maison d'Arlequin.

Le Theâtre represente une rue, il y a dans l'enfoncemens la cabane d'Arlequin; & sur l'un des côtez un Palais de Financier.



L'EMBARAS DES RICHESSES

COMEDIE.

ACTE I. SCENE I.

TRIVELIN { *seul botté ayant un foüet à la main & une grande épée.*



AH! je n'en puis plus, je suis roüé, je suis estropié, je suis écorché, la faim, la soif, le sommeil, la fatigue, tout me tourmente. Que le Diable t'emporte, petit fripon d'Amour, toi les Amoureux, leurs Maîtresses, les chevaux de

Poste & moi-même. (*Il donne deux coups d'éperon & un coup de foüet.*) Bon j'ai pensé me rompre le cou, je croyois être encore sur cette maudite rosse, & je ne songe pas que je suis arrivé à Athenes, mon pauvre esprit se perd; hé le moyen! depuis six mois que Pamphile mon maître est devenu amoureux, il n'est plus pour moi de repos; toutes les nuits des Serenades, des Bals, n'étoit-ce pas assez d'être Officier, de plus fils de Financier pour faire enrager un valet, sans être encore amoureux. Il y a un mois que nous partîmes pour la garnison, je m'attendois d'y dormir tout mon soû: Bon, m'a-t-il été seulement possible d'y fermer l'œil; il me fit coucher dans sa chambre, & trente fois dans un moment il me crioit à pleine tête, Trivelin, Trivelin, ouvre ta fenêtre, vois s'il est jour Encore s'il avoit quelque sujet de s'allarmer, mais Florise l'aime, Chrisante pere de la belle approuve leur amour . . . . . tout cela me met dans une colere . . . . . allons la passer dans la cuisine sur quelque bouteille de vin . . . . .

SCENE

SCENE II.

PAMPHILE, TRIVELIN.

PAMPHILE *en dedans.*

TRivelin?

TRIVELIN.

Monſieur . . . ah voilà déja mon enragé de Maître qui m'appelle.

PAMPHILE.

Trivelin?

TRIVELIN.

Monſieur?

PAMPHILE *entrant.*

Où es-tu donc miſerable, où es-tu donc?

TRIVELIN.

Me voilà Monſieur.

PAMPHILE.

Traitre il y a une heure que je me tuë de t'appeller de tous les côtez . . . . comment tu n'eſt pas encore débotté?

TRIVELIN.

Cela va être fait tout à l'heure.

PAMPHILE.

Non tu iras comme cela · Ivrogne,

tu t'es amusé à boire à ton ordinaire.

TRIVELIN.

Hé Monsieur, nous ne faisons que descendre de cheval, & vous sçavez vous-même que depuis hier que nous partîmes du regiment nous courons la poste à jeûn.

PAMPHILE.

Te voilà bien malade, faquin, je te conseille de te plaindre : Vîte, qu'on se depêche de courir chez M. Chrisante, & de faire dire à la charmante Florise que je viens d'arriver à Athenes.

TRIVELIN.

Hé, Monsieur, vous n'y songez pas, à peine est-il jour, tout le monde dort encore, & je me donne au Diable, il n'y a que les choüettes & nous d'éveillez à Athenes.

PAMPHILE.

Point de replique, fais ce que je te dis, si par hazard on te pouvoit faire parler à cette belle, ne manque pas de lui faire un récit des tourmens que j'ai soufferts depuis que je suis éloigné d'elle, assure-la bien que mon plus grand plaisir a été de m'occuper de son aimable idée, & que je n'ai point cessé de te parler d'elle : cours, je me rendrai chez elle au plu-tôt. *il sort.*

TRIVELIN.

J'y vas, Monsieur . . . . graces au ciel ; je n'ai plus guere à souffrir ; il ne revient ici que pour épouser sa Maîtresse, & une petite doze de mariage appaise les fumées de l'amour . . . . mais j'entens quelqu'un qui chante.

SCENE III.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN *chante.*

L Arela, larela, larela.

TRIVELIN *a part.*

C'est lui-même.

ARLEQUIN, *apercevant Trivelin.*

Hom . . . . quelle bête est-ce là ?

TRIVELIN *riant.*

Ah ah ah ah ! il a peur de mon équipage militaire.

ARLEQUIN.

Si tu avances ?

TRIVELIN.

Quoi tu ne me reconnois pas, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Ah c'est Trivelin, ah mon ami (*il court pour l'embrasser; mais appercevant l'épée de Trivelin il recule*) ôte donc ta grande épée, si tu veux que je t'embrasse.

TRIVELIN.

Voilà qui est fait.

ARLEQUIN.

Ah! mon cher ami Trivelin, depuis quand es-tu donc à Athenes?

TRIVELIN.

J'arrive tout présentement.

ARLEQUIN.

Es-tu toujours fort alteré?

TRIVELIN.

Cela s'en va sans dire, & toi toujours guai, joyeux?

ARLEQUIN *saute.*

Toujours mon enfant, toujours. Je suis bien aise de te voir; que je t'embrasse encore?

TRIVELIN.

De tout mon cœur.

ARLEQUIN.

T'es-tu bien diverti là-bas?

TRIVELIN.

Pas mal; je te conterai cela tantôt, j'ai maintenant à galoper pour mon Maître, j'aurai bien-tôt fait, & ensuite je me

rendrai à notre Cabaret.

ARLEQUIN.

Va vîte, tu m'y trouveras, je vais dire bon-jour à Chloé, & puis je ne manquerai pas d'y aller.

TRIVELIN.

Dans un moment je suis à toi.

ARLEQUIN *seul riant.*

Ah ah ah la drole de chose que l'Amour, cela fait la moitié de l'ouvrage : autrefois quand il falloit tirer de l'eau pour arroser mes fleurs, je trouvois que la corde étoit si rude & le puits si profond : mais depuis que j'aime Chloé, & que c'est pour lui faire des bouquets que je cultive mes fleurs je n'ai qu'à toucher la corde du bout du doigt seulement, & cela vient tout seul. Oh la plaisante chose que cet Amour ! si je sçavois celui qui l'a inventé.



SCENE IV.

CHLOE', ARLEQUIN.

CHLOE'.

BOn jour mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Et bon jour ma chere Chloé, bon jour mon amour, ma rose, mon miel, mes macarons.

CHLOE'.

Tu as été bien long-tems à venir aujourd'hui.

ARLEQUIN.

J'étois allé te chercher ce bouquet dans mon jardin : prens-le, ma chere Chloé ; il sent bon comme toi.

CHLOE'.

Je t'ai attendu pendant une heure, & si-tôt que j'entendois quelqu'un chanter dans la ruë cela mettoit mon cœur dans un mouvement, & je disois, ah voilà mon cher Arlequin : mais aussi quand je voyois que ce n'étoit pas toi j'étois bien chagrine, je craignois qu'il ne te fût ar-

rivé quelque ohose : vois combien je t'aime .

ARLEQUIN.

Cela est fort bien fait de m'aimer , ma chere Chloé ; car moi je t'aime , oüi je t'aime de tout mon cœur : mais d'où vient que tu es triste , qu'est-ce que tu as ?

CHLOE' *tristement.*

Je n'ai rien , Arlequin.

ARLEQUIN.

Si,tu as quelque chose . . . tu pleures . . . tu vas me faire pleurer aussi , il ne faut pas se chagriner , mon petit nez , il faut toujours se tenir gaillarde , rire , chanter . . dis donc ce que tu as . . ta mere t'a querellee , n'est-ce pas ?

CHLOE'.

Non au contraire , elle m'a dit qu'elle nous marieroit demain ensemble.

ARLEQUIN *saute de joye.*

Demain , oh demain . . . est-ce que cela ne te fait pas de plaisir ?

CHLOE'.

Si fait , Arlequin , cela m'en fait beaucoup.

ARLEQUIN.

Si cela te fait du plaisir , d'où vient donc que tu ne ris pas & que tu ne sautes pas de joye comme moi ? tu as du chagrin , je le vois , & tu me le caches.

CHLOE'.

Il faut te l'avoüer, mon cher Arlequin, j'entens dire de tous les côtez que les hommes sont si trompeurs que je crains que tu ne cesses de m'aimer; Arlequin cela ne seroit pas honnête à toi de me planter là.

ARLEQUIN.

Moi je cesserois de t'aimer! moi je planterois là ma chere Chloé, il faudroit que je fusse fou, où est-ce que je pourois trouver une autre fille si belle, si bonne, si douce, & qui m'aime comme toi? nulle part. Oh ne t'embarasse pas nous serons demain mariez, allons donc réjoüis-toi: cela est si drole le mariage.

CHLOE'.

Helas! il peut encore arriver bien des choses jusqu'à demain: j'ai revé cette nuit que tu me quittois pour en aimer une autre: ah mon cher Arlequin, si cela étoit j'en mourrois de douleur.

ARLEQUIN.

Va mon petit cœur, va ne crains pas cela, je t'aimerai toute ma vie, je te le jure: j'ai eu le même reve de toi, moi. J'ai révé, cela est bien pis, tu vas entendre, j'ai révé que tu étois mariée à un Monsieur & que tu ne voulois pas seulement me regarder, Et bien est-ce que cela me fâche!

non

mon, parce que je ſçai bien que tu ne pourrois jamais trouver un Amant plus joli que moi, & qui t'aime tant.

CHLOÉ.

Ton reve eſt un menteur aſſurément, mon cher Arlequin : moi je me marierois à un autre, oh tu ſçais bien que je t'aime trop pour te faire cette peine-là. Je t'aime tant que ſi un beau Monſieur tout doré me diſoit, Chloé, tu es bien aimable, ſi tu veux m'aimer & m'épouſer, je te donnerai de beaux habits, de belles garnitures, de beaux rubans : un beau char : je lui dirois non; j'aime mieux être la femme d'Arlequin, qui n'eſt qu'un jardinier.

ARLEQUIN.

Fort bien : & moi tien ſi une Princeſſe..... par exemple Madame la Republique étoit amoureuſe de moi, & qu'elle me dit, hé bon-jour le petit Arlequin, que tu eſt joli, que tu eſt charmant, je lui dirois, cela eſt vrai, Madame, je ſuis un drole de corps : Je ſuis folle de toi. Oh, Madame, je ne ſuis pas digne de rendre folle une ſi grande Princeſſe; car il faut parler honnêtement.

CHLOÉ.

Tu as raiſon.

ARLEQUIN.

Si tu veux te marier à moi j'ai de si bon vin, de si bon fromage. Je boirois son vin, je mangerois son fromage .....

CHLOE'.

Tu le mangerois, Arlequin?

ARLEQUIN.

Ecoute donc : Et puis quand j'aurois bû & mangé, je lui dirois allez au Diable, vous êtes trop laide, j'aime mieux être le mari de Chloé, cela est-il bien répondu?

CHLOE'.

Il n'y a que ce fromage qu'il ne faudroit pas manger : que je serois heureuse, mon cher Arlequin, si tu m'aimois toujours de même, je serai bien charmée, je t'assure, quand nous serons mariez ; je te verrai toute la journée, j'irai travailler avec toi dans ton jardin : quand je suis loin de toi je suis toujours réveuse, triste, inquiete, tout m'ennuye, tout me déplaît.

ARLEQUIN.

Tout comme moi : mais aussi quand je te vois je suis si content.

CHLOE'.

Hai, il faut déja que je te quitte, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Quoi tu t'en vas déja? encore un petit

moment, on n'a pas seulement le temps de te regarder.

CHLOE'.

Je ne sçaurois, je le voudrois bien.

ARLEQUIN.

Je t'en prie.

CHLOE'.

Je crains que ma mere ne me gronde.

ARLEQUIN.

Tu lui diras que tu étois avec moi.

CHLOE'.

Oh que je n'ai garde, ce seroit bien pis; elle m'a défendu de te parler que devant elle, & moi j'aimerois presqu'autant ne te point voir; il me semble que ce que tu me dis ne me fais pas tant de plaisir quand ma mere y est; cela me rend toute honteuse.

ARLEQUIN.

Et moi cela me rend comme un nigaut, je n'ai plus d'esprit pour te dire de jolies choses.

CHLOE'.

Va, mon cher Arlequin, va travailler, je m'échaperai ce matin, & je t'irai voir dans ton jardin.

ARLEQUIN.

Tu y viendras.... Ah....

CHLOE'.

Oüi, Arlequin, j'irai; adieu mon ami.

ARLEQUIN.

Adieu ma' petite Chloé, adieu mon petit bouchon : ne manque pas au moins d'y venir.

CHLOE'.

Non je te le promets.

ARLEQUIN *seul.*

Cette fille-là est la meilleure fille du monde, je serois avec elle toute ma vie sans m'ennuyer, je ne suis jamais rassasie de la voir : Trivelin ne sera pas encore venu au Cabaret, en l'attendant je vais me divertir. *Il saute & chante.*



SCENE V.

MIDAS, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *chante.*

Vive mon joli jardin soir & matin
J'y ris, j'y chante, j'y badine,
Ah! le favorable terrain,
La rose y croît sans épine.

Arlequin pendant l'a parte que fait Midas, danse & chante souvent le dernier vers de l'air.

MIDAS *à part.*

VOilà mon chanteur, quel gosier il faut que ce drole là ait le Diable dans le corps . . . . . il m'est impossible d'y résister . . . . . dès que l'aurore paroît le boureau commence son vacarme . . . . quoi faudra-t-il toute ma vie avoir les oreilles étourdies de ce miserable, il faut, quoiqu'il en coûte, que je me procure du repos . . . . . j'imagine un moien qui peut-être me réüssira.

ARLEQUIN.

La rose y croît sans épine . . ah ah ah, vous voilà, Monsieur Midas?

MIDAS.

Bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN.

Voulez-vous vous divertir avec moi?

MIDAS.

Me divertir avec toi : moi?

ARLEQUIN.

Oüi, est-ce que vous n'oseriez?

MIDAS.

Tu me fais pitié, mon enfant, tu me fais pitié.

ARLEQUIN *riant*.

Je vous faits pitié, ha, ha, ha, les Maltotiers ne sont pourtant gueres pitoyables; pourquoi donc est-ce que je vous fais pitie?

MIDAS.

Peus-tu être si joyeux étant aussi malheureux que tu es?

ARLEQUIN *riant*.

Moi je suis malheureux, ha ha ha?

MIDAS.

Sans doute.

ARLEQUIN *riant*.

Ha ha ha, vous me faites crever de rire.

MIDAS.

Que je plains ton aveuglement! quoi tu ne vois pas que tu menes une vie miserable?

ARLEQUIN *riant.*

Une vie miserable, ah ah le Diable m'emporte si je l'aurois jamais crû ; je dors bien, je mange bien, je bois bien, je ne crains rien, je ne souhaite rien, & vous appellez cela une vie miserable, ah ah ah ; voilà pourtant un bon malheur : voyons donc votre bonheur à vous ?

MIDAS.

Quelle comparaison ? je suis riche, moi, j'ai de belles terres qui me rapportent de quoi vivre.

ARLEQUIN.

C'est être riche cela ?

MIDAS.

En ton avis ?

ARLEQUIN *riant.*

Je suis donc riche aussi moi ? ah ah ah.

MIDAS.

Toi riche ? hé tu te mocques !

ARLEQUIN.

Et vraiment oüi je le suis, n'ai-je pas mon petit jardin qui me rapporte aussi de quoi vivre, il a nourri tous mes peres, il me nourrira tout de même, je suis si content de l'avoir.

MIDAS.

Sache, mon cher Arlequin, que la plus petite de mes terres vaut vingt jardins comme le tien.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela me feroit quand mon jardin feroit aussi grand que tout le monde, il m'auroit peut-être coûté à avoir beaucoup de peine, ou quelque mauvaise action.

MIDAS *à part.*

Qu'entend-il par-là? voudroit-il dire . . .

ARLEQUIN.

Et puis en ferois-je plus grand, plus beau, plus joyeux, en mangerois-je davantage, non; si petit qu'il est il en nourriroit encore deux avec moi : mais vous comment faites-vous donc? vous êtes donc bien gourmand pour manger tant de terres? en bonne cause que vous êtes tous les jours quatre heures à table, petit comme vous êtes, où mettez-vous donc tout cela?

MIDAS.

Tout ce que mes terres me rapportent n'est pas pour ma table; j'en réserve une partie pour mes plaisirs, une autre pour. . . . .

ARLEQUIN. *riant.*

Pour vos plaisirs, hahaha, vous achetez donc vos plaisirs? ha ha. ha. Les miens ne me coûtent rien, & si du matin au soir je chante, je ris, je saute.

MIDAS *à part.*

Je n'en aurai point de raison de ce côté-là.

ARLEQUIN.

C'eſt encore un héritage que j'ai reçû de mes peres que ma bonne humeur . . . . je me marierai demain avec Chloé, & ſitôt que j'aurai des enfans, je leur ferai part de cet héritage-là, vous les entendrez chanter, je vous en répons.

MIDAS.

bas Ah je ſuis perdu ! mais changeons de batterie . . . . *haut* Viens, mon cher Arlequin, je veux faire quelque choſe de toi, viens demeurer chez moi.

ARLEQUIN.

Et pourquoi faire ?

MIDAS.

Je te donnerai une place parmi mes Commis.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que vos Commis ? ah ! ſont-ce ces gens qui ſont toute la journée attachez devant une table, & qui diſent toujours, cinq & cinq font dix.

MIDAS.

Juſtement.

ARLEQUIN.

Oh je ne veux point de ces galeres-là.

MIDAS.

Quoi tu trouves cela plus fatiguant que de labourer ton jardin du matin au ſoir.

ARLEQUIN.

Oüi, car en travaillant je songe toujours à ma chere Chloé, & je chante.

MIDAS.

Arlequin tu ne sçais pas ce que tu refuses : le parti que je te propose est le chemin le plus court pour devenir grand Seigneur.

ARLEQUIN.

Grand Seigneur? vos Commis sont donc aprentiss grands Seigneurs.

MIDAS.

Sans contestation.

ARLEQUIN.

Cet apprentissage là est-il bien long & bien difficile ?

MIDAS.

Non, en peu de tems on y parvient ; il n'est même pas necessaire d'avoir de l'esprit, il ne faut qu'une conscience aisée.

ARLEQUIN.

Vous êtes grand Seigneur, vous?

MIDAS.

Oüi.

ARLEQUIN *riant.*

Vous autres grands Seigneurs vous avez des mines bien bouffonnes. Dites-moi qu'est-ce que le mêtier de grand Seigneur?

MIDAS.

Peste de l'homme ! ce n'est pas un métier, c'est une qualité.

ARLEQUIN.

Une qualité . . . . & comment fait-on pour la faire ?

MIDAS.

Quel gallimatias ! il ne faut rien faire.

ARLEQUIN.

Rien du tout.

MIDAS.

Non, (*à part*) j'aimerois mieux parler à une statuë.

ARLEQUIN.

Cela est donc bien ennuyeux d'être toujours comme cela (*il ouvre la bouche sans parler & équarquille les mains*) Oh je ne gagnerois pas ma vie à cette qualité là, je ne pourois jamais la faire ; j'aime à aller, à venir & à faire toujours quelque chose moi : mais les grands Seigneurs vivent-ils plus long-tems que les autres ?

MIDAS.

Mais non, (*à part*) quelle diable de question !

ARLEQUIN.

A quoi sert donc cette grande Seigneurie ? j'aime tout autant rester jardinier comme je suis.

MIDAS.

Mais quand nous avons la moindre maladie.

ARLEQUIN.

Maladie ? ah il faut que ce soit votre gourmandise, les plaisirs que vous achetez & votre faineantise qui vous apportent des maladies ; car mes peres ni moi n'en avons jamais eu : Eh bien quand vous avez de vos maladies que faites-vous donc ?

MIDAS.

Tout d'un coup des Medecins de toutes les couleurs.

ARLEQUIN.

Ah les Medecins, ce nom-là m'a fait grande peur, c'est apparemment une grosse maladie, on en meurt n'est-ce pas ?

MIDAS.

Et non & non ; les Medecins sont . . . . .

ARLEQUIN.

C'est donc là votre vie heureuse à vous de manger plus que trente autres, d'être un faineant, d'avoir des maladies & des medecins. ah ah ah.

MIDAS.

Mais . . . ,

ARLEQUIN.

Adieu adieu, je suis bien sot d'écouter tous vos contes, vous me faites perdre

mon temps : pendant que je suis à entendre vos raisonnemens je ne me divertis pas ; adieu gardez votre bonheur pour vous, j'aime mieux mon malheur à moi : *bas* Allons trouver Trivelin dans le Cabaret. *Il s'en va en chantant.*

MIDAS *seul.*

Que ce drole-là est heureux ! maudite ambition ! maudite soif de l'or, pourquoi m'avez-vous tiré de l'heureuse obscurité où je suis né, je goûterois tous les jours comme cet homme mille plaisirs innocens, & je passerois les nuits sans troubles & sans inquietudes : Oh Plutus reprenez les richesses que vous m'avez données, ou faites m'en joüir plus tranquilement.

SCENE VI.

MIDAS, SA FEMME, PAMPHILE.

MADAME MIDAS.

A Moi ici Dave, Silvain, Sosie, que l'on coure après Arlequin, & qu'on me l'assomme : (*à son mari*) comment, Monsieur, vous êtes-là & les bras croisez, & vous ne m'avés pas défait de ce mise-

rable qui trouble tous les jours mon repos.

MIDAS.

Et que vouliés-vous que je lui fisse, ma chere femme ?

MADAME MIDAS.

Ce que je voulois qu'il lui fît, helas, il falloit le carresser, le remercier, le récompenser de la bonté qu'il a de venir tous les jours m'éveiller, & me fendre la tête de ses chansons, il falloit le prier de me continuer une pareille aubade ; cela vous divertit apparemment ?

PAMPHILE.

Mais, ma mere, ...

MADAME MIDAS.

Taisés-vous, vous : j'enrage de voir que malgré toutes les peines que je me suis données pour faire de vous un joli homme, vous ne soiés qu'un sot comme votre pere.

MIDAS.

Quelle femme !

PAMPHILE.

Mais avec votre permission, ma mere, . . .

MADAME MIDAS.

Allés, allés, laissés-nous, allés auprès de votre Florise, c'est tout ce que vous sçavés faire ; dépechés-vous de l'épouser, & de retourner à votre Régiment : allés donc, vous dis-je, j'ai bien affaire de

votre figure ici. (*Pamphile sort*) Que je suis malheureuse avec de la beauté, quelque jeunesse, de l'esprit & des sentimens, d'être l'épouse d'un homme fait comme cela. Sosie, Sosie.

SOSIE *en dedans.*

Madame.

MADAME MIDAS.

Viendras-tu, petit coquin ?

SOSIE.

Me voilà, Madame.

MADAME MIDAS.

Vîte, va me chercher le Juge du quartier, qu'il vienne, qu'il accoure.

MIDAS.

Le Juge du quartier, ma mie ?

MADAME MIDAS.

Oüi, le Juge du quartier.

MIDAS.

Et pourquoi faire, s'il vous plaît.

MADAME MIDAS.

Pour me faire faire justice, puisque vous n'avés pas l'esprit de me la rendre vous-même : je veux qu'on m'enferme Arlequin.

MIDAS.

Vous n'y songés pas, le cas n'est pas assez grave.

MADAME MIDA'S.

Comment, merci de ma vie, n'est-ce

donc rien à votre avis que d'éveiller tous les jours une femme comme moi ; je suis obligée de courir le Bal & les Assemblées tant que la nuit dure, quand voulés-vous donc que je repose ? s'il m'est impossible de le faire le long de la journée, suis-je de fer ? c'est trop peu que de l'enfermer, je veux le faire pendre, le traitre qu'il est, toutes les femmes d'Athenes me prêteront main forte ; comme elles menent la même vie que moi elles sont interessées dans cette affaire, de plus j'ai deux jeunes Senateurs à qui tous les soirs je fais la leçon à ma' toilette, je suis sure de leur suffrage. *à Sosie* Quoi tu n'est pas encore parti ?

SCENE VII.

PLUTUS, MIDAS, SA FEMME, SUITE DE PLUTUS.

PLUTUS.

à Sosie ARrête, *à Midas* & vous reconnoisses Plutus qui vous a comblés de biens, & qui vient encore travailler à votre tranquilité.

Midas

MIDAS.

Ah Seigneur !

MADAME MIDAS.

L'injure étoit trop criante, & je ſçavois bien que les Dieux étoient trop galans pour ſouffrir plus long-tems une femme comme moi expoſée aux inſultes d'un miſerable.

PLUTUS.

Rentrés chez vous, l'ennemi de votre repos s'avance, je l'entens, & je vais vous en vanger dans le moment.

MADAME MIDAS.

De grace, Seigneur Plutus, ne lui faites point de quartier.

SCENE VIII.

PLUTUS, ARLEQUIN, SUITE, &c.

PLUTUS *bas.*

LE voilà, il faut joüer d'adreſſe.

ARLEQUIN *entre en chantant.*

La la la . . Trivelin n'eſt pas venu dans le Cabaret, j'ai bu un coup tout ſeul & je m'en vas travailler dans mon jardin en

attendant que Chloé y vienne *les violons joüent un Prélude.* Des violons ! des violons !

PLUTUS.

Viens, Arlequin, viens te divertir avec nous.

ARLEQUIN.

Très volontiers, je le veux bien ; mais qui êtes-vous ? *à part* la drole de figure !

PLUTUS.

Je suis un Dieu.

ARLEQUIN.

Etes-vous Jupiter ?

PLUTUS.

Non, je suis Plutus le Dieu des Richesses.

ARLEQUIN.

Le Diable m'emporte si je vous connoissois.

PLUTUS.

Je le crois bien.

ARLEQUIN.

à part. J'aime ce Dieu, il est de bonne humeur. *haut* Y a-t-il long-tems que vous êtes Dieu ?

PLUTUS.

Oüi : mais cependant je suis une Divinité plus moderne que les autres.

ARLEQUIN.

Ne seriés-vous point un Dieu, venu

dans une nuit comme un champignon?

PLUTUS.

Quoique je sois le plus moderne des Dieux, cela n'empêche pas que je ne sois celui qui reçoit le plus de vœux des mortels; autrefois les Temples des Dieux étoient remplis d'hommes qui leur demandoient la probité, la force, la constance, la science; les femmes venoient leur demander la chasteté, la modestie, l'amour pour leurs maris, l'attachement pour leur ménage, la sincerité: on y voyoit ruisseler le sang des victimes qu'on leur immoloit: mais depuis que j'ai eu des Titres de Divinité, il y a bien eu du changement; l'herbe croît sur leurs Autels, & tandis que je suis tout enfumé d'encens, j'ai le plaisir de voir qu'on n'en brûle presque pas un grain en leur honneur.

ARLEQUIN.

Mais comment diable ont-ils été assez sots pour recevoir parmi eux une fine mouche qui leur escroque toutes leurs pratiques.

PLUTUS.

A te dire le vrai, mon cher Arlequin, la chose n'a pas été bien facile, le Destin étoit mon juge, & j'avois contre moi tous les Dieux, mais j'avois toutes les Déesses dans ma manche: tu vois par-là que j'ai

toujours eu le droit de plaire au beau sexe. Venus se mit à leur tête, & quand on est riche, & qu'on a de pareilles sollicitеuses, on a toujours bon droit.

ARLEQUIN.

Oh il n'y a point moyen de tenir contre ces Avocats-là, ils ont de certaines petites mines si appétissantes.

PLUTUS.

Bien plus, Jupiter devint amoureux de la belle Danaë, & comme il avoit besoin de moi pour s'insinuer dans la Tour d'airain où cette Princesse étoit enfermée, il prit mon parti, & y entraîna avec lui Mercure & l'Amour; ce dernier s'en est bien mordu les pouces depuis.

ARLEQUIN.

L'Amour? Et pourquoi donc?

PLUTUS.

Avant que je fusse Dieu ce n'étoit que par une constance ennuyeuse & par une tendresse infinie qu'un Amant touchoit le cœur de sa Maîtresse.

ARLEQUIN.

Et à présent donc?

PLUTUS.

A présens, ha ha ha, tiens on fait l'amour comme quand on veut prendre une maison à loyer, on lit l'écriteau, on y entre, on dit cette maison-là est drole,

je crois que je m'y plairai ; on se débat du prix, on en convient, on passe le bail, on s'y loge, & dès le lendemain on voudroit en déménager.

ARLEQUIN.

C'est que quand on vient pour loüer cette maison il y a de beaux meubles, de belles tapisseries qui en cachent tous les défauts ; mais quand on s'y loge, il n'y a plus que les quatre murailles, & pour lors on voit que le dedans ne vaut rien.

PLUTUS.

Revenons à mon histoire : Quand j'eus Jupiter de mon côté, le Destin prononça un Arrêt en ma faveur, & je n'eus plus pour adversaires que Mars le Dieu des Guerriers, & Apollon le Dieu des Poëtes ; Mars faisoit le diable à quatre dans le ciel, il me menaçoit de me faire sauter par les fenêtres, Apollon fit une Satyre contre moi, où il disoit que j'étois un miserable fils de la Terre, sans éducation, sans esprit, sans délicatesse.

ARLEQUIN.

Etes-vous racommodé avec eux ?

PLUTUS.

Non, notre inimitié sera éternelle : Mars ne s'en soucie gueres ; quand ce Dieu va faire quelque campagne, Venus a soin de son équipage ; d'ailleurs il a le

privilege de ne point payer ses dettes, mais Apollon en enrage bien, il a fait plusieurs tentatives pour faire sa paix avec moi, il a composé des vers en mon honneur, mais comme je n'entens rien à tous ces rogatons-là, je l'ai laissé chanter, tant qu'enfin las de se morfondre dans mon antichambre, il s'est remis de plus belle à déclamer contre moi, jusqu'à dire que j'étois la source de tous les maux.

ARLEQUIN.

A qui en a ce belître-là de mal parler d'un Dieu qui est si bon Diable ?

PLUTUS.

Va, Arlequin, laisse le dire, il est assez puni d'être broüillé avec moi, tout ce qu'il dira ne me fera pas grand tort ; les mortels ont trop appris à connoître ce que je vaux.

ARLEQUIN.

A propos, Seigneur Plutus, dans quel pays sont donc vos Temples ?

PLUTUS.

Je laisse aux autres Dieux ces magnifiques Edifices que tu vois ; pour moi l'Univers est mon Temple ; j'ai des Autels dans les cœurs de la plûpart des hommes, j'en ai dans celui de la Coquette, dans celui du Magistrat, dans celui du Financier, que sçais-je peut-être, dans

celui du Philosophe. Ç,a, mon cher Arlequin, je veux que tu sois un de mes adorateurs ; (*Plutus donne à Arlequin une urne dorée*) tiens voilà un trésor que je te donne.

ARLEQUIN *avec étonnement.*

Oh la belle chose ! comment l'appellés-vous ?

PLUTUS.

Un trésor.

ARLEQUIN.

Un trésor . . . . . Le beau nom ! A quoi cela est-il bon ?

PLUTUS.

A toutes choses ; que j'en donne autant au premier faquin, j'en fais un homme d'importance, d'un miserable, j'en fais un honnête homme, d'un stupide, j'en fais un bel esprit.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce qu'un bel esprit ?

PLUTUS.

Un bel esprit . . . . . C'est un homme qui fait des Livres.

ARLEQUIN.

Ah que je serai aise d'en faire aussi ; je ferai de si beaux Almanacs, ils ne seront pas comme ceux qu'on vend ; ces ignorans-là apportent toujours de la pluye, oh bien moi je n'y mettrai que du beau

temps, & je ferai faire si chaud pendant l'hyver, qu'on s'ira baigner.

PLUTUS.

Qu'est-ce qu'un homme à qui je ne donne point de mes faveurs? un miserable, un . . . . .

ARLEQUIN.

J'étois donc comme cela, moi?

PLUTUS.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Oh l'honnête homme de Dieu, que je vous suis obligé de m'ôter tous ces vices-là . . . . A propos je vous prie de ma nôce.

PLUTUS.

De ta nôce; & qui est-ce que tu épouses?

ARLEQUIN.

Chloé, un charmant petit minois qui demeure là.

PLUTUS.

Y songes-tu, mon cher Arlequin? d'épouser une fille qui n'a point de bien, je ne souffrirai jamais cela, il te faut une Maîtresse riche.

ARLEQUIN.

Oh mais j'aime bien Chloé, & nous étions tous deux petits comme cela, que nous nous aimions déja.

Plutus.

PLUTUS.

Tu te mocques, apprens qu'un galant homme quand il se marie, ne consulte que son interêt, sans s'embarasser de l'Amour.

ARLEQUIN.

Oh oüi, mais j'ai juré que j'aimerois toujours Chloé, & que je l'épouserois.

PLUTUS *riant.*

Que tu es simple avec tes scrupules: va les sermens amoureux n'obligent à rien.

ARLEQUIN.

Vous avés beau dire, j'aime trop Chloé, je ne veux jamais la quitter.

PLUTUS.

Je sçaurai bien-tôt de tes nouvelles là-dessus: mais j'ai encore une chose à te dire.

ARLEQUIN.

Dites.

PLUTUS.

J'ai de deux sortes d'adorateurs; les uns ne m'aiment que par rapport aux plaisirs & aux honneurs que mes faveurs leur procurent. Ils sont toujours prêts à les répandre à droit & à gauche, & ils appellent cela grandeur d'ame.

ARLEQUIN.

Ce sont des ingrats, n'est-ce pas?

PLUTUS.

Assûrément : mais j'ai aussi de bonnes ames zelées pour mon culte, qui ne m'aiment que par rapport à moi ; ils ne sont pas plus satisfaits que quand ils contemplent dans leur coffre fort mes bienfaits ; pour les conserver il n'est ni sermens, ni parjures, ni crimes qui leur coûtent, & plutôt que de perdre la moindre de mes bonnes graces, ils se laisseroient égorger & mourir de faim : c'est à toi, mon cher Arlequin, à voir si tu veux en imitant ces derniers, gagner de plus en plus ma bienveillance.

ARLEQUIN.

Oüi oüi *bas*, je vais enterrer cela dans mon jardin ; ne le dites pas au moins.

PLUTUS.

Ne crains rien, *(à sa suite)* allons, mes enfans, divertissés Arlequin.

ARLEQUIN.

Oüi, divertissés-moi.

On danse.

AIR.

Deux Suivans de Plutus ensemble.

HEureux Arlequin !
Que ton Destin
Est digne d'envie ;

Plutus prévient tes désirs,
Tu vas voir couler ta vie
De plaisirs en plaisirs.

Une voix.

Quand Plutus nous aime,
Que notre sort est doux;
Tous les Dieux jusqu'à l'Amour-même
Sont pour nous.

Tous les deux.

Heureux Arlequin! &c. On danse.

VAUDEVILLE.

L'Amour n'est plus comme au vieux tems,
Un Roman de longue lecture
Souvent dix Tomes rebutans
Ne concluoient pas l'avanture;
Mais à l'usage des Traitans
Plutus l'a réduit en brochure. Turelure
lure ton ton ton, &c.

PLUTUS.

Dans l'Univers tout suit mes loix,
Je tourne à mon gré la Nature,
Pour ayeux je donne des Rois,
A la plus abjecte Roture,
De Themis je regle la voix,
Pour favoriser l'imposture. Tu relure
&c.

ARLEQUIN.

Vieilles qui voulés plaire encor,
Malgré votre antique figure,
Choisissez-moi, c'est un trésor.
Qu'un nigaut de mon encolûre;
Mais commencez par parler d'or;
Sans cela point d'Amour j'en jure,
Turelure lure, &c.

PLUTUS.

Adieu Arlequin: si tu m'es fidele, tu recevras bien-tôt de moi de nouveaux bienfaits.

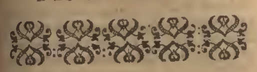
ARLEQUIN.

Serviteur, Monsieur Plutus . . . . Ah mon cher trésor que je suis aise de t'avoir: mais pourtant je suis fâché d'avoir dit à Plutus que j'allois le mettre dans mon jardin, s'il alloit venir lui-même me le prendre: je sçai bien ce que je vais faire, je vas l'enterrer dans ma cave. Ah mon joli trésor!

Fin du I. Acte.







ACTE II. SCENE I.

PAMPHILE, FLORISE, TRIVELIN.

PAMPHILE.

NOn, belle Florise, je ne ſçaurois vous exprimer les tourmens que l'abſence m'a fait ſouffrir.

FLORISE.

Pamphile, les peines que j'ai reſſenties me font aiſément juger des vôtres.

PAMPHILE.

Que Trivelin vous diſe l'état où j'étois.

TRIVELIN.

Cela eſt vrai, Mademoiſelle ; on prenoit mon Maître pour un fou.

PAMPHILE.

Tais-toi, impertinent. Qu'il eſt cruel à un Amant bien épris de ſe voir loin de ce qu'il aime ; il n'étoit pour moi ni plaiſirs, ni répos.

TRIVELIN.

Oh pour cela j'en ſuis témoin ; toutes les Dames de la Garniſon étoient folles

de mon Maître, si vous sçaviés les petites mines & les petites façons qu'elles faisoient pour l'accrocher : mais malgré tout cela il n'a pas seulement daigné les regarder, j'en enrageois assez ; car elles avoient de jolies soubrettes qui mouroient d'envie de m'en conter.

PAMPHILE.

J'attens qu'il plaise à M. Trivelin de me laisser parler.

TRIVELIN.

Voilà le grand-merci, on plaide sa cause.

PAMPHILE.

Encore... Que deviendrois-je, charmante Florise, si j'étois encore obligé de m'éloigner de vous.

FLORISE.

Ne me parlez point de cette séparation, Pamphile, j'y entrevois des chagrins qui m'ôtent tout le plaisir que j'ai de vous voir ; mais enfin que prétendés-vous faire ?

PAMPHILE.

Vous demander à votre pere, le presser, le conjurer de couronner mon amour.... Qu'avés-vous, vous me semblés interdite, que faut-il que je pense, ma résolution vous déplairoit-elle, ne m'aimeriés-vous plus?

FLORISE.

Ah Pamphile, que vous connoiſſés mal mon cœur, de le croire capable de changer pour vous : non je ſuis toujours la même. . Mais . . . .

TRIVELIN *à part.*

Voilà un mais qui nous joüera quelque mauvais tour.

PAMPHILE.

De grace, achevés, cette incertitude m'accable.

FLORISE.

Je crains que mon pere n'y donne pas les mains ſi facilement.

PAMPHILE.

Que vous m'allarmés, adorable Floriſe! votre pere vous auroit-il dit quelque choſe? Sur quoi fondés-vous vos ſoupçons? Parlés, qu'avés-vous apperçû?

FLORISE.

Peut-être je m'effraye ſans ſujet; mais je trouve que mon pere depuis quelque temps eſt devenu rêveur, il affecte de ne me plus parler de vous : Ah Pamphile! s'il m'alloit défendre de vous voir.

PAMPHILE.

Y Pouriés-vous conſentir?

FLORISE.

Que voudriés-vous que je fiſſe?

PAMPHILE.

Au moins promettés-moi, belle Florise, que votre cœur sera toujours à moi.

FLORISE.

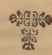
Remenés - moi au logis, Pamphile, peut-être serons-nous plus heureux que nous ne l'esperons.

PAMPHILE.

Allons, ensuite je chercherai votre pere, je lui étalerai toute ma tendresse, je ferai agir auprès de lui mes prieres & mes larmes, je n'épargnerai rien pour me le rendre favorable, heureux belle Florise, si avec tout cela j'étois assûré de vous obtenir. *Ils sortent.*

TRIVELIN.

Les voilà bien embarassés .... Allons voir si Arlequin seroit d'humeur de venir boire un coup : je n'ai pas pû l'aller joindre tantôt comme je le lui avois promis ... mais le voici ....



SCENE II.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

Arlequin sort de sa maison qu'il ferme soigneusement, & vient tristement sur le Théâtre le chapeau sur ses yeux.

ARLEQUIN.

Ouf!

TRIVELIN *courant à lui.*

Ah Arlequin, mon ami.

ARLEQUIN *brusquement.*

Qu'est-ce que ce gros animal-là! Tu as bien le cœur en joye.

TRIVELIN.

Comment?

ARLEQUIN.

Passe ton chemin, ce brutal-là.......

TRIVELIN.

Je viens pour boire avec toi.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas soif, moi.

TRIVELIN.

Je sçai pourtant où il y a de bon vin.

ARLEQUIN.

Je ne bois plus que de l'eau.

TRIVELIN.

Si tu en avois goûté ?

ARLEQUIN.

Tu feras bien de l'aller boire, & de me laisser en repos.

TRIVELIN.

Quelle mouche t'a donc piqué ? toi qui étois toujours de si bonne humeur ?

ARLEQUIN.

Je veux être comme il me plaît, moi : c'est ma volonté, qu'as-tu à dire à cela ?

TRIVELIN.

Tu te fâches ? tant pis pour toi, tu te défâcheras à ton aise. *Il s'en va.*

ARLEQUIN *seul.*

Ces droles-là il semble qu'on soit toujours obligé d'aller boire avec eux, & qu'on n'ait rien à faire & à songer que cela : je me soucie bien de son vin ; il seroit bien aise de me tenir dans le Cabaret, bois, Arlequin, ah le bon vin ! à ta santé, à tes amours, de tout mon cœur, réveille-toi . . . . . il m'enivreroit comme cela, & puis il viendroit prendre ce que j'ai.

SCENE III.

ARLEQUIN, CHLOE'.

CHLOE'.

ET vîte, mon cher Arlequin, & vîte.

ARLEQUIN.

Hé bien, hé bien, (*bas*) voilà déja l'autre, on ne peut pas être un moment en repos.

CHLOE'.

Il y a une heure que je te cherche, mon enfant, j'ai couru à ton jardin; mais je ne t'y ai point trouvé: Eſt-ce que tu n'y as pas encore été travailler?

ARLEQUIN *froidement*.

Non.

CHLOE'.

Viens vîte avec moi.

ARLEQUIN.

Où?

CHLOE'.

Chez Galatée; c'eſt aujourd'hui le jour de ſa naiſſance, il y a des violons, on y danſe, & nous y danſerons auſſi: allons,

viens donc . . . Est-ce que cela ne te fait pas de plaisir.

ARLEQUIN.

Vas-y si tu veux . . . pour moi je n'ai pas envie de danser.

CHLOE'.

Qu'as-tu donc ?

ARLEQUIN *boitant*.

Je suis boiteux.

CHLOE'.

Tu es boiteux ? le pauvre Arlequin ! va mon ami ce ne sera rien . . . viens, tu chanteras.

ARLEQUIN *parlant enrumé*.

Je suis enrumé.

CHLOE'.

Tu es enrumé, j'en suis bien fâchée, Arlequin . . . Viens toujours, tu verras les autres, cela te réjoüira.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas le tems, adieu.

CHLOE' *le retenant*.

Quoi tu me quittes déja, mon cher Arlequin : est-ce que tu ne me vois pas ? je suis ta chere Chloé.

ARLEQUIN.

Si fait . . . si fait . . . diantre . . .

CHLOE'.

As-tu bien le courage de t'en aller comme cela sans me dire un seul mot ?

ARLEQUIN *brusquement.*

Hé que diable veus-tu que je te dise ?

CHLOE'.

Ce que tu as coûtume de me dire, ce que tu me disois encore ce matin, que tu me trouves belle, que tu m'aimes bien, & que tu m'aimeras toute ta vie.

ARLEQUIN.

Je te l'ai dit deux mille fois, je ne sçaurois toujours recommencer la même chanson.

CHLOE'.

Redis-le moi encore, mon cher Arlequin, je suis si charmée quand j'entens cela de ta bouche, de si douces paroles sont toujours nouvelles quand elles sont dites par ce qu'on aime... Allons donc je t'en prie, fais-moi ce petit plaisir.

ARLEQUIN.

Hé bien oüi, & bien oüi, Chloé, tu es belle, & je t'aime toujours : voilà qui est fait, es-tu contente à présent.

CHLOE'.

Tu as quelque chagrin ; mon cher Arlequin, qu'est-ce qui t'a fait de la peine, ouvre ton cœur à ta chere Chloe, tu trouveras dans le sien toute sorte de consolation : tu sçais combien tout ce qui te touche m'est sensible, allons Arlequin, de grace, confie-moi le sujet de ton inquietude ?

ARLEQUIN *impatiemment.*

Ah ! . . . va Chloé, va, laiſſe, laiſſe-moi, je te dirai cela une-autrefois, j'ai quelque choſe en tête . . . tu me fatigues . .

CHLOE'.

Je m'en vais, Arlequin, je vois bien que je t'incommode, tu voudrois que je fuſſe bien loin, adieu, je reviendrai tantôt te voir . . . Dis-moi donc adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Adieu, Chloé, adieu, adieu.

CHLOE' *à part.*

Que je ſuis malheureuſe de voir comme cela Arlequin ; lui aurois-je fait quelque peine ſans le ſçavoir.

SCENE IV.

ARLEQUIN *ſeul.*

IRai-je travailler, ou bien n'irai-je pas ? que diable faut-il que je faſſe, cela eſt bien embaraſſant. Si j'y vas les voleurs viendront qui m'emporteront mon tréſor, & puis je ne ſuis plus en train de travailler, il vaut mieux que je reſte dans ma maiſon oüi . . . . mais auſſi il y a de ſottes gens dans cette Ville qui examinent tout ce

qu'on fait, s'ils ne me voient plus travailler ils ne manqueront pas de dire : ah ah, Arlequin ne cultive plus son jardin, c'étoit pourtant cela qui le nourrissoit : comment fait-il donc pour vivre ? il faut qu'il ait un trésor : (*haussant la voix*) vous en avés menti, entendés-vous : il me semble que tout le monde l'a déja deviné ; car on me regarde, & on m'ôte son chapeau dans les ruës.

SCENE V.

CHRISANTE, ARLEQUIN.

CHRISANTE *à part pendant qu'Arlequin rêve.*

VOilà Arlequin : toutes les fois que je le vois je suis déchiré de mille remords. Il y a quinze ans qu'un de ses oncles mourant en Afrique où j'étois pour lors, me confia pour son neveu Arlequin d'assez gros biens qu'il y avoit amassés ; mais peu après le dérangement qui survint dans mes affaires fit que je ne pus me résoudre à m'en dessaisir ; aussi depuis ce tems-là je sens jour & nuit les reproches

de ma conſcience ; pour les appaiſer le meilleur moyen eſt d'en faire mon gendre . . . . Serviteur , Arlequin.

ARLEQUIN *à part avec étonnement.*
Serviteur , Arlequin ! . . *haut* Je ſuis le vôtre , Monſieur Chriſante.

CHRISANTE.
Comment vous portés-vous , mon ami ?

ARLEQUIN.
bas Comment vous portés-vous , mon ami ? ah ? *haut.* Fort bien , je n'ai pas le ſol.

CHRISANTE.
Je ſuis charmé de vous voir , que je vous embraſſe.

ARLEQUIN.
Haï , haï , haï.

CHRISANTE.
Eſt-ce que je vous fais mal ?

ARLEQUIN.
haut Non. *bas* Il m'embraſſe pour m'étrangler.

CHRISANTE.
Que dites-vous ?

ARLEQUIN.
Je dis que je ſuis pauvre , & que vous m'embraſſes.

CHRISANTE.
Alles , allés , ne vous mettés pas en peine , je vais faire une choſe pour vous ,

ça

ça je gage que vous ne devineriés jamais ce qui m'amene ici.

ARLEQUIN *bas.*

Ah! je le dévine trop bien, ce drole-là a le nez bon, il aura senti que j'ai un trésor.

CHRISANTE.

Je vous ai toujous aimé.

ARLEQUIN *bas.*

Et moi je te hais comme la peste.

CHRISANTE.

Vous êtes si honnête homme . . . .

ARLEQUIN.

Pardonnés-moi, je suis un miserable.

CHRISANTE.

Si sage . . . .

ARLEQUIN.

Cela n'est pas vrai.

CHRISANTE.

Si bon . . . . . .

ARLEQUIN.

Vous vous trompés, Monsieur Chrisante.

CHRISANTE.

Si . . . . . .

ARLEQUIN *lui bouchant la bouche.*

Et non, non, non, vous dis-je, *bas* le diable d'homme; voilà des douceurs qui me coûteront bon.

CHRISANTE *bas.*

Sa ſimplicité eſt divertiſſante; *haut* écoutés un inſtant, Arlequin, vous n'en ferés pas fâché.

ARLEQUIN.

Qu'avés-vous à me dire ?

ÇHRISANTE.

Je veux vous donner une femme.

ARLEQUIN.

Une femme! que vous ai-je fait, Monſieur Chriſante, pour me vouloir faire un ſi méchant préſent.

CHRISANTE.

Héla la ; doucement, Vous ne ſçavés pas quelle eſt la femme que je veux vous donner ; ça me connoiſſes-vous ?

ARLEQUIN.

Oüi, *bas* j'en enrage bien de te connoître.

CHRISANTE.

Sçavés-vous quelles ſont mes facultés ?

ARLEQUIN.

Vos facultés ?

CHRISANTE.

Oüi, mon bien ?

ARLEQUIN.

On dit que vous en avés beaucoup ; mais qu'eſt-ce que tout cela me fait à moi ?

CHRISANTE.

Patience, patience, & ma fille la con-

noissés-vous? ain .... une personne bienfaite, belle, la ... qui me ressemble.

ARLEQUIN.

Non, je n'ai jamais vû de belle fille qui vous ressemble.

CHRISANTE.

Je vous la ferai voir tantôt.

ARLEQUIN.

Oh je ne suis pas curieux de cette marchandise-là.

CHRISANTE.

C'est-elle que je veux vous donner en mariage.

ARLEQUIN.

Votre fille, dites-vous?

CHRISANTE.

Oüi, ma fille.

ARLEQUIN.

A moi.

CHRISANTE.

Et oüi, à vous, à vous, faut-il vous le dire cent fois?

ARLEQUIN.

Si vous voulés rire je n'en ai pas envie, moi; ne vous mocqués pas de moi comme cela, entendés-vous, parce que vous avés du bien.

CHRISANTE.

Moi me mocquer de vous, mon cher Arlequin, moi me mocquer de vous,

j'en ferois au defefpoir, non, croyés-moi, je vous parle ferieufement, & du meilleur de mon cœur.

ARLEQUIN.

Si vous ne vous mocqués pas de moi, vous êtes donc fou de me la vouloir donner, à moi qui fuis un pauvre Diable. Songés-vous bien à qui vous parlés, Monfieur Chrifante? je m'appelle Arlequin.

CHRISANTE.

Ma fille eft affez riche pour elle & pour vous.

ARLEQUIN *à part.*

J'ai beau dire, mon cher tréfor, on te veut faire changer de maître.

CHRISANTE.

Je l'ai fait revenir de chez fa tante où elle a été élevée, & je l'avois comme promife à un Officier de vos voifins; mais j'ai fongé depuis que ma fille ne feroit pas heureufe avec lui; j'aime bien mieux qu'elle ait pour mari un honnête homme comme vous, qui m'ait obligation de fa fortune.

ARLEQUIN.

Hé Monfieur Chrifante, donnés votre fille à cet Officier, & ne faites pas la bétife de me la donner, fongés que je n'ai rien.

CHRISANTE.

Vous êtes riche en vertus, cela me suffit, ma fille sera trop heureuse de vous avoir, vous donner à elle c'est lui donner un trésor.

ARLEQUIN *criant & courant.*

Un trésor! misericorde, misericorde, ah je suis perdu, je suis assassiné, je suis enterré.

CHRISANTE *bas.*

Il perd l'esprit, je pense (*arrêtant Arlequin*) qu'avés-vous donc? qu'avés-vous donc?

ARLEQUIN.

Je n'en ai point, je n'en ai point..... laissés-moi aller?

CHRISANTE.

Et de quoi n'avés-vous point?

ARLEQUIN.

Non, je n'ai point de trésor, cela n'est pas vrai.,

CHRISANTE.

Qui vous dit que vous en ayés?

ARLEQUIN.

C'est vous.

CHRISANTE.

Moi? non. Je vous dis que vous êtes pour ma fille un trésor, c'est-à-dire, que c'est le plus beau présent que je lui puisse faire que de lui donner un homme de votre vertu.

ARLEQUIN.

Vous ne croiés donc pas que j'aye un autre trésor.

CHRISANTE.

Non vraiment, ce n'est pas la ma pensée.

ARLEQUIN.

Jurés-en ?

CHRISANTE.

Le Diable m'emporte :

ARLEQUIN *bas.*

Le sot animal que je suis !

CHRISANTE.

Ça ne consentés-vous pas d'épouser ma fille ?

ARLEQUIN.

Vous me donnerés donc tout votre bien pour ma peine.

CHRISANTE.

Il sera à vous un jour.

ARLEQUIN.

Je le veux donc bien, il faut s'y résoudre.

CHRISANTE.

Si vous m'en croyés, vous l'épouserés dans deux jours.

ARLEQUIN.

Comme vous voudrés ; *bas* mais Chloé pourtant que dira-t-elle ?

CHRISANTE.

Tenés, voilà cent éeus dans cette bourſe, vous acheterés quelque choſe pour vos nôces.

ARLEQUIN.

Cent écus, oh! .... adieu, Monſieur Chriſante.

CHRISANTE.

Gracés au ciel, le voilà réſolu d'être mon gendre.

ARLEQUIN *revenant*.

Ecoutés, éeoutés, je n'ai pas de tréſor au moins.

CHRISANTE.

Hé je le ſcai bien, je le ſçai bien.

ARLEQUIN.

Souvenés-vous bien que je vous dis que je ſuis un gueux, que je n'ai rien, & qu'on m'étrangleroit plutôt que d'arracher un liard de moi.

CHRISANTE.

Hé bien je vous veux comme cela. J'oubliois à vous dire que je vous envoyerai tantôt mon Tailleur; je veux que vous ayés un autre habit que celui-là.

ARLEQUIN.

Adieu, Monſieur Chriſante; *bas* allons retrouver mon cher tréſor.

CHRISANTE.

A tantôt, mon cher Arlequin. *ſeul*. Je

me doute bien que le voisinage jasera sur ce mariagé ; mais pourvû que je mette ma conscience en repos, je ne m'embarasse point des caquets. Il faut que je presse ces nôces pour profiter de l'absence de Pamphile, si je lui donnois le temps de revenir de sa garnison, il ne manqueroit pas de me remettre devant les yeux que je lui avois comme engagé ma parole, au lieu que si l'affaire est faite, ce sera bien force à lui de se consoler, & de prendre parti ailleurs.

SCENE VI.

CHRISANTE, PAMPHILE.

PAMPHILE. *à part.*

JE cherche par tout Monsieur Chrisante, sans pouvoir le rencontrer ; *l'appercevant* mais ....

CHRISANTE *voyant Pamphile à part.*

Qui Diable est-ce que je vois ? .... je pense ....

Pamphile

PAMPHILE *à part.*

Le voilà . . . . .

CHRISANTE *à part.*

Par ma foi c'eſt lui-même.

PAMPHILE *à part.*

Je tremble à l'aborder.

CHRISANTE *à part.*

Comment lui faire ce compliment ?

PAMPHILE *à part.*

Quels regards il jette de ce côté . . helas !

CHRISANTE *à part.*

Si je pouvois m'en aller chez moi ſans qu'il me vît. (*Il fait mine de s'en aller.*)

PAMPHILE *à part.*

Il cherche à m'éviter, tout m'annonce mon malheur : il n'importe, il faut que je ſache à quoi m'en tenir. *Il le ſaluë.*

CHRISANTE *bas.*

Peſte de la rencontre . . . .

PAMPHILE.

Monſieur . . . . .

CHRISANTE.

Ah Monſieur, vous voilà à Athenes : ma foi je vous croyois bien loin, & je ne vous attendois pas ſi-tôt ici.

PAMPHILE.

Le deſir que j'avois d'être auprès d'un homme tel que vous, pour qui je dois avoir . . . ;

CHRISANTE.

Monſieur . . *bas* voilà un début qui me tuë.

PAMPHILE.

Et je l'ose dire aussi, l'impatience de revoir un objet que j'adore.....

CHRISANTE.

Ma fille ne mérite pas, Monsieur.... *bas* la maudite conversation.

PAMPHILE.

Ah Monsieur, qui connoît mieux que moi ce qu'elle mérite, elle est ce que je trouve de plus aimable, & ce que j'ai de plus cher au monde : il faudroit autant m'ordonner de mourir, que de m'ordonner de m'en éloigner encore une fois.

CHRISANTE *à part.*

J'enrage : que diable avoit-il affaire de revenir si-tôt.

PAMPHILE.

Vous avés eu la bonté de me permettre de lui rendre des soins depuis six mois, oserai-je encore attendre de vous celle de conclure un hymen où tendent tous mes vœux.

CHRISANTE *à part.*

L'y voilà, l'y voilà.

PAMPHILE.

Soiés assuré de ma part d'un respect & d'une reconnoissance éternelle.

CHRISANTE *bas.*

Il n'y a plus à reculer, il faut répondre.

PAMPHILE.

Que dois-je augurer de ce ſilence? helas!

CHRISANTE.

Vous faites trop d'honneur à ma fille, Monſieur..... mais je ſuis fâché de vous dire que je ne ſçaurois vous l'accorder.... & que je ſuis obligé de la marier à un autre. *bas* Courage.

PAMPHILE.

Ah, Monſieur, quel coup de foudre!

CHRISANTE.

Si je n'avois conſulté que votre mérite, votre bien, & peut-être l'inclination de ma fille, je n'aurois pas heſité un moment à vous la donner; mais..

PAMPHILE.

Qu'entens-je?

CHRISANTE.

J'ai des raiſons ſecrettes qui me forcent à prendre le parti que je prens, & vous ſerés perſuadé qu'elles ſont bien fortes, quand je vous aurai dit que le gendre que je me choiſis eſt un jardinier de vos voiſins nommé Arlequin.

PAMPHILE.

Arlequin! puis-je croire, Monſieur, qu'un homme auſſi ſage que vous......

CHRISANTE.

La choſe eſt réſoluë.

PAMPHILE.

De grace si je ne puis vous toucher, au moins ayés pitié de la charmante Florise, qu'un mariage si peu digne d'elle réduira au desespoir.

CHRISANTE.

Mes raisons la détermineront.

PAMPHILE.

Ah! ne l'esperés pas; je connois son cœur: elle ne poura jamais consentir....

CHRISAMTE.

Au surplus, Monsieur, c'est mon affaire, je suis son pere, c'est-à-dire le maître: je vous crois trop honnête homme pour la revoir après cela; je suis votre serviteur. *bas* M'en voilà quitte, que je suis content de moi.

SCENE VII.

PAMPHILE, TRIVELIN.

PAMPHILE *à part.*

JE vous perds, charmante Florise, ... juste ciel, ... je suis au desespoir .... vous allés être l'épouse d'Arlequin ...... un jardinier.

TRIVELIN *à part un papier à la main.*

Je le trouve bien à propos pour lui donner mon mémoire.

PAMPHILE *à part.*

Un gueux!

TRIVELIN *à part.*

A qui en a-t-il donc ?

PAMPHILE *à part.*

Un miserable

TRIVELIN *à part*

On lui aura dit quelqu'une de mes fredaines.

PAMPHILE *à part.*

Je voudrois qu'on m'amenât ce coquin : dans la fureur où je suis . . . .

TRIVELIN *à part.*

C'est fait de toi, pauvre Trivelin.

PAMPHILE *à part.*

J'aurois le plaisir de l'assommer . . . . .

TRIVELIN *à part.*

De l'assommer . . . . détallons, la place n'est pas tenable.

PAMPHILE *appercevant Trivelin.*

Trivelin.

TRIVELIN *tremblant.*

Monsieur. . . . Ah je suis mort.

PAMPHILE *vivement*

Viença . . . . viença donc maraud, hé bien approcheras-tu . . . .

TRIVELIN.

Hé, Monsieur, ... vous voulés m'assommer.

PAMPHILE *le tirant.*

Viens donc, viens donc, maroufle, . . . quel est ce papier?

TRIVELIN.

Monsieur . . . . c'est . . . . ce n'est rien.

PAMPHILE.

Je veux le voir.

TRIVELIN.

C'est le mémoire de ce que j'ai déboursé pour vous sur la route.

PAMPHILE *en colere.*

Est-il temps, bourreau de m'apporter cela?

TRIVELIN.

Monsieur . . . .

PAMPHILE *le prenant au collet.*

Tu mériterois, faquin . . . .

TRIVELIN.

A l'aide, n'y a-t-il point quelque personne charitable qui vienne nous séparer.

PAMPHILE *en colere.*

Dans le temps que je suis le plus malheureux des hommes, quand Chrisante me refuse sa fille, & que j'ai la douleur de me voir préferer Arlequin.

TRIVELIN.

Arlequin! *bas* il extravague, je pense.

PAMPHILE.

Oüi, traître, on me le préfere ; il doit épouser ma chere Florise : mais non, il ne vous épousera pas, charmante personne, non je cours vous délivrer du malheur qui vous menace, & me vanger en même temps sur ce miserable des mépris de votre pere.

TRIVELIN *l'arrêtant.*

Hé, Monsieur, qu'allés-vous faire ? vous n'y pensés-pas.

PAMPHILE.

Retire-toi.

TRIVELIN.

Ne vaudroit-il pas mieux songer à empêcher ce mariage par quelque stratagême, au lieu d'en venir à de telles extrémités.

PAMPHILE.

Non, laisse-moi, je suis incapable d'entendre aucune raison ; il faut.....

SCENE VIII.

PAMPHILE, CHLOE', TRIVELIN.

TRIVELIN *appercevant Chloé qui passe.*

CHloé, Chloé ?

CHLOE'.

Qu'est-ce donc, qu'est-ce donc ?

TRIVELIN.

Mon Maître veut tuer Arlequin.

CHLOE'.

Ah; Monsieur, quel mal vous a fait ce pauvre garçon.

PAMPHILE.

Tous les maux imaginables; il m'enleve Florise qae j'aime plus que ma vie, il l'épouse.

CHLOE'.

Il l'épouse . . . . . ah, Monsieur, ne croyés pas cela; ce sont des gens qui lui en veulent, qui vous auront fait ce rapport.

PAMPHILE.

Rien n'est plus certain; Chrisanto son pere vient de me dire que la chose étoit concluë.

CHLOE'.

Est-il possible, Monsieur !

PAMPHILE.

Plût aux Dieux que cela fût moins vrai.

CHLOE' *à part.*

Pleure, malheureuse Chloé, que vas-tu devenir, voilà ton réve funeste expliqué.

PAMPHILE.

Vous aimés Arlequin, je le vois.

CHLOE' *soupirant.*

Helas !

TRIVELIN *à part.*

La pauvre fille me fait pitié, si ce n'étoit pour un peu je l'épouserois, moi.

PAMPHILE.

Il est indigne de votre tendresse : je cours nous vanger tous les deux.

CHLOE'.

Ah, Monsieur, arrêtés, je vous demande pardon pour lui.

PAMPHILE.

Vous êtes trop bonne....

CHLOE'.

Il m'aimoit, & il est impossible que je sois si-tôt effacée de son cœur; je vais le chercher, & je me flate que son indifference, sa dureté même ne poura résister à mes larmes.

TRIVELIN.

Le voilà qui sort de sa maison.

PAMPHILE.

Je sens ma colere.

CHLOE'.

Je vous en prie, Monsieur, laissés-moi avec lui.

PAMPHILE.

L'ingrat, mérite-t-il que vous vous interessiés pour lui?

CHLOE'.

De grace.

PAMPHILE.

Il faut faire ce que vous voulés. *Il sort avec Trivelin.*

SCENE IX.

ARLEQUIN, CHLOE'.

ARLEQUIN *sans voir Chloé.*

J'Ai ôté mon trésor de ma cave, je viens de le mettre dans mon grenier, il sera plus en sureté. (*Appercevant Chloé*) Ah c'est encore toi.

CHLOE'.

C'est encore toi, ah mon cher Arlequin, est-ce est-ce toi qui me dit cela? oüi, tu vois, c'est toujours cette Chloé qui t'aime de tout son cœur; pourquoi n'es-tu plus cet Arlequin qui avoit pour elle tant de tendresse.

ARLEQUIN.

Ah! nous y voila, tu vas encore recommencer tes raisons de tantôt.

CHLOE'.

Helas! peus-tu vouloir que je me taise, quand ton inconstance me met au désespoir,

mon cher Arlequin, te voilà prêt d'épouser Florise.

ARLEQUIN.

Florise ?

CHLOE'.

Ne crois pas me le nier ?

ARLEQUIN.

La fille de Monsieur Chrisante s'appelle Florise ?

CHTOE'.

Tu ne le sçais que trop ?

ARLEQUIN.

Non, je ne sçavois pas encore son nom ; je te suis bien obligé de me l'avoir appris : elle est bien riche....ain....

CHTOE'.

Ta résolution est donc prise, tu vas donc être l'époux d'une fille que tu n'aimes pas, & que tu ne connois pas seulement, & moi, mon cher Arlequin, tu me laisses-là.

ARLEQUIN.

Ne te chagrine pas, tu viendras à ma nôce, il y aura tant de bonnes choses, du fromage... des violons...

CHLOE'.

Moi, à ta nôce, mon cher Arlequin, moi, à ta nôce, je pourrois te voir en épouser une autre à mes yeux, moi qui t'aime tant.

ARLEQUIN.

Si tu m'aimes tant, ne dois-tu pas être bien aiſe que je devienne riche, tu auras le plaiſir de me voir avec un bel habit paſſer devant ta porte comme cela, *il ſe quarre*, je te dirai, bon jour, ma mie, & toi, tu diras, j'ai eu l'honneur d'aimer ce joli Seigneur-la

CHLOE'.

Que t'ai-je fait, mon cher Arlequin, pour me traiter avec tant de dureté! voilà donc ces nôces ſi prochaines dont ma mere me flatoit, & dont je me faiſois une ſi charmante idée; qu'il m'étoit doux de penſer que tu allois être à moi ſans réſerve, que je pourois te voir ſans crainte & ſans inquietude tous les momens de ma vie, helas! je devois bien plutôt me dire, inſenſée, que fais-tu, tu t'attaches à un ingrat que le premier vent fera changer.

ARLEQUIN, *bas*.

Diantre auſſi, pourquoi eſt-elle ſi pauvre?

CHLOE'.

Tu m'abandonnes, mon cher Arlequin, les richeſſes peuvent te faire oublier tous les ſermens que tu m'as faits de vivre & de mourir avec moi; peus-tu bien te réſoudre à ne plus voir celle que dès le berceau tu t'étois faite une ſi douce habitude

d'aimer? helas oüi, t'y voilà déterminé, je vais te perdre pour toujours, ton cœur y consent sans peine.

ARLEQUIN.

Chloé, ne me dis point toutes ces choses-la, tu me fais trop de pitié.

CHLOE'.

Courage, mon cher Arlequin, courage, laisse-toi attendrir : ton cœur veut revenir à moi, (*il soupire*) écoute les reproches qu'il te fait.

ARLEQUIN.

Cela est vrai, il me dit mille choses, il me remüe dans le corps : ce nigaud-la ne sçait pas les raisons que j'ai de te changer ; il s'imagine que pour se marier il ne faut avoir que de l'amour, bon : il faut bien d'autres choses vraiment ; il faut avoir beaucoup d'argent, sans cela on n'est pas heureux dans le mariage.

CHLOE'.

Non, mon cher Arlequin, ce ne sont point les richesses qui rendent le mariage heureux, c'est un parfait rapport de conditions d'humeurs, une complaisance, & une tendesse mutuelle qui en font toutes les douceurs : Rends-moi ton cœur, mon cher Arlequin, rends-le à cette Chloé qui t'étoit hier si chere, rends-le à ces larmes que tu vois couler. (*Arlequin se sen-*

tant attendrir, tourne le dos à Chloé, afin qu'elle ne s'apperçoive point de son désordre.) Helas! il ne m'écoute pas, il ne daigne pas seulement tourner la vûë sur moi; va, cruel, Chloé ne te retient plus; va porter à ta Florise un amour que tu me dois, va lui jurer une tendresse qui est née, & qui s'est accruë avec nous, & afin que le don de ton cœur lui paroisse plus prétieux, dis-lui qu'il me tenoit lieu de tous les biens du monde, que je t'aimois plus que moi-même, va, ingrat, cours lui vanter ton infidelité.

ARLEQUIN *pleurant.*

Console-toi, Chloé, console-toi.... & gagne beaucoup d'argent...... quand Florise sera morte.... je te prendrai.

CHLOE'.

Adieu, traitre, adieu, je le vois bien; mes larmes & les remords que j'excitedans ton cœur ne t'atendrissent point, ils me font haïr davantage. Adieu, si tu veux vivre heureux, ingrat, tâche d'oublier jusqu'au nom de la malheureuse Chloé. *(Elle s'en va deux pas & revient)* Adieu pour la derniere fois, mon cher Arlequin, tu ne me reverras jamais, tu apprendras bien-tôt que la douleur de te voir marié à une autre, m'aura fait mourir; mais on te dira aussi quand mourant, j'au-

rai demandé pour toi aux Dieux tous les biens, tous les contentemens, & tous les plaisirs que tu peus desirer.

ARLEQUIN *seul pleurant.*

Haï . . . haï . . . haï . . . . Chloé . . . . Chloé! elle n'y est plus, elle a bien fait de s'en aller; car je crois que je l'aurois reprise, ... pour m'ôter cela de l'esprit, allons acheter quelque chose pour ma nôce . . . je songe que tout est bien cher; mais je suis un grand sot, qu'ai-je affaire moi, patce que je me marie, de nourrir mille gens: non, non, il faut plutôt porter ces cent écus avec mon trésor.

SCENE X.

ARLEQUIN, UN TAILLEUR ET SON GARÇON.

LE TAILLEUR *à son garçon.*

C'Est ici, frappons.

ARLEQUIN.

Aux voleurs, aux voleurs . . . .

LE TAILLEUR.

Monsieur, je suis un Maître Tailleur.

ARLEQUIN.

Aux voleurs, aux voleurs....

LE TAILLEUR.

Et je vous dis, Monſieur, que je ſuis un Maître Tailleur.

ARLEQUIN.

Et ce grand benêt-là qui eſt derriere toi?

LE TAILLEUR.

Monſieur, c'eſt mon garçon.

ARLEQUIN.

Que cherches-tu à cette porte?

LE TAILLEUR.

Je ſuis envoyé de la part de Monſieur Chriſante, & je cherche Monſieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Je le ſuis? qu'eſt-ce que tu lui veux?

LE TAILLEUR.

Ah Monſieur ... je veux avoir l'honneur de vous faire un habit.

ARLEQUIN.

Sans me venir dire cela, tu n'avois qu'à le faire.

LE TAILLEUR.

Mais, Monſieur, je n'avois pas votre meſure.

ARLEQUIN.

Oh le grand ignorant! tu n'as apparemment jamais fait d'habits pour perſonne, puiſqu'il

puiſqu'il te faut des meſures .... prens-la grand ſot .... hé bien ..... qu'attens-tu donc ?

LE TAILLEUR.

J'attens, Monſieur, que vous ayés la bonté de me mener chez vous.

ARLEQUIN *avec emportement.*

De te mener chez moi ... ſçai-tu bien belître que je t'aſſommerai.

LE TAILLEUR.

Mais, Monſieur ....

ARLEQUIN.

Mais, butor, je veux reſter là, moi.

LE TAILLEUR.

Mais, Monſieur, avec votre permiſſion, on ne prend point une meſure dans une ruë.

ARLEQUIN.

Si tu ne veux pas la prendre dans la ruë, va-t-en.

LE TAILLEUR *à ſon garçon.*

Il faut en paſſer par-là; ces maudits parvenus-là ſont plus difficiles que d'honnêtes gens.

ARLEQUIN *à part.*

Ces eſcogriffes-là pouroient bien me prendre mes cent écus. *haut* Attendés.

LE TAILLEUR.

Plaît-il, Monſieur ?

ARLEQUIN.

Fermés les yeux tous les deux.

LE TAILLEUR.

Et pourquoi cela, Monsieur?

ARLEQUIN.

Parce que je le veux.... ferme les yeux, te dis-je, grand nigaud, & je vous casserai la tête à tous les deux, si vous les ouvrés avant que j'aye dit, pique. *Les Tailleurs ferment les yeux, Arlequin fait plusieurs choses pour voir s'ils ne voyent point.* Ces droles-là m'ont l'air d'avoir des yeux devant & derriere; *au garçon*, ferme donc tes yeux fripons, qui veulent me dévorer tout en vie. *Quand les Tailleurs ont les yeux bien fermés, Arlequin tire sa bourse de sa poche, il la met sur sa tête sous son chapeau, & ses deux mains par-dessus.* Pique.

LE TAILLEUR.

Monsieur, ayés la bonté d'abbaisser vos bras, il m'est impossible de prendre votre mesure, tant que vous serés ainsi.

ARLEQUIN.

Prens-la, si tu peux, c'est ma posture à moi d'être comme cela.

LE TAILLEUR *bas.*

Quel mistere. *Le Tailleur prend la mesure d'Arlequin qui se fait petit.* Levés-vous, s'il vous plaît, Monsieur?

ARLEQUIN.

Ne vois-tu pas, grosse buche, que plus je serai petit, & moins il faudra d'étoffe.

LE TAILLEUR *bas.*

Cette homme-là a le Diable dans le corps. *Il prend la grosseur du corps d'Arlequin, & enfin il lui passe sa mesure au tour du col, & prend ses grands ciseaux pour marquer.*

ARLEQUIN.

A moi, à moi, à moi, au secours! ah les fripons! *Il les bat.*

LES TAILLEURS.

Hé, Monsieur, Monsieur ... je n'en puis plus .... arrêtés donc, s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Comment coquin, que j'arrête, tu veux me couper la gorge.

LE TAILLEUR.

Moi, Monsieur, je vous prens votre mesure, & vous nous roüés de coups . . . De quelle couleur vous leverai-je de l'étoffe?

ARLEQUIN.

De la couleur que tu voudras.

LE TAILLEUR.

Mais, Monsieur, il faut dire votre goût.

ARLEQUIN.

Mon goût est d'avoir un habit de la

couleur qui couvre le mieux, voilà tout

LE TAILLEUR.

Monſieur, toutes les couleurs couvrent également.

ARLEQUIN.

Cela étant, grand belître, qu'eſt-ce que la couleur me fait donc? fais-le verd ou jaune.

LE TAILLEUR.

Y mettrai-je de l'or, de l'argent?

ARLEQUIN *bruſquement.*

Pourquoi cela?

LE TAILLEUR.

Monſieur, tous les gens riches en mettent.

ARLEQUIN *en colere.*

Qui t'a dit que j'étois riche?

LE TAILLEUR.

Mais, Monſieur, vous épouſés la fille de Monſieur Chriſante.

ARLEQUIN.

J'épouſe le Diable qui t'emporte.

LE TAILLEUR.

Adieu, Monſieur, je vais employer tous mes ſoins pour vous contenter.

LE GARÇON.

Nous allons travailler avec toute la diligence poſſible, vous aurés la bonté de donner aux garçons pour boire.

ARLEQUIN.

Pour boire ! oh cela eſt juſte. *Il lui donne un ſoufflet.* Tiens, voilà dejà cela d'avance, partage avec tes camarades .... ces droles-là m'ont fait grande peur avec leurs chiens de ciſeaux : voilà encore quelqu'un ..... je n'ai jamais vû une ruë où il paſſe tant de monde, je vais m'en plaindre à la Juſtice.

Fin du II. Acte.



ACTE III. SCENE I.

ARLEQUIN *seul* { *accourt sur le Theâtre son trésor dans son chapeau.*

JE n'ai rien . . . . je n'ai rien . . . . Les maudites gens ! je voulois porter mon trésor dans le bois ; car il n'est point en sureté chez moi , mais il n'y a pas moyen , je n'ai été qu'au bout de la ruë , & tout le monde m'arrête , Arlequin ? où cours-tu si vite ? qu'as-tu-là dans ton chapeau ? voyons . . . . . Le Diable vous emporte tous tant que vout êtes , les chiens aboyent après moi . . . . ah mon cher trésor que tu as d'ennemis . . . . va , ne crains rien , tu es ma vie , tu es mon ame , tu es tout mon plaisir , je ne te quitterai jamais , jamais : je dormirai avec toi , je parlerai toujours avec toi . . . . viens , je vas m'enfermer dans ma maison avec toi , j'en boucherai la porte & les fenêtres . . Allons , allons . . . . plaît-il ? qu'est-ce ? de quoi ? Il me semble toujours que jentens du

monde .... cache-toi bien, mon cher trésor, je tremble qu'on ne nous voye ensemble. *En s'en allant il se trouve nez a nez avec Briarée.* Ah la mauvaise fisionomie ! *il s'enfuit.*

SCENE II.

BRIARE'E, ARLEQUIN.

BRIARE'E *à Arlequin qui s'enfuit.*

MOn ami, mon ami, parlés donc ? ..... il fuit sans m'écouter, je voulois lui demander où demeure un jardinier, qui, à ce que m'ont dit mes Clercs, est venu tantôt dans mon Etude : à qui m'addresser ? je ne vois qui que ce soit, mon plus court sera de frapper à sa porte. *Il frappe.*

ARLEQUIN *par la lucarne de son grenier.*

Qui va là ? qui va là ?

BRIARE'E.

Ami ....

ARLEQUIN.

Il n'y a point d'ami.

BRIARÉ'E.

Ouvrés, s'il vous plaît, je vous veux.

ARLEQUIN.

Je ne vous veux rien, moi.

BRIARE'E.

Ouvrés donc, je n'ai que deux mots à vous dire.

ARLEQUIN.

Dites-les d'où vous êtes? je vous écoute.

BRIARE'E.

C'eſt pour vous prier de me donner.....

ARLEQUIN *avec emportement.*

Je ne donne rien.

BRIARE'E.

Vous ne ſçavés pas ce que je vous demande, c'eſt l'addreſſe d'un nommé Arlequin.

ARLEQUIN.

Arlequin?

BRIARE'E.

Oüi: un jardinier.

ARLEQUIN.

Pourquoi faire? c'eſt moi.

BRIARE'E.

Ah, Monſieur, on m'a dit que vous étiés venu me chercher.

ARLEQUIN.

Non.

BRIARE'E.

Souvenés-vous-en bien, un Procureur qui se nomme Briarée, & qui demeure là-bas, en allant à l'Hôpital.

ARLEQUIN.

Ah oüi, je l'avois oublié, je descens; (*il entrouvre sa porte*) reculés-vous de ma porte, je vais sortir .... encore plus loin ....

BRIARE'E *à part.*

Quelles cérémonies pous se faire écouter, je pensé que cet homme-là est fou.

ARLEQUIN.

Monsieur le Procureur, faites-moi mon procès.

BRIARE'E.

Vous voulés dire que je forme quelque instance à votre requête.

ARLEQUIN.

Oüi. Faut-il beaucoup de choses pour faire un procès?

BRIARE'E.

Non, je vous en ferai mille sur rien.

ARLEQUIN *bas.*

Je ne sçai si j'ai bien fermé ma porte; (*il y va, & cependant Briarée continuë*)

BRIARE'E.

Je sçai donner de certaines tournures : : demandés au Palais quel homme je suis, ma réputation y est bien établie . . J'ai

chez moi trois Clercs Arabes de Nation, j'ose dire qu'ils seront un jour l'honneur de leur profession ; c'est une bonne école que mon étude ; contre qui voulés - vous que j'occupe pour vous ?

ARLEQUIN.

Contre tout le monde.

BRIARE'E.

Les bons sentimens où je vous vois, les Dieux vous les conservent ! mais par qui commencerai-je ?

ARLEQUIN.

Par qui vous voudrés.

BRIARE'E.

Mais il faudroit me nommer quelqu'un.

ARLEQUIN.

Et bien, commencés par Monsieur Midas, un Maltotier qui demeure-là ; je voudrois bien avoir un coin de sa cour pour aggrandir mon jardin.

BRIARE'E.

Rien n'est plus facile ; il ne s'agit que de voir si vous avés des raisons.

ARLEQUIN.

Oh oüi, premierement il est trop petit. Est-ce assez ?

BRIARE'E.

Non, la taille d'un homme n'est pas matiere à procès.

ARLEQUIN

Il a trop de terres, il est trop riche.

BRIARE'E.

Tout cela ne vous fait rien, ces gens-là font des volailles que la République laiffe engraiffer, elle fçait bien où les trouver dans fes befoins pour en faire fes confommés.

ARLEQUIN.

Et bien il a une femme qui a de grands Seigneurs pour amans.

BRIARE'E.

Cela eft loüable à cette femme; elle fait ce qu'elle peut pour annoblir fes enfans.

ARLEQUIN.

Oh dame, vous difiés qu'il ne falloit rien pour faire un procès.

BRIARE'E.

Rien, c'eft-à-dire peu de chofe; il faut pourtant une efpece de fondement. (*Arlequin rêve*) Hé bien trouvés-vous quelque chofe?

ARLEQUIN *gaiment.*

Oüi, oüi, Monfieur, un fondement! un fondement!

BRIARE'E.

Voyons?

ARLEQUIN.

Il ferme fa porte trop fort, & il ébranle toute ma maifon.

BRIARE'E.

Oh ! cela prend forme de raifonnement.... Monfieur Midas nous vous apprendrons à fermer doucement votre porte.

ARLEQUIN *avec tranfport.*

Un autre fondement ; il m'a promis des coups de bâton, parce que je chante toujours.

BRIARE'E.

Courage, courage, Monfieur Midas, ah s'il vous les avoit donnés (*Arlequin court*) où allés-vous donc ?

ARLEQUIN.

Je vas le prier bien honnêtement de me les donner.

BRIARE'E.

Demeurés, demeurés, cela n'empêchera rien ; je vais lui faire manger en frais fa maifon.... des coups de bâton! patience, il vaudroit mieux qu'il eut affaire à tout l'enfer qu'à moi : avant qu'il foit quatre jours il y aura plus de deux rames de papier produites contre lui.

ARLEQUIN.

Ah! l'honnête homme ! que je vous embraffe, le ciel vous benira.

BRIARE'E.

Mais ne perdons point de temps donnés-moi une vingtaine d'écus pour commencer.

ARLEQUIN.

Une vingtaine d'écus . . . .

BRIARE'E.

Oüi. . . .

ARLEQUIN.

Une vingtaine d'écus . . . Vous êtes un fripon.

BRIARE'E.

Comment ? m'appeller fripon ! un Procureur !

ARLEQUIN.

Me demander vingt écus . . . . Retire-toi . . .

BRIARE'E *à part.*

Je vois bien qu'il n'y a rien de bon à gagner avec cet extravagant-là.

ARLEQUIN.

Ah ah, tu me dis des injures tout bas, tiens, tiens, au lieu de ta vingtaine d'écus, voilà une vingtaine de coups de bâton. (*il le bat.*

BRIARE'E.

A moi, à l'aide.

ARLEQUIN *seul.*

Fi. . . j'aurois grande honte : il faut que ce drole-là n'ait guere de conscience pour un Procureur. . . . Diantre je ne ferai jamais en repos ; qu'est-ce que cette créature-là à present. . . ah ! elle regarde ma maison, je suis perdu . . . elle aura senti . . .

SCENE III.

FLORISE, ARLEQUIN.

FLORISE *à part.*

C'Est ici qu'on dit qu'il demeure.

ARLEQUIN *bas.*

Il faut que je l'éloigne de ma porte.

FLORISE *à part.*

La résolution de mon pere me fait tourner l'esprit, je ne sçais où je vas.

ARLEQUIN.

Vous êtes bien triste, Mademoiselle, (*à part*) elle a peut-être perdu son trésor.

FLORISE.

Helas, mon ami, je suis d'un chagrin que je ne me connois pas : mon pere veut me marier.

ARLEQUIN.

La drole de fille que vous êtes ; & depuis quand donc un mari fait-il peur aux filles : j'ai toujours vû que le seul nom de mariage les réjoüissoit.

FLORISE.

Il n'auroit pour moi rien d'affreux, si l'entêtement d'un pere ne m'arrachoit à ce

que j'aime pour me donner à un homme que j'abhorre.

(Elle tourne les yeux du côté de la maison d'Arlequin.)

ARLEQUIN.

Ne regardés pas de ce côté-là, le soleil vous feroit mal : le mari que votre pere veut vous donner a-t-il beaucoup d'argent ?

FLORISE.

Non, c'est un miserable.

ARLEQUIN.

Votre pere a tort.

FLORISE.

On dit qu'il est laid à faire peur, petit, mauffade, bête à tuer, yvrogne, jaloux.

ARLEQUIN.

Si j'étois comme cela, j'irois me pendre.

FLORISE.

On poura bien m'obliger à lui donner ma main : mais pour mon cœur....

ARLEQUIN.

Vous me faites pitié.

FLORISE.

Mon pere doit me le faire voir tantôt.

ARLEQUIN.

Vous ne le connoissés donc pas ?

FLORISE.

Non, mais je le haïs à mort.

ARLEQUIN.

Je me marie comme vous, à une fille

que je n'ai jamais vûë.

FLORISE.

Vous ?

ARLEQUIN.

Oüi. On m'a dit qu'elle n'étoit pas trop jolie ; mais qu'elle étoit bien méchante, qu'elle joüoit, qu'elle étoit coquette, qu'elle . . . .

FLORISE.

Que je vous plains !

ARLEQUIN.

Oh taisés-vous, quand je serai son mari, je la ferai bien changer.

FLORISE.

Après tout si vous êtes malheureux avec elle, c'est que vous le voudrés bien ; car enfin, pourquoi épouser une femme que vous n'aimés pas ? personne ne vous y contraint, vous.

ARLEQUIN.

Elle est bien riche . . . . vous la connoissés peut-être.

FLORISE.

Cela se peut, comment s'appelle-t-elle ?

ARLEQUIN.

Elle s'appelle . . . attendez . . . Diable . . . elle s'appelle . . . . ah Florise, Florise.

FLORISE.

Qu'entens-je !

ARLEQUIN.

Vous êtes trop bonne, Mademoiselle, de vous chagriner à cause de moi : je vois bien que vous la connoissés cette Florise, elle est bien méchante, n'est-ce pas ?

FLORISE.

C'est donc toi qui es Arlequin.

ARLEQUIN.

Et vraiment oüi, à votre service.

FLORISE.

Je suis Florise.

ARLEQUIN.

Vous ?

FLORISE.

Oüi, traître, & si tu as la hardiesse de m'épouser. . . .

ARLEQUIN.

Ah ah, c'est donc de moi que vous disiés de si belles choses, yvrogne, laid, bête . . . je vous épouserai pour vous faire enrager.

FLORISE.

Si tu es assez osé pour le faire ; attens-toi de ma part à tous les chagrins & à toutes les peines que peut faire une femme comme moi à un mari de ta sorte.

ARLEQUIN.

Tarare, je ne vous crains pas ; les écus de votre pere me consoleront.

FLORISE.

Il n'y a point d'outrages, ni d'affronts que tu ne doives esperer de moi.

ARLEQUIN.

Nous verrons, nous verrons : la jolie maniere de faire l'amour ! (*bas en soupirant*) helas ce n'étoit pas ainsi que je parlois avec la pauvre Chloé ! (*haut*) J'entens du bruit dans ma maison. Ah ! on me vole, on me ruine, on m'arrache l'ame. (*il s'enfuit & tombe*) Ah la tête ! (*il entre chez lui*)

FLORISE *seule.*

Se fût-il tué ? Elle n'est pas trop jolie : l'impertinent ! Voila donc l'époux que mon pere me destine, c'est avec lui qu'il veut que je passe mes jours : non, plutôt que d'y consentir, il n'est point d'extrêmité où je ne me porte : cependant que fait Pamphile ? d'où vient que je n'entens point parler de lui, je connois son amour & sa vivacité, & après le refus de mon pere, tout m'allarme.... Mais le voici. Ciel ! que vois-je avec lui, ne le reverois-je que pour le trouver infidele. Tâchons de l'écouter sans être vûë. (*Elle se cache.*)

SCENE IV.

PAMPHILE, CHLOE', TRIVELIN, FLORISE *cachée.*

PAMPHILE.

OUi, belle Chloé, ce sont mes parens qui font cause de toutes vos peines,

CHLOE'.

Helas! que leur ai-je fait.

PAMPHILE.

Arlequin les éveilloit tous les jours par ses chansons, ils s'y sont pris de toutes les manieres pour le faire taire; enfin las d'employer inutilement leurs prieres & leurs menaces, ils ont eu recours au ciel qui les a exaucés; Plutus le Dieu des Richesses est descendu à leur secours, il les a vangés d'Arlequin en lui donnant un trésor, c'est ce qui l'a rendu comme vous l'avés vû.

CHLOE'.

Voilà qui est bien honnête à un Dieu de venir ensorceler le monde.

PAMPHILE.

Consolés-vous, belle Chloé, je vas dans

un moment essuyer vos larmes ; c'est à moi à vous faire oublier tous les chagrins que mes parens vous ont causés.

CHLOÉ.

Quelles obligations je vous aurai, Monsieur !

PAMPHILE.

Vous ne m'en aurés aucune, belle Chloé, puisqu'en travaillant à votre bonheur j'assure en même temps le mien. L'Amour vient de m'inspirer le moyen d'y parvenir.

CHLOÉ.

Que je serois heureuse, si vous pouviés y réüssir : mais helas ! je le souhaite trop pour oser me le promettre..

PAMPHILE.

Fiés-vous à moi, & reposés-vous sur moi de toutes choses ; je vous répons du succés, & j'espere que la fin du jour nous verra heureux l'un & l'autre. (*à Trivelin*) Toi, songe à faire passer cette lettre à Florise, il vaut mieux la prévenir, sans cette précaution, elle pourroit venir rompre nos mesures : venés, belle Chloé, donnés-moi la main.

CHLOÉ.

Allons chez ma mere prendre nos arrangemens là-dessus.

SCENE V.

FLORISE, TRIVELIN.

TRIVELIN *à part*

COmment diable m'y prendre pour faire tenir cette lettre à Floriſe ſans que le bon homme Chriſante s'en apperçoive.

FLORISE *à part.*

Non, ingrat, ne crains rien, tu connois mal Floriſe, elle ne rompra point tes meſures.

TRIVELIN *rêvant à part.*

Fi, au diable, cette expedient-là m'attireroit une volée de coups de bâton.

FLORISE *à part.*

Le perfide ! quelle peine j'ai euë à me retenir.

TRIVELIN *à part.*

Si Nerine ſa ſuivante ſortoit, il m'en coûteroit quelques baiſers ; mais je paſſerois par là-deſſus, quand il s'agit de faire plaiſir à ſon Maître, il faut prendre un peu ſur ſoi.

FLORISE *à part.*

C'en est fait, son lâche procedé me rend à moi-même.

TRIVELIN *l'appercevant.*

Ah! Mademoiselle, vous voilà, parbleu je vous rencontre bien à propos ; j'étois à creuser ma cervelle pour trouver le moyen de vous rendre une lettre que mon Maître . . . .

FLORISE.

Donne ; & voilà la réponse que j'y fais. (*Elle la déchire.*)

TRIVELIN.

Qu'est-ce à dire? Est-ce que je rêve?

FLORISE.

Dis à ton Maître qu'il peut pousser sa perfidie aussi loin qu'il voudra, & qu'il ne craigne point que je le trouble dans ses beaux projets.

TRIVELIN.

Comment, Mademoiselle ?

FLORISE.

Qu'il l'épouse . . . .

TRIVELIN.

Et qui? *bas* le Diable m'emporte, si j'y comprens rien.

FLORISE.

Ne voudrois-tu point me nier des choses dont je viens d'être témoin, ne viens-je-pas de voir ici ton Maître avec Chloé ?

n'ai-je pas entendu les beaux discours qu'il lui a tenus.

TRIVELIN.

Mais, Mademoiselle ....

FLORISE.

Assure-le que je vois son inconstance sans dépit.

TRIVELIN.

S'il vous plaisoit .....

FLORISE.

Le traître! avec quels transports il l'assuroit qu'il alloit travailler à leur bonheur commun.

TRIVELIN.

Vous ne voulés pas m'entendre.

FLORISE.

J'en ai trop entendu, on ne m'abuse point. L'ingrat!

TRIVELIN.

Un mot.....

FLORISE.

Non, je n'écoute rien ... va lui dire que je vas épouser Arlequin, que je cours de ce pas presser mon pere de conclure notre hymen, & que dès ce soir je veux être son épouse.

TRIVELIN.

Y songés-vous, Mademoiselle, épouser Arlequin.

FLORISE.

Laisse-moi, mon parti est pris, rien ne m'en fera revenir; dis bien à ton Maître que je ne l'aime plus; mais qu'au contraire j'ai pour lui une haine si violente : Oh je voudrois qu'il fût ici pour lui faire connoître moi-même combien il m'est odieux. Tu ne lui diras pas cela comme moi. *Elle s'en va.*

TRIVELIN.

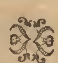
Permettez de grace.....

FLORISE.

Ne me suis point.

TRIVELIN *seul.*

Quelle tête! M'a-t-il été possible de lui faire entendre raison; après tout, ses menaces ne m'effraient guere; il sera bien facile à mon Maitre de l'appaiser, dès qu'il voudra s'en donner la peine, quoiqu'elle dise, sa haine ressemble bien à de l'amour... mais voilà Arlequin qui ouvre sa porte, je me retire, afin qu'il ne soupçonne rien du tour qu'on lui joüe.



SCENE

SCENE VI.

ARLEQUIN *seul, son trésor dans sa main.*

ALlons, allons, Monsieur le Trésor, vîte, vîte, hors de ma maison, je suis las de loger un hôte comme vous, vous avés pensé tantôt me faire rompre le cou, & je me tuërois peut-être tout-à-fait, si je vous gardois davantage, allons, allons, vous avés beau me regarder : point de raisons, il faut décamper. . . . mon cher Arlequin, mon cher Arlequin ? oüi, oüi, je t'en répons, il n'y a point de cher Arlequin qui tienne, je n'entends rien, je suis sourd, je ne veux plus de ta maudite compagnie : Est-ce donc Arlequin ? non, je ne te connois plus : Toi qui vivois hier si heureux, qui ne connoissois ni les peines ni les chagrins, ni les maladies, depuis ce matin que tu as un trésor, te voilà devenu fou, furieux, ingrat à tes amis, cruel à ta Maîtresse, barbare à toi-même, quelle chienne de vie menes-tu ? n'as-tu point de honte de vivre comme cela ?

SCENE VII.

PLUTUS, MIDAS, ARLEQUIN.

MIDAS.

QUe j'aye le plaisir, Seigneur Plutus, de voir de mes yeux le trouble d'Arlequin ; c'est ce qu'il y a de plus doux & de plus satisfaisant dans la vengeance.

PLUTUS.

Venés : & avant de remonter au ciel, je veux assurer pour jamais votre repos Le voici, avançons.

ARLEQUIN *à part.*

Je vas chercher Plutus, & lui rendre son trésor. (*l'appercevant*) Ah vous êtes bien venu. (*à Midas*) Qu'est-ce qui vous demande, vous ?

PLUTUS.

Il est ici sans consequence ; c'est un de mes favoris.

ARLEQUIN.

Vous lui avés donc donné aussi un trésor ?

PLUTUS.

Oüi.

ARLEQUIN.

En bonne cause qu'il est toujours triste comme un loup garou. Tenés, donnés-lui encore celui-ci, il en aura deux.

MIDAS.

Ah!

PLUTUS.

Comment, mon cher Arlequin? Pour quelle raison....

ARLEQUIN.

Pour la raison que je n'en veux plus.

PLUTUS.

Tu n'en veus plus?

ARLEQUIN.

Non, tenés, vous dis-je, prenés-le vîte, sinon j'irai le jetter dans la mer. Si j'avois bien sçû ce que c'est qu'un trésor quand vous me l'avés donné....

PLUTUS.

Quoi, mon cher Arlequin, est-ce-là cette fidelité & ce zele que tu m'avois tant promis ce matin, tu te lasses déja de mes biensfaits.

ARLEQUIN.

Quels diables de bienfaits, qui rendent le monde miserable?

MIDAS.

Seigneur Plutus ne m'abandonnés pas.

PLUTUS.

Laissés-moi faire, (*à Arlequin*) tou

embaras me divertit, il est temps de le faire finir, & de t'apprendre à te procurer avec ce trésor tous les agrémens & toutes les commodités de la vie.

ARLEQUIN.

Laissés-moi, je ne veux point de tout cela.

PLUTUS.

Quoi tu serois fâché d'avoir un bon cuisinier, qui te feroit des ragouts délicats, des fricassées exquises, des ....

ARLEQUIN.

Qu'ai-je affaire moi de toutes ces drogues-là, je trouve bon tout ce que je mange, parce que j'ai toujours bon appetit.

MIDAS.

Mais comptes-tu pour rien le plaisir d'avoir tous les jours à ta table les plus grands Seigneurs d'Athenes, & l'élite des beaux esprits du Portique.

ARLEQUIN.

Le beau chien de plaisir, de donner à manger à ces friands-là qui se mocquent de vous. Vous croyés donc que c'est à cause de vous qu'ils viennent manger de votre soupe.

MIDAS.

Assurément.

ARLEQUIN.

Pour être Maltotier vous n'avés guere d'esprit : renvoyés votre cuisinier, & vous verrés après s'ils reviendront.

PLUTUS *à part.*

J'en viendrai pourtant à bout.

ARLEQUIN.

Moi ce n'est pas de même : mes amis ne viennent manger avec moi que parce qu'ils m'aiment ; car je ne leur donne que du pain & des noix.

PLUTUS.

Tu serois pourtant bien aise, Arlequin, de te voir suivi d'une troupe de laquais, & de demeurer dans une belle maison.

ARLEQUIN.

Ne me parlés pas de cela. Sçavés-vous bien comme je regarde Monsieur Midas avec tous ses domestiques.

PLUTUS.

Hé bien comment ?

MIDAS.

Que va-t-il dire ?

ARLEQUIN.

Comme un prisonnier au milieu des archers, & sa maison je la regarde comme une prison.

MIDAS.

Comme une prison !

ARLEQUIN.

Oüi : tenés, un jour par curiosité j'allai pour vous voir chez vous : je frappai à votre porte ; tout d'un coup cric, crac, les verroux, les serrures, les barres de fer, un homme avec deux grandes moustaches que demandés-vous ? je demande Monsieur Midas : Entrés .... aussi-tôt il donna un grand coup de sifflet, & puis je vis accourir audevant de moi tant de gens qui me disoient ; où allés-vous ? que voulés-vous ? de quelle part ? qui êtes-vous ? comment vous appellés-vous ? oh cela me fit si grande peur, que je m'en retournai bien vîte.

MIDAS.

Que tu es simple ! ne vois tu pas que ce sont des marques d'honneur ?

ARLEQUIN.

Votre honneur à vous autres pour être si petit est bien embarassant. Vive ma petite maison, ah que j'y suis tranquile, que j'y suis en liberté ; ceux qui veulent me voir, me voyent dans le moment, je ne ferme pas seulement ma porte la nuit.

PLUTUS.

Allons, Arlequin, mon ami ; je veux te rendre heureux malgré toi-même, reprens ce trésor.

ARLEQUIN.

Dites-moi plutôt de m'aller jetter dans un puits.

MIDAS.

J'enrage.

ARLEQUIN.

Je vais retourner à mes jolies chanſons, à tous les plaiſirs que je goutois avant de vous connoître, à mon petit jardin, & à ma chere Chloé. Je ſonge à toutes les mauvaiſes choſes que je lui ai dites tantôt. J'étois bien malheureux de faire de la peine à cette pauvre enfant, qui m'aime plus que ſes yeux ; je voulois la quitter pour prendre une fille que je n'aime point.

PLUTUS.

Hé bien, mon cher Arlequin, épouſe ta Chloé, je ne m'y oppoſe plus ; mais ſonge que ce n'eſt pas aſſez de l'aimer comme tu fais : la plus grande preuve d'amour que tu puiſſe lui donner, c'eſt de garder ce tréſor ; par-là tu deviendras grand Seigneur, & tu la feras grande Dame.

ARLEQUIN.

C'eſt juſtement parce que je l'aime que je veux reſter comme je ſuis. Chloé ſera demain ma femme, ſi je devenois grand Seigneur le ne l'aimerois plus, ce n'eſt pas la mode : cette pauvre fille m'aime de

tout son cœur, elle est douce comme un petit mouton, si je la faisois grande Dame, elle deviendroit de même que beaucoup d'autres, méchante, joüeuse, méprisante.....

MIDAS.

C'est perdre le temps, Seigneur Plutus.

PLUTUS.

Tenés, Midas, c'est à vous que je donnes ce trésor.

ARLEQUIN.

Bon, j'avois tantôt envie de lui faire un procès, parce qu'il ne veut pas que je chante; mais ce trésor que vous lui donnés me vangera mieux.

PLUTUS.

Je m'en vais, Arlequin, tu seras fâch: quelque jour du peu de cas que tu fais aujourd'hui de mes faveurs.

ARLEQUIN.

Allés, allés, bon voyage. (*seul*) Les voila bien attrapés..... que je suis content de lui avoir rendu son trésor; c'est comme si j'avois ôté de dessus mes épaules une grosse maison: allons, Arlequin, mon ami, reprens ton humeur gaillarde.. je vas bien me divertir: commençons par aller demander pardon à ma chere Chloé, & puis j'irai reporter à Monsieur

sieur Chrisante ses cent écus, & je lui dirai que je ne veux plus de sa fille.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, DANSEURS. *On danse.*

ARLEQUIN.

J'En suis, j'en suis : je ne ferai pas mal de me remettre un peu en joye pour aller revoir Chloé ; (*il se mêle aux danses*) à propos, à propos, mes amis, pourquoi dansés-vous, vous autres ?

DANSEUR.

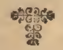
Nous reconduisons le Seigneur Pamphile qui vient d'épouser la belle Chloé...

ARLEQUIN *vivement.*

Qui vient d'épouser ?

DANSEUR.

La belle Chloé : tenés, les voilà qui s'avancent.



SCENE IX.

PAMPHILE, CHLOE', (*à qui on porte la Robe,*) ARLEQUIN, TRIVELIN.

DANSEURS.

ARLEQUIN *courant à Chloé.*

AH, ma chere Chloé, est-ce toi ?

PAMPHILE *le repoussant.*

A qui en a ce maraud-là ? est-ce ainsi qu'on parle à Madame ?

ARLEQUIN.

A Madame ? ah Monsieur, je l'aimois auparavant vous.

PAMPHILE.

Retire-toi.

ARLEQUIN.

Ma chere Chlo . . . .

PAMPHILE *le menaçant.*

Ain . . . .

ARLEQUIN.

Madame, vous voilà mariée,

CHLOE' *froidement.*

Ah, c'est encore toi, Arlequin, oüi, tu vois, mon enfant.

ARLEQUIN.

Vous avés quitté comme cela Arlequin, que vous aimiés tant.

CHLOE'.

J'étois folle de t'aimer, que voulois-je faire de toi ? tu es si pauvre, après tout c'est à toi que j'ai l'obligation de l'état gracieux où je suis, tu m'as appris qu'on n'étoit point heureux dans le mariage, quand on n'avoit point de bien ; effectivement j'ai jugé que tu avois raison : j'ai trouvé Monsieur, tu épousois sa Maîtresse, il a bien voulu de moi, & voilà comme la chose s'est faite ; si cela te fait de la peine, j'en suis fâchée : mais tu ne dois t'en prendre qu'à toi.

ARLEQUIN. *bas.*

Ah fripon de Plutus, si je te tenois, c'est toi qui es cause de tout mon malheur, tu as bien fait de t'en aller. (*Voyant Pamphile & Chloé qui se parlent à l'oreille*) Il lui parle à l'oreille... ah .... ma chere Chloé est mariée ?

CHLOE'.

Va, console-toi, tu viendras me voir danser à ma nôce, tu auras le plaisir de dire ; j'ai eu l'honneur d'être aimé de

cette belle mariée, & moi je dirai à mes gens, hola quelqu'un, qu'on faſſe boire ce pauvre garçon.

ARLEQUIN *bas.*

Tu mérites cela, miſerable que tu es; je te tiens, je te tuerai. (*haut*) Madame . . . .

PAMPHILE.

Ça, mon ami, voilà qui eſt fait, laiſſe Madame en repos.

ARLEQUIN.

Hé Monſieur, je vous en prie.

PAMPHILE.

Allons, allons, tu es un importun.

ARLEQUIN.

Monſieur, laiſſés-moi demeurer avec vous; que je ſois auprès d'elle.

PAMPHILE.

Hé que veus-tu faire auprès d'elle?

ARLEQUIN.

Je ſerai celui qui lui porte la Robe.

CHLOE'.

Non, Arlequin, je t'ai trop aimé pour te voir réduit auprès de moi à un emploi ſi bas; d'ailleurs il eſt du devoir d'une honnête femme d'écarter d'elle tous ceux qui pouroient lui faire oublier un inſtant qu'elle a un époux: tant que je te verrois, je ne pourois jamais m'empêcher de t'aimer toujours, je le ſens bien.

ARLEQUIN.

Hé, Madame, cela ne me fera point de peine de vous servir, pourvû que je vous voye, je serai trop content.

PAMPHILE.

Madame, laissons-là ce causeur.

ARLEQUIN *à genoux*.

Monsieur, Monsieur, encore un petit moment, Madame, priés votre mari pour moi.

PAMPHILE.

Que veus-tu? cela me fatigue à la fin.

ARLEQUIN.

Je vous servirai bien fidelement, je ne vous demande point de gages . . . . . Trivelin, prie ton Maître.

TRIVELIN.

Tu n'as pas voulu venir boire avec moi tantôt.

ARLEQUIN.

Pauvre Arlequin, tout le monde t'abandonne.

CHLOE'.

Il me fait pitié.

SCENE DERNIERE.

PAMPHILE, CHRISANTE, FLORISE, CHLOE', ARLEQUIN, TRIVELIN, DANSEURS.

CHRISANTE. *à Florise.*

ALlons, allons, Mademoiselle la difficile (*à Arlequin*) tenés, Arlequin; voilà une épouse que je vous amene.

ARLEQUIN.

Ah, Monsieur, je vous remercie, je suis bien fâché d'avoir empêché que votre fille n'épousât ce Monsieur.

CHRISANTE.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

Il vient d'épouser ma chere Chloé, Monsieur Chrisante.

FLORISE *bas.*

Le traître.

ARLEQUIN *à Chrisante.*

Tenés, voilà vos cent écus que je vous

rends. (*à Florise*) Mademoiselle, je vous demande excuse', si je ne vous épouse pas, vous comptiés d'être mariée, cela est bien fâcheux pour une fille; mais vous retrouverés un autre mari, & moi je ne retrouverai jamais une autre Chloé; adieu, Mademoiselle.

FLORISE *bas.*

Je creve, de ne pouvoir pas me vanger du perfide.

ARLEQUIN.

Adieu, Monsieur Chrisante.

CHRISANTE.

Que veut dire ceci : je veux mourir, si j'y comprens rien.

ARLEQUIN *en pleurant à Pamphile.*

Adieu, Monsieur . . . . .

PAMPHILE.

Encore . . . .

ARLEQUIN.

Monsieur, je vous en prie . . . . aimés bien ma chere Chloé. . . . c'est une bonne fille . . . . ne lui faites jamais de peine: je vous demande cela pour l'amour de moi.

PAMPHILE.

Que cela ne t'inquiete point, adieu.

ARLEQUIN *en sanglotant à Chloé.*

Adieu, Madame .... adieu Trivelin, adieu tout le monde.

TRIVELIN.

Où vas-tu donc ?

ARLEQUIN.

Je vais me pendre.

CHLOE'.

Je n'y puis plus tenir : Arlequin ....

ARLEQUIN.

M'appellés-vous, Madame ?

CHLOE'.

Oüi, reviens ?

ARLEQUIN *accourant.*

Vous voulés donc bien que je demeure avec vous, (*il arrache la Robe de Chloé à celui qui la portoit*) gare de là toi.

CHLOE'.

Va, Arlequin, je ne suis pas mariée, c'est un tour que Monsieur m'a aidée à te joüer pour regagner ton cœur.

FLORISE *bas.*

Qu'entens-je !

ARLEQUIN *avec transport.*

Vous n'étes pas mariée, Madame, ah ! .... cela est-il bien vrai, Monsieur, vous vous mariés pourtant si vîte, vous autres.

PAMPHILE.

Rien n'est plus vrai, Arlequin, je te

rends ta chere Chloé, je suis charmé de voir la tendresse que vous avés l'un pour l'autre, je ne croyois pas qu'il fût encore au monde de si parfaits amans : aimés-vous toujours de même. Arlequin, il faut en revanche que tu m'aides à obtenir de Monsieur Chrisante la charmante Florise que j'aime.

ARLEQUIN.

Ah tout à l'heure. Monsieur Chrisante, je vous en prie, donnés votre fille à cet Officier ; c'est un honnête homme, il n'est pas comme les autres Officiers qui se marient dans tous les pays où ils vont.

CHRISANTE.

Vous êtes le seul qui pouviés me la faire refuser à Monsieur Pamphile ; je connois son mérite : allons, je consens à tout.

FLORISE.

Ah mon pere !

PAMPHILE.

Quelle reconnoissance, Monsieur ! ....

CHRISANTE.

Arlequin, je veux faire les frais de vos nôces.

ARLEQUIN.

Je le veux bien : je suis si aise, ma chere Chloé, je ne me sens pas de plaisir.

CHRISANTE *à part.*

Il faudra que je trouve les moyens de m'acquitter envers lui.

ARLEQUIN.

A qui sont ces habits-là, ma chere Chloé?

CHLOE'.

Ils sont à Madame Midas.

ARLEQUIN.

Quitte-les vîte, crainte du mauvais air.

PAMPHILE.

Allons, mes amis, commencés votre divertissement.

ARLEQUIN.

Oüi, & dépêchez-vous; car il y a longtemps que je n'ai bu ni mangé, & j'ai aussi envie de rester seul avec ma chere Chloé.

On danse.

AIR.

Un torrent du haut des montagnes
Avec fracas précipite ses eaux,
Il ravage en fuyant les fertiles campagnes,
Mais un rocher brise ses flots.

Heureux ruisseau dans cette route obscure
Vous coulés plus tranquilement
Rien ne trouble jamais votre cristal charmant
Avec un doux murmure
Vous suivés le penchant que donne la Nature,
Et si le Dieu d'Amour
Enflâme votre onde cherie
Vous pouvés chaque jour
Moüiller une tendre prairie.

On danse.

VAUDEVILLE.

Les richesses, les vains honneurs
Sont des fers qui gênent la vie,
Heureux, qui loin de ces grandeurs,
Passe des jours dignes d'envie;
Il ne connoît que les plaisirs,
Son champ est tout ce qu'il desire,
Et s'il pousse quelques soupirs,
Ce n'est que d'amour qu'il soupire

CHLOE'.

Toute ma richesse est mon cœur,
Cher Arlequin, je te le donne,
Qu'il fasse à jamais ton bonheur,
C'est tout ce que j'ambitionne,

Je ne changerois pas mon sort
Contre celui de Venus-même.
Ah ! que c'est un charmant trésor
Que de posseder ce qu'on aime.

ARLEQUIN.

Quelqu'un peut-être me dira,
Que ma maison est trop petite ;
Mais je l'aime comme cela,
Et c'est moi tout seul qui l'habite.
Fi de tous ces grands logemens,
Je ne pourois m'y reconnoître ;
Il y demeure tant de gens,
Qu'on n'en connoît pas le vrai Maitre.

TRIVELIN.

La vie a pour moi des appas,
Qu'un Grand n'y trouve point je gage,
Je vis sans soins, sans embaras,
Sans valets, femme, ni menage,
Mais aussi-tôt que de la faim
Je ressens l'ardeur inquiette,
Chez mon bon ami le voisin
Je cours vîte piquer l'assiette.

ARLEQUIN *au Parterre.*

Parterre équitable, c'est toi

Que je tâche de satisfaire,
Je serai content comme un Roy
Si cette Piece à pû te plaire.
Ç,a, qu'en penses-tu bonnement ?
Que ta belle main me l'explique ;
Mais viens me l'expliquer souvent
Pour faire enrager le Critique.

Fin de la Comedie.



APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit intitulé, l'*Embaras des Richeſſes, Comedie.* Cet ouvrage a plu dans les repreſentations, & je crois qu'il aura le même ſuccès dans l'impreſſion. Fait à Paris ce 29. Decembre 1725. DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Seneſchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien amé Noël Piſſot Libraire à Paris, nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Manuſcrit qui a pour titre, l'*Embaras des Richeſſes, Relation des Etats de Fez & de Maroc, & Dialogue ſur la Muſique des Anciens*, qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & en beaux caracteres ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des préſentes. A ces cauſes, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces preſentes de faire imprimer ledit Livre ci-deſſus ſpécifié en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera ſur papier & caracteres conformes à la-

dite feuille imprimée & attachée pour modele sous notredit contre-scel, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de huit années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance; comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire ledit Livre ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit duditExposant, ou de ceux qui auront droit de lui: à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Regiître de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelle, que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril dernier, & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit, ou Imprimé qui aura servi de copies à l'impression dudit Livre, sera remis dans le méme état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux

de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dns notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant, ou ses Ayans-causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il lui soit fait aucun trouble, ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour duëment signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original; Commandons au premier notre Huissier, ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande; & Lettres à ce contraire: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le septiéme jour du mois de Fevrier l'An de grace mil sept cens vingt-six, & de notre Regne le onziéme. Par le Roy en son Conseil.

CARPOT.

Registré sur le Registre VI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N. 379. fol. 305. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris le douze Fevrier mil sept cens vingt-six.

BRUNET, *Syndic.*

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

L'HERITIER DE VILLAGE,

COMEDIE EN UN ACTE.

Representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens Ordinaires du Roy le 19. Aoust 1725.



A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë S. Jacques à la Science.

M. DCC. XXIX.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

ACTEURS
DE LA COMEDIE.

Madame DAMIS.

LE CHEVALIER.

BLAISE, *Paysan.*

CLAUDINE, *femme de Blaise.*

COLIN, *fils de Blaise.*

COLETTE, *fille de Blaise.*

ARLEQUIN, *Valet de Blaise.*

GRIFFET, *Clerc de Procureur.*

La Scene est dans un Village.



L'HERITIER DE VILLAGE,

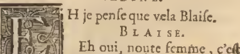
COME'DIE.

SCENE PREMIERE.

BLAISE, CLAUDINE, ARLEQUIN.

Blaiſe entre ſuivi d'Arlequin en gueſtres, & portant un paquet : Claudine entre d'un autre côté.

CLAUDINE.



EH je penſe que vela Blaiſe.

BLAISE.

Eh oui, noute femme, c'eſt li-même en parſonne.

CLAUDINE.

Voirement, noute homme, vous prenez bian de la peine de revenir ; queu libertinage ! être quatre jours à Paris, demandez-moi à quoi faire ?

BLAISE.

Eh à voir mourir mon Frere, & je n'y allois que pour ça.

CLAUDINE.

Eh bian que ne finit-il donc, sans nous coûter tant d'allées & de venuës ? toûjours il meurt, & jamais ça n'est fait : voilà deux ou trois fois qu'il lantarne.

BLAISE.

Oh bian, il ne lantarnera plus. (*il pleure*) Le pauvre homme a pris sa secousse.

CLAUDINE.

Hélas ! il est donc trépassé ce coup-ci ?

BLAISE.

Oh il est encore pis que ça.

CLAUDINE.

Comment pis ?

BLAISE.

Il est entarré.

CLAUDINE.

Eh ! il n'y a rian de nouveau à ça : ce

sera queussi queumi. Il faut considerer qu'il étoit bian vieux, qu'il avoit beaucoup travaillé, bian épargné, bian chipoté sa pauvre vie.

BLAISE.

T'a raison, femme, il aimoit trop l'usure & l'avarice, il se plaignoit trop le vivre, & j'ons opinion que cela l'a tué.

CLAUDINE.

Bref, enfin le vela défunt. Parlons des vivans. T'es son unique Hériquier, qu'as-tu trouvé ?

BLAISE *riant.*

Eh eh eh, baille-moi cinq sols de monnoie, je n'ons que de grosses pieces.

CLAUDINE. *le contrefaisant.*

Eh eh eh, dis donc, Nicaise, avec tes cinq sols de monnoie, qu'est-ce que t'en veux faire?

BLAISE.

Eh eh eh, baille-moi cinq sols de monnoie, te dis-je.

CLAUDINE.

Pourquoi donc, Nicodeme ?

BLAISE.

Pour ce garçon qui apporte] mon paquet depis la voiture jusqu'à cheux nous, pendant que je marchois tout bellement& à mon aise.

CLAUDINE.

T'es venu dans la voiture ?

BLAISE.

Oui, parce que cela eſt plus commode.

CLAUDINE.

T'a baillé un écu ?

BLAISE.

Oh bian noblement. Combien faut-il ? ai-je fait. Un écu, ce m'a-t-on fait : tenez, le vela, prenez ; tout comme ça !

CLAUDINE.

Et tu dépenſe cinq ſols en porteus de paquets?

BLAISE.

Oui, par maniere de recreation.

ARLEQUIN.

Eſt-ce pour moi les cinq ſols, Monſieur Blaiſe ?

BLAISE.

Oui, mon ami.

ARLEQUIN.

Cinq ſols, un Heritier, cinq ſols, un homme de votre étoffe, & où eſt la grandeur d'ame.

BLAISE.

Oh qu'à ça ne tienne, il n'y a qu'à dire. Allons, femme, boute un ſou de plus, comme s'il en pleuvoit. [*Arlequin prend & fait la révérence.*]

CLAUDINE.

Ah ! mon homme eſt devenu fou.

BLAISE *à part.*

Morgué queu plaiſir ! alle enrage, alle ne ſçait pas le tu autem. (*tout haut*) Femme, cent mille francs.

CLAUDINE.

Queu coqaalane : vela cent mille francs avec cinq ſols à cette heure?

ARLEQUIN.

C'eſt que M. Blaiſe m'a dit par les chemins, qu'il avoit hérité d'autant de ſon Frere le Mercier.

CLAUDINE.

Eh que dites-vous, le défunt a laiſſé cent mille francs, Maître Blaiſe ? es-tu dans ton bon ſens ? ça eſt-il vrai ?

BLAISE.

Oui, Madame, ça eſt çartain.

CLAUDINE *joyeuſe.*

C,a eſt çartain ? mais ne rêves-tu pas ? n'as-tu pas le çarviau renvarſé ?

BLAISE.

Douçement, ſoyons civils anvers nos parſonnes.

CLAUDINE.

Mais les as-tu vû ?

BLAISE

Je leur ons quaſiment parlé : j'ons été

chez le Maltotier qui les avoit de mon frere, & qui les fait aller & venir pour noute profit, & je les ons laissé là, car par le moyen de son tricotage ils rapportont encore d'autres écus, & ces autres écus qui venont de la manigance, engendront d'autres petits magots d'argent qu'il boutra avec le grand magot qui par ce moyen deviانra ancore pu grand, & j'apportons le papier comme quoi ce monciau du petit & du grand m'appartiant, & comme quoi il me fera delivrance à ma volonté du principal, & de la rente de tout ça dont il a été parlé dans le papier qui en rend témoignage en la présence de mon Procureur, qui m'assistoit pour agencer l'affaire.

CLAUDINE.

Ah mon homme! tu me ravis l'ame, ça m'attendrit, ce pauvre biau-frere! je le pleurons de bon cœur.

BLAÏSE.

Hélas! je l'ons tant pleuré d'abord, que j'en ons prins ma suffisance.

CLAUDINE.

Cent mille francs, sans compter le tricotage; mais où boutrons-je tout ça.

ARLEQUIN *contrefaisant leur langage.*

Voilà déja six fois que vous boutez dans

ma poche, & j'attends que vous les boutiez.

BLAISE.

Boute, boute donc femme.

CLAUDINE.

Oh cela eſt juſte ; tenez mon bel ami, faites itou manigancer cela par un Maltotier.

ARLEQUIN.

Auſſi ferai-je ; je le manigancerai au Cabaret, je vous rends graces, Madame.

BLAISE.

Madame ! vois-tu comme il te porte reſpect ?

CLAUDINE.

Ça eſt bien agriable.

ARLEQUIN.

N'avez-vous plus rien à m'ordonner, Monſieur ?

BLAISE.

Monſieur ! ce garçon-là ſçait vivre avec les gens de note ſorte. J'aurons beſoin de laquais, retenons d'abord cetila, je bariolerons nos caſaques de la couleur de ſon habit.

CLAUDINE.

Prenons, retenons, bariolons, c'eſt fort bian fait mon poulet.

chez le Malrotier qui les avoit de mon frere, & qui les fait aller & venir pour noute profit, & je les ons laiſſé là, car par le moyen de ſon tricotage ils rapportont encore d'autres écus, & ces autres écus qui venont de la manigance, engendront d'autres petits magots d'argent qu'il boutra avec le grand magot qui par ce moyen devianra ancore pu grand, & j'apportons le papier comme quoi ce monciau du petit & du grand m'appartiant, & comme quoi il me fera delivrance à ma volonté du principal, & de la rente de tout ça dont il a été parlé dans le papier qui en rend témoignage en la préſence de mon Procureur, qui m'aſſiſtoit pour agencer l'affaire.

CLAUDINE.

Ah mon homme! tu me ravis l'ame, ça m'attendrit, ce pauvre biau-frere! je le pleurons de bon cœur.

BLAISE.

Hélas! je l'ons tant pleuré d'abord, que j'en ons prins ma ſuffiſance.

CLAUDINE.

Cent mille francs, ſans compter le tricotage; mais où boutrons-je tout ça.

ARLEQUIN *contrefaiſant leur langage.*

Voilà déja ſix ſols que vous boutez dans

ma poche, & j'attends que vous les boutiez.

BLAISE.

Boute, boute donc femme.

CLAUDINE.

Oh cela eſt juſte ; tenez mon bel ami, faites itou manigancer cela par un Maltotier.

ARLEQUIN.

Auſſi ferai-je ; je le manigancerai au Cabaret, je vous rends graces, Madame.

BLAISE.

Madame ! vois-tu comme il te porte reſpect ?

CLAUDINE.

Ç'a eſt bien agriable.

ARLEQUIN.

N'avez-vous plus rien à m'ordonner, Monſieur ?

BLAISE.

Monſieur ! ce garçon-là ſçait vivre avec les gens de note ſorte. J'aurons beſoin de laquais, retenons d'abord cetila, je bariolerons nos caſaques de la couleur de ſon habit.

CLAUDINE.

Prenons, retenons, bariolons, c'eſt fort bian fait mon poulet.

BLAISE.

Voulez-vous me sarvir mon ami, & avez-vous sarvi de gros Seigneurs ?

ARLEQUIN.

Bon, il y a huit ans que je suis à la Cour.

BLAISE.

A la Cour? vela bian noute affaire je ly baillerons ma fille pour aprentie, il la fera Courtisanne.

ARLEQUIN *à part.*

Ils sont encore plus bêtes que moi, profitons-en. [*tout haut.*] Oh laissez-moi faire, Monsieur, je suis admirable pour élever une fille, je sçai lire & écrire, dans le latin, dans le françois, je chante gros comme un orgue, je fais des complimens ; d'ailleurs, je verse à boire comme un robinet de fontaine, j'ai des perfections charmantes. J'allois à mon Village voir ma sœur ; mais si vous me prenez, je lui ferai mes excuses par lettre.

BLAISE.

Je vous prends, vela qui est fait, je sis votre maître, & vous êtes mon sarviteur.

ARLEQUIN.

Serviteur trés-humble, trés obéïssant & très-gaillard Arlequin ; c'est le nom du personnage.

CLAUDINE.

Le nom eſt drole. Parlons des gages à preſent. Combian voulez-vous gagner ?

ARLEQUIN.

Oh peu de choſe, une bagatelle, cent écus pour avoir des épingles.

CLAUDINE.

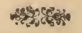
Diantre, vous en voulez donc lever une boutique.

BLAISE.

Eh morgué, ſouvians-toi de la nichée des cent mille francs, n'avons-je pas des écus qui nous font des petits, c'eſt comme un colombier; ç'a, allons, mon ami, c'eſt marché fait; tenez, vela noute maiſon, allez vous-en dire à nos enfans de venir. Si vous ne les trouvez pas, vous irez les charcher là où ils ſont, ſtapendant que je convarſerons moi & noute femme.

ARLEQUIN.

Converſez, Monſieur, j'obéïs, & j'y cours.



SCENE II.

BLAISE, CLAUDINE.

BLAISE.

AH ça, Claudine, j'ons paſſé dix ans à Paris, moi. Je connoiſſons le monde, je vais te l'apprendre, nous vela riche, faut prendre garde à ça.

CLAUDINE.

C'eſt bian dit, mon homme, faut jouir.

BLAISE.

Ce n'eſt pas le tout que de jouir, femme, faut avoir de belles manieres.

CLAUDINE.

Certainement, & il n'y a d'abord qu'à m'habiller de brocard, acheter des jouyaux & un collier de parles, tu feras pour toi à l'avenant.

BLAISE.

Le brocard, les parles & les jouyaux ne font rian à mon dire, t'en auras à bauge, j'aurons itou du d'or ſur mon habit. J'a-

vons déja acheté un castor avec un casaquin de friperie que je boutrons en attendant que j'avons tout mon équipage à forfait, je dis tant seulement que c'est le Marchand & le Tailleur qui baillons tout cela ; mais c'est l'honneur, la fiarté & l'esprit qui baillont le reste.

CLAUDINE.

De l'honneur, j'en avons à revendre d'abord.

BLAISE.

Ça se peut bian ; stapendant de cette marchandise-là il ne s'en vend point, mais il s'en part biaucoup.

CLAUDINE.

Oh bian donc je n'en vendrai ni n'en perdrai.

BLAISE.

Ça suffit ; mais je ne parle point de cet honneur de conscience, & cetila tu te contenteras de l'avoir en secret dans l'ame, la, ten auras biaucoup sans en montrer tant.

CLAUDINE.

Comment, sans en montrer tant, je ne montrerai pas mon honneur ?

BLAISE.

Eh morgué tu ne m'entends point ; c'est que je veux dire qu'il ne faut faire sem-

blant de rian, qu'il faut se conduire à l'aise, avoir une vartu négligente, se parmettre un maintien commode, qui ne soit point malhonnête, qui ne soit point honnête non plus, de ça qui va comme il peut, entendre tout, repartir à tout, badiner de tout.

CLAUDINE.

Sçavoir queu badinage on me fera.

BLAISE.

Tian par exemple, prends que je ne sois pas ton homme, & que t'es la femme d'un autre, je te connois, je vians à toi, & je batifole dans le discours, je te dis que t'es agriable, que je veux être ton amoureux, que je te conseille de m'aimer, que c'est le plaisir, que c'est la mode, Madame par-cy, Madame par-là, ou estes trop belle, qu'escе qu'ou en voulez faire, prenez avis, vos yeux me tracassent, je vous le dis, qu'en sera-t-il ? qu'en sera-t-on ? & pis des petits mots charmans, des pointes d'esprit, de la malice dans l'œil, des singeries de visage, des transportemens, & pis, Madame, il n'y a morgué pas moyen de durer, boutez ordre à ça, & pis je m'avance, & pis je plante mes yeux sur ta face, je te prends une main, queuquefois deux, je te farre, je m'agenouille, que reparts-tu à ça ?

CLAUDINE.

Ce que je repartis, Blaise, mais vraiment je te repousse dans l'estomas d'abord.

BLAISE.

Bon.

CLAUDINE.

Puis après je vais à reculons.

BLAISE.

Courage.

CLAUDINE.

Ensuite je devians rouge, & je te dis pour qui tu me prand, je t'apelle un impartinant, un vaurian ; ne m'attaque jamais, ce fais-je, en te montrant les poings, ne vians pas envars moi, car je ne sis pas aisiée, vois-tu bian, n'y a rian à faire ici pour toi, va t-en, tu n'es qu'un belistre.

BLAISE.

Nous vela tout juste, vela comme ça se pratique dans noute Village, cet honneur-là qui est tout d'une piece est fait pour les champs ; mais à la Ville ça ne vaut pas le diable, tu passerois pour un je ne sçai qui.

CLAUDINE.

Le drole de trafic ! mais pourtant je sis mariée ; que dirai-je en réponse ?

BLAISE:

Oh je vai te bailler le régime de tout

ça. Quian, quand quelqu'un te dira; je vous aime bian, Madame, *(il rit,)* ha ha ha, vela comme tu feras, ou bian joliment, ça vous plaît à dire; il te repartira, je ne raille point; tu repartiras, eh bian tope, aimez moi; s'il te prenoit les mains, tu l'apelleras badin, s'il te les baise, eh bian soit, il n'y a rian de gâté; ce n'est que des mains au bout du compre: s'il t'atrape queuque baiser sur le chignon, voire sur la face, il n'y aura point de mal à ça, attrape qui peut, c'est autant de pris, ça ne te regarde point, ça viant jusqu'à toi, mais ça te passe, qu'il te lorgne tant qu'il voudra, ça aide à passer le tems; car, comme je te dis, la vartu du biau monde n'est point hargneuse, c'est une vartu douce que la politesse a bouté à se faire à tout; alle est folichonne, alle a le mot pour rire, sans façon, point considerante, alle ne donne rian, mais ce qu'on li vole alle ne 'court pas après. Vela l'arrangement de tout ça, vela ton devoir de Madame quand tu le seras.

CLAUDINE.

Et drez que c'est la mode pour être honnête, je varons, cette vartu-là n'est pas plus difficile que la nôtre. Mais mon homme, que dira-t-il?

BLAISE.

Moi ? rian. Je te varrions un regiment de galans à l'entour de toi que je fis obligé de passer mon chemin, c'est mon sçavoir vivre que ça, li aura trop de froidure entre nous.

CLAUDINE.

Blaise, cette froidure me chiffonne, ça ne vaut rian en menage, je fis d'avis que je nous aimions bian au contraire.

BLAISE.

Nous aimer, femme ? morgué il faut bian s'en garder; vraiment ça jetteroit un biau cotton dans le monde.

CLAUDINE.

Helas, Blaise, comme tu fais, & qui est-ce qui m'aimera donc moi ?

BLAISE.

Pargué ce ne sera pas moi, je ne fis pas si sot ni si ridicule.

CLAUDINE.

Mais quand je ne serons que tous deux est-ce que tu me hairas ?

BLAISE.

Oh non, je pense qu'il n'y a pas d'obligation à ça, stapendant je nous en informerons pour être pus surs; mais il y a une autre bagatelle qui est encore pour le bon air : c'est que j'aurons une maîtresse

qui sera queuque chiffon de femme qui sera bian laide & bian sotte, qui ne m'aimera point, que je n'aimerai point non pus; qui me fera des niches, mais qui me coûtera biaucoup, & qui ne vaura guere, & c'est là le plaisir.

CLAUDINE.

Et moi, combian me coûtera un galant; car c'est mon devoir d'honnête Madame d'en avoir un itou, n'est-ce pas?

BLAISE.

T'en auras trente, & non pas un.

CLAUDINE.

Oui trente à l'entour de moi à cause de ma vartu commode; mais ne me faut-il pas un galant à demeure?

BLAISE.

T'a raison, femme, je pense itou que c'est de la belle maniere, ça se pratique; mais ce chapitre là ne me reviant pas.

CLAUDINE.

Mon homme, si je n'ons pas un amoureux ça nous fera tort, mon ami.

BLAISE.

Je le vois bian; mais morgué je n'avons pas l'esprit assez farme pour te parmettre ça, je ne sommes pas encore assez naturisez gros Monsieur; tian passe-toi de galant, je me passerai d'amoureuse.

CLAUDINE.

CLAUDINE.

Faut esperer que le bon exemple t'enhardira.

BLAISE.

Ça se peut bian, mais tout le reste est bon, & je m'y tians; mais nos enfans ne venons point, c'est que noute laquais les charche, je m'en vais voir ça. Vela noute Dame & son cousin le Chevalier qui se promenent, je vais quitter la farme de sa cousine, s'ils t'accostent, tians ton rang, fais-toi rendre la reverence qui t'appartient, je vais revenir. Si le Fiscal à qui je devois de l'argent arrive, dis-li qu'il me parle.

SCENE III.

CLAUDINE, LE CHEVALIER, Madame DAMIS.

CLAUDINE *à part.*

PRomenons-nous itou pour voir ce qu'ils me dironr.

LE CHEVALIER.

Je suis de votre goût, Madame; j'aime

Paris, c'eſt le ſalut du galant homme, mais il fait cher vivre à l'Auberge.

Madame DAMIS.

Feu Monſieur Damis ne m'a laiſſé qu'un bien aſſez en déſordre, j'ai beſoin de beaucoup d'économie, & le ſéjour de Paris me ruineroit, mais je ne le regrette pas beaucoup; car je ne le connois guere. Ah vous voilà, Claudine, votre mari eſt-il revenu? A-t-il fait nos commiſſions?

CLAUDINE.

Avec votre parmiſſion, à qui parlez-vous donc, Madame?

Madame DAMIS.

A qui je parle? à vous, ma mie.

CLAUDINE.

Oh bian il n'y a ici ni maître ni maîtreſſe.

Madame DAMIS.

Comment me répondez-vous? Que dites-vous de ce diſcours, Chevalier?

LE CHEVALIER *riant.*

Qu'il eſt ruſtique! & qu'il ſent le terroir! Eh eh eh...

CLAUDINE *la contrefaiſant.*

Eh eh eh, comme il ricanne.

LE CHEVALIER.

Couſine, penſez-vous qu'elle me raille.

Madame DAMIS.

Vous n'en pouvez pas douter.

LE CHEVALIER.

Eh donc je conclus qu'elle eſt folle.

CLAUDINE.

Tenez, je vous parle à tous deux ; car vous ne ſçavez pas ce que vous dites, vous ne ſçavez pas le tu autem. Boutez-vous à votre devoir, honorez ma parſonne, traitez-moi de Madame, demandez moi comment ſe porte ma ſanté, mettez au bout queuque coup de chapiau, & pis vous vairrais. Allons, commencez.

LE CHEVALIER.

Ce genre de folie eſt divertiſſant. Voulez-vous que je la complimente ?

Madame DAMIS.

Vous n'y ſongez pas, Chevalier, c'eſt une impertinente qui perd le reſpect, & vous devriez la faire taire.

LE CHEVALIER.

Moi la faire taire ? arrêter la langue d'une femme ? un bataillon encore paſſe.

CLAUDINE.

Ah ah ah, par ma fiqué ça eſt trop drôle.

Madame DAMIS.

Son mari me fera raiſon de ſon inſolence.

CLAUDINE.

Bon, mon mari, eſt ce que je nous ſou-

cions l'un de l'autre, j'avons le bel air de nous ne nous voir quasiment pas. Vous qui n'avez jamais quitté votre chariau, cela vous passe, aussi bian que la vertu folichonne.

LE CHEVALIER.

Cette vertu folichonne m'enchante, son extravagance petille d'invention, va ma poule, va, sans dis, je t'aime mieux folle que raisonable.

CLAUDINE.

Oh ceti-là vaut trop, ils font envars moi ce que j'ons fait envers mon homme; il me croyons le çarviau parclus: ne leur disons rian; vela Blaise qui viant.

SCENE IV.

BLAISE, COLETTE, COLIN, ARLEQUIN, *& les Acteurs précedens.*

Madame DAMIS.

VOilà son mari, Maître Blaise, expliquez-nous un peu le procedé de votre femme. A-t-elle perdu l'esprit?

Elle ne me répond que des impertinences.

BLAISE *après les avoir tous regardé.*

Parsonne ne saluë. (*à Claudine*) Leur as-tu dit l'héritage du biau frere?

CLAUDINE.

Non, mais j'ai bian tenu mon rang.

Madame DAMIS.

Mais, Blaise, faites donc réflexion que je vous parle.

BLAISE.

Prenez un brin de patience, Madame, comportez-vous doucement.

LE CHEVALIER *d'un air sérieux.*

J'examine Blaise, sa femme est folle; je le croi à l'unisson.

BLAISE *à Arlequin.*

Noute laquais, dites à ces enfans qu'ils se carrint.

ARLEQUIN.

Carrez-vous, enfans.

COLIN *riant.*

Oh oh oh.

Madame DAMIS.

En verité voilà l'aventure la plus singuliere que je connoisse.

BLAISE.

Ah ça, vous dites comme ça, Madame, que Madame vous a dit des impartinences. Pour réponse à ça, je vous dirai d'a-

bord que ça se peut bian ; mais je ne m'en embarasse point ; car je n'y prends ni n'y mets, je ne nous mêlons point du tracas de Madame ; c.est peut-être que le respect vous a manqué. Enfin finale, accommodez-vous, Mesdames.

LE CHEVALIER.

Eh bien, cousine, le vertigo n'est-il pas double ? Voyons les enfans, je les croi uniformes. Qu'en dites vous, petite folle?

ARLEQUIN.

Parlez ferme.

COLETTE.

Allez-y voir, vous n'avez rien à me commander.

LE CHEVALIER *à Colin.*

A vous la balle, mon fils, ne dérogez-vous point ?

ARLEQUIN.

Courage.

COLIN.

Laissez-moi en repos, malapris.

LE CHEVALIER.

Par tout le même timbre ! [*à Arlequin*] Et toi, bélître.

ARLEQUIN *contrefaisant le Gascon.*

Je chante de même, c'est moi qui suis le Précepteur de la famille.

BLAISE.

Les vela bian ébaubis, je m'en vais ranger tout ça. Madame Damis, acoutez-moi, tout ceci vous renverse la çarvelle, c'est pis qu'une egnime pour vous & voute cousin. Oh bian de cette egnime en veci la clef & la sarrure. J'avions un frere, n'est-ce pas ?

LE CHEVALIER.

Nouvelle division. Eh bien ce frere ?

BLAISE.

Il est parti.

LE CHEVALIER.

Dans quelle voiture ?

BLAISE.

Dans la voiture de l'autre monde.

LE CHEVALIER.

Eh bien bon voiage : mais changez-nous de vertigo, celui-ci est triste.

BLAISE.

La fin en est plus drole. C'est que ne vous en déplaise, j'en avons herité de cent mille francs sans compter les brouttilles : & voilà la preuve de mon dire, *signé*, Rapin.

COLIN *riant.*

Oh oh oh, je serons Chevalié itou moi.

COLETTE.

J'allons porter le taffetas.

CLAUDINE.

Et an nous portera la queuë.

ARLEQUIN.

Pour moi je ne veux que la clef de la cave.

LE CHEVALIER *après avoir lû à Madame Damis.*

Sandis ! le galant homme dit vrai, cousine, je connois ce Rapin, & sa signature, voilà cent mille francs, c'est comme s'il en tenoit le coffre, je les honore beaucoup, & cela change la these.

Madame DAMIS.

Cent mille francs ! -

LE CHEVALIER.

Il ne s'en faut pas d'un sou. (*à Blaise*) Monsieur, je suis votre serviteur, je vous fais réparation, vous êtes sage, judicieux & respectable. Quant à Messieurs vos enfans, je les aime, le joli Cavalier, la charmante Damoiselle ; que d'éducation ! que de graces & de gentillesses !

CLAUDINE ET BLAISE.

Ah ! vous nous flattez par trop.

BLAISE.

Cela vous plaît à dire, & à nous de l'entendre. Allons, enfans, tirez le pied, faites voute reveverence avec un petit compliment de rencontre.

COLETTE.

COLETTE *faisant la reverence.*

Monsieur, vos graces l'emporront sur les nôtres, & j'avons encore plus de reconnoissance, que de mérite.

LE CHEVALIER *saluë.*

ARLEQUIN.

Et vous, Colin.

COLIN *saluant.*

Monsieur, je sis de l'opinion de ma sœur, ce qu'alle a dit, je le dis.

ARLEQUIN.

Colin, fait *bis.*

LE CHEVALIER.

On ne peut de répétitions plus spirituelles; vous m'enchantez, je n'en ai point assez dit, cent mille francs, capdebious, vous vous mocquez, vous êtes trop modestes, & si vous me fachez, je vous compare aux astres tous tant que vous êtes.

BLAISE.

Femme, entens-tu les astres?

LE CHEVALIER.

Quant à Madame, je la supplie seulement de me recevoir au nombre de ses amis, tout dangereux qu'il est d'obtenir cette grace; car je n'en fais point le fin: elle possede un embonpoint, une majesté, un massif d'agrément, qu'il est difficile de voir innocemment. Mais baste, il m'arri-

vera ce qu'il pourra, je suis accoûtumé au feu; mais je lui demande à son tour une grace. Me l'accorderez-vous, belle personne? [*Il lui prend la main qu'il fait semblant de vouloir baiser.*]

CLAUDINE.

Allons, vous n'êtes qu'un badin.

LE CHEVALIER.

Ne me refusez pas, je vous prie.

CLAUDINE.

He bian baisez, ce n'est que des mains au bout du compte.

LE CHEVALIER *la menant vers Madame Damis.*

Racommodez-vous avec la Cousine. Allons, Madame Damis, avancez; j'ai mesuré le terrain, à vous le reste. (*tout-bas ce qui suit.*) Ne résistez point, j'ai mon dessein; lâchez-lui le titre de Madame.

CLAUDINE *présentant la main à Madame Damis.*

Boutez dedans, Madame, boutez, je ne sis point fâchée.

Madame DAMIS.

Ni moi non plus, Madame Claudine, je suis ravie de votre fortune, & je vous accorde mon amitié.

CLAUDINE.

Je vous gratifions de la même, & je vous desirons bonne chance.

LE CHEVALIER.

Mettez une accolade, brochant sur le tout, je vous prie; bon, voilà qui est bien, alte là maintenant, je requiers la permission de dire un mot à l'oreille de la Cousine.

BLAISE.

Je vous parmettons de le dire tout haut.

ARLEQUIN.

Et moi itou; Mais M. le Chevalier, où est mon compliment à moi qui suis le docteur de la maison?

LE CHEVALIER.

Le docteur a raison, je l'oubliois, eh bien, va, je te trouve bouffon; vante-toi de ma bienveillance, je t'en honore, & ta fortune est faite.

ARLEQUIN.

Grand-merci de la gasconade.

LE CHEVALIER *tire à part Madame Damis pour lui dire ce qui suit.*

Cousine, sentez vous mon projet? Cette canaille a cent mille francs, vous êtes veuve, je suis garçon, voici un fils, voilà une fille, vous n'êtes pas riche, mes finances sont modestes, les légitimes de

la Garonne: Vous les connoissez ; proposons d'épouser, ce sont des Villageois : mais qu'est-ce que cela fait ? regardons le tout comme une intrigue pastorale ; le mariage sera la fin d'une Eglogue. Il est vrai que vous êtes noble ; mois je le suis depuis le premier homme ; mais les premiers hommes étoient pasteurs ; prenez donc le pastoreau, & moi la pastourelle. Ils ont cinquante mille francs chacun, cousine, cela fait de belles houlettes. En voulez-vous votre part ? He donc, Colin est jeune, & sa jeunesse ne vous messiéra pas.

Madame DAMIS.

Chevalier, l'idée me paroît assez sensée ; mais la démarche est humiliante.

LE CHEVALIER.

Cousine, sçavez-vous souvent dequoi vit l'orgueil de la Noblesse ? de ces petites hontes qui vous arrêtent. La belle gloire, c'est la raison cadedis ainsi j'acheve : (*à Blaise & à sa Femme*) Monsieur & Madame Blaise, si ces aimables enfans vouloient se promener un petit tour à l'écart, je vous ouvrirois une pensée qui me paroît piquante.

BLAISE.

Hola, Précepteur, boutez de la mar-

ge entre nous, convarſez à dix pas. (*Les enfans ſe retirent après avoir ſalué la compagnie qui les ſaluë auſſi.*

SCENE V.

LE CHEVALIER, Madame DAMIS, BLAISE, CLAUDINE.

LE CHEVALIER.

REvenons à nos moutons; vous ſçavez qui je ſuis, vous me connoiſſez depuis long-tems.

BLAISE.

Oh qu'oui, vous ne teniez pas trop de compte de nous dans ce tems-là.

LE CHEVALIER.

Oh des ſottiſes j'en ai fait dans ma vie tant & plus : oublions celle-là. Vous ſçavez donc qui je ſuis, le couſin Damis avoit épouſé la couſine, j'ai l'honneur d'être Gentilhomme, eſtimé, perſonne n'en doute, je ſuis dans les troupes, je ferai mon chemin ſandis, & rapidement, cela s'enſuit. Je n'ai qu'un aîné, le Ba-

ron de Lydas, un Seigneur languiſſant, un Cazanier incommodé du poumon, il faut qu'il meure, & point de lignée, j'aurai ſon bien, cela eſt net. D'un autre côté, voilà Madame Damis, veuve de qualité, jeune & charmante, ſes facultez vous les ſçavez, bonne Seigneurie, grand château, ancien comme le tems, un peu delabré, mais on le maſſonne. Or elle vient de jetter ſur M. Colin un regard que ſi le défunt en avoit vû la friponnerie, je lui en donnois pour dix ans de tremblement de cœur; ce regard, vous l'entendez camarade.

BLAISE.

Oh dame noute fils, c'eſt une petite face auſſi-bien trouſſée qu'il y en ait.

LE CHEVALIER.

Vous y êtes, & la couſine rougit.

Madame DAMIS.

En verité, Chevalier, vous êtes un indiſcret.

BLAISE.

Oh il n'y a pas-de mal à ça, Madame, çà eſt grandement naturel.

CLAUDINE.

Oh pour çà faut avouer que Colin eſt biau, n'en dit par tout qu'il me reſſemble.

Madame DAMIS.

Beaucoup.

LE CHEVALIER.

Je le garantis beau, je vous soûtiens plus belle.

BLAISE.

Oui oui, Madame est prou gentille ; mais je ne voyons rian de ça moi ; car ce n'est que ma femme ; poursuivez.

LE CHEVALIER.

Je vous disois donc que Madame a regardé M. Colin, qu'elle le parcouroit en le regardant, & sembloit dire : *Que n'êtes-vous à moi, le petit bon homme ! Que vous seriez bien mon fait !* là-dessus je me suis mis à regarder Mademoiselle Colette, la Demoiselle en même tems a tourné les yeux dessus moi ; tourner les yeux dessus quelqu'un, rien n'est plus simple, ce semble ; cependant du tournement d'yeux dont je parle, de la beauté dont ils étoient, de ses charmes & de sa douceur, de l'émotion que j'ai senti, ne m'en demandez point de nouvelles, voyez-vous, l'expression me manque, je n'y comprens rien : Est-ce votre fille, est-ce l'amour qui m'a regardé, je n'en sçai rien, ce sera ce que l'on voudra, je parle d'un prodige, je l'ai vû, j'en ai fait l'épreuve, &

n'en réchaperai point. Voilà toute la connoiſſance que j'en ai.

BLAISE.

Par la jarnigué ça eſt merveilleux; mais voyez donc cette petite maſque.

CLAUDINE.

Ah, M. Blaiſe, alle a deux pruniaux bian malins.

BLAISE.

Que faire à çà, ſe ſont les mians tous brandis.

Madame DAMIS.

De beaux yeux ſont un grand avantage.

LE CHEVALIER.

Oui, pour qui les porte, j'en conviens; mais qui les voit en paye la façon, & je me ſerois bien paſſé que M. Blaiſe eût donné copie des ſiens à ſa fille.

BLAISE.

Pardi tenez, j'avons quaſi regret d'avoir comme çà baillé note mine à nos enfans, puiſque çà vous tracaſſe.

LE CHEVALIER.

Homme d'honneur, ce que vous dites eſt touchant; mais il eſt un moyen.

CLAUDINE.

Lequeul?

LE CHEVALIER.

Le titre de votre gendre me ſortiroit

d'embarras par exemple, & moyennant le nom de Bru la cousine guériroit. Je vous ai dit le mal, je vous montre le remede.

BLAISE.

Madame, êtes vous d'avis que nous les guarissions ?

LE CHEVALIER.

Bellemere, ne bronchez pas, je me retiens pour votre fille; ne rebutez pas les descendans que je vous offre, prenez place dans l'Histoire.

CLAUDINE *à part.*

Queu plaisir! Oh bian je nous accordons à tout, pourveu que Madame n'aille pas dire que ce mariage n'est pas de niviau avec elle.

BLAISE.

Oh morguenne tout va de plain pied icy, il n'y a ni à monter, ni à descendre, voyez-vous ?

LE CHEVALIER.

Cousine, répondez, faites voir la modestie de vos sentimens.

Madame DAMIS.

Puisque vous avez découvert ce que je pensois, je n'en ferai plus de mystere, je souscrit à tout ce que vous ferez, on sera content de mes manieres, je suis née sim-

ple & ſans fierté, & votre fils m'a plû ; voilà la verité.

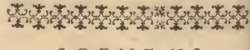
LE CHEVALIER.

Repartez, beau pere.

BLAISE.

Touchez-là, mon gendre, allons ma bru,çà vaut fait, j'acheterons de la Nobleſſe, alle ſera toute neuve, alle en durera plus long-tems, & ſoutianra la vôtre qui eſt un peu uſée. Pour ce qûi eſt d'en cas d'à préſent, allez prendre un doigt de collation, Madame Claudine, menez-les voir cheus nous, & dites à noute laquais qu'il arrive pour me parler. Je l'attends ici, faites itou avertir les violoneus, car je veux de la joye.

Le Chevalier donne la main aux Dames apres avoir ſalué Blaiſe.



SCENE VI.

BLAISE *ſe promene en ſe carrant.*

PArlons un peu ſeul; car à cette heure que je ſis du biau monde, faut avoir de grandes reflexions à cauſe de mes gran-

des affaires. Allons, révons donc tout en nous promenant. *(Il réve.)* Un pere de famille a bian du souci ; & c'est une mauvaise graine que des enfans. Drès que çà est grand, çà veut tâter de la nôce ; stapendant on a un rang qui brille, des équipages qui alochont toujours, des laquais qui grugeont tout, & sans ce tintamarre-là, on ne sçauroit vivre. Les petites gens sont bianheureux. Mais il y a une bonne coutume ; An emprunte aux Marchands, & an ne les paye point, çà soutient un ménage Stapendant il m'est avis que je faisons un metier de fous, nous autres honnêtes gens .... Mais vela notre Fiscal qui viant, je l'y devons de l'argent ; mais il n'y a rian à faire, je sçavons mon devoir.



SCENE VII.

LE FISCAL, BLAISE.

LE FISCAL.

Bonjour, Maistre Blaise.

BLAISE.

Serviteur, noute Fiscal, mais appellez-moi, Monsieur Blaise; çà m'appartiant.

LE FISCAL *riant.*

Ah ah ah! j'entends; votre fortune a haussé vos qualitez. Soit, M. Blaise, je me réjouis de votre avanture, vos enfans viennent de me l'apprendre, je vous en fais compliment, & je vous prie en même tems de me donner les cinquante francs que vous me devez depuis un mois.

BLAISE.

Cà est vrai, je reconnois la dette, mais je ne sçaurois la payer, çà me seroit reproché.

LE FISCAL.

Comment vous ne sçauriez me payer? Pourquoi?

BLAISE.

Parce que çà n'est pas daigne d'une parsonne de ma competence; çà me tourneroit à confusion.

LE FISCAL.

Qu'appellez vous confusion? Ne vous ai-je pas donné mon argent?

BLAISE.

Eh bian oui, je ne vai point à l'encontre; vous me l'avez baillé, je l'ons reçû, je vous le dois, je vous ai baillé mon

écrit, vous n'avez qu'à le garder : venez de jour à autre me demander votre deub, je ne l'empêche point, je vous remettrons, & pis vous revianrez, & pis je vous remettrons, & par ainsi de remise en remise le tems se passera honnêtement. Vela comme ça se fait.

LE FISCAL.

Mais est-ce que vous vous mocquez de moi ?

BLAISE.

Mais morgué, boutez-vous à ma place. Voulez vous que je me parde de réputation pour cinquante chetifs francs ? çà vaut-il la peine de passer pour un je ne sçai qui en payant ? Pargué encore faut-il acouter la raison. Si çà se pouvoit sans torner au préjudice de mon état, je le ferions de bon cœur, j'ons de l'argent, tenez, en vela. Il m'est bian parmis d'en bailler en emprunt, çà se pratique ; mais en payement, çà ne se peut pas.

LE FISCAL *à part.*

Oh oh, voici mon affaire. Il vous est permis d'en prêter, dites-vous ?

BLAISE.

Oh ! tout-à-fait parmis,

LE FISCAL.

Effectivement le privilege est noble, & d'ailleurs il vous convient mieux qu'à un autre ; car j'ai toujours remarqué que vous êtes naturellement genereux.

BLAISE *riant & se rengorgeant.*

Eh eh, oui, pas mal, vous tornez bian çà. Faut nous cajoller nous autres gros Monsieurs, j'avons en effet de grands mérites, & des mérites bian commodes ; car çà ne nous coûte rian ; an nous les baille, & pis je les avons sans les montrer ; vela toute la çarimonie.

LE FISCAL.

Je prévois que vous aurez beaucoup de ces vertus-là, M. Blaise.

BLAISE *lui donnant un petit coup sur l'épaule.*

Cà est vrai, M. le Fiscal, çà est vrai. Mais morgué vous me plaisés.

LE FISCAL.

Bien de l'honneur à moi.

BLAISE.

Je ne dis pas que non.

LE FISCAL.

Je ne vous parlerai plus de ce que vous me devez.

BLAISE.

Si fais da, je voulons que vous nous en

parliez ; faut-il pas que je vous amusions?

LE FISCAL.

Comme vous voudrez, je satisferai là-dessus à la dignité de votre nouvelle condition, & vous me payerez quand il vous plaira.

BLAISE.

Chiquet à chiquet, dans quelques dizaines d'années.

LE FISCAL.

Bon bon, dans cent ans ; laissons cela : Mais vous avez l'ame belle, & j'ai une grace à vous demander, qui est de vouloir bien me prêter cinquante francs.

BLAISE.

Tenez, Fiscal, je sis ravis de vous sarvir, prenez.

LE FISCAL.

Je suis honnête homme, voici votre billet que je déchire, me voilà payé.

BLAISE.

Vous vela payé, Fiscal, jarnigué çà est bian malhonnête à vous ; morgué ce n'est pas comme çà qu'on triche l'honneur des gens de ma sorte ; c'est un affront.

LE FISCAL *riant*.

Ah ah ah, l'original homme! avec ses mérites qui ne lui coûteront rien.

SCENE VIII.

BLAISE, ARLEQUIN ET SES ENFANS.

BLAISE.

PAr la ſanguienne il m'a vilainement attrapé-là ; mais je l'y revaudrai.

ARLEQUIN.

M. que vous plaît-il de moi ?

BLAISE.

Il me plaît que vous bailliez une petite leçon de bonne maniere à nos enfans, dreſſez-les un petit brin ſelon leur qualité, à celle fin qu'ils puiſſent tantôt batifoler à la grandeur, ſuivant les balivarnes du biau monde; vous ferez bian çà?

ARLEQUIN.

Eh qu'oui, j'ai ſifflé plus de vingt linottes en ma vie, & vos enfans auront bien autant de memoire.

COLIN.

Papa, je n'irons donc pas trouver la compagnie ?

ARLEQUIN.

Dites Monſieur, & non papa.

COLIN.

Monſieur, eſt-ce que ce n'eſt pas mon pere ?

BLAISE.

N'importe, petit garçon, faites ce qu'on vous dit.

COLETTE.

Et moi, papa, dis-je, Monſieur, irons-je....

BLAISE.

Ecoutez tous deux ce qu'il vous dira auparavant, & pis venez, quand vous ſçaurez la politeſſe; car je vous marie tous deux, voyez-vous ?

COLIN.

Oh oh, vela qui eſt bon, j'aime le mariage moi, & je ſerai l'homme de qui ?

BLAISE.

De Madame Damis.

COLIN *en ſe frottant les mains.*

Tatigué que j'allons rire.

ARLEQUIN.

Ce tranſport eſt bon, je l'approuve; mais le geſte n'en vaut rien, je le caſſe.

COLETTE *à Arlequin.*

Et moi, mon bon M. qui eſt-ce qui me prend ?

BLAISE.

M. le Chevalier.

COLETTE.

Eh bian tant mieux, je ſerai Chevaliere.

BLAISE.

Je vais toûjours devant. Commencez la leçon, & faites vîte.

ARLEQUIN.

Allons, étudions.

SCENE IX.

ARLEQUIN, COLETTE.

ARLEQUIN.

LAiſſez moi me recueillir un moment. (*à part.*) Qu'eſt-ce que je leur dirai? je n'en ſçai rien; car du beau monde je n'en ai vû que dans les ruës en paſſant; voilà tout le monde que je ſçai. N'importe, je me ſouviens d'avoir vû faire l'amour, j'entendis quelques paroles, en voilà aſſez. [*tout haut*) Ah ça approchez; comme ainſi ſoit qu'il n'eſt rien de ſi beau que les ſimilitudes, commençons doctement par là. Prenez, Monſieur Colin, que

vous êtes l'amant de Mademoiſelle Colette, parlez-lui d'amour, & elle vous répondra; voyons.

COLIN *faute de joye.*

Parlez donc, Mademoiſelle, vous vela donc?

COLETTE.

Oui, Monſieur, me voilà. De quoi s'agit-il?

COLIN.

Il s'agit, Mademoiſelle, qu'il y a bian des nouvelles.

COLETTE.

Et queulles, Monſieur.

COLIN.

C'eſt que la biauté de votre parſonne, car il ne faut pas tant de préambule, & c'eſt ce qui fait d'abord que je vous veux pour femme. Qu'eſt-ce qu'ou dites à çà?

COLETTE.

Je dis qu'il en arrivera ce qu'il pourra, mais que voute diſcours me hauſſe la couleur, parce que je n'avons pas la coûtume d'entendre prononcer les choſes que vous mettez en avant.

ARLEQUIN.

Ah! cela va couci couci.

COLIN.

Çà eſt vrai, Mademoiſelle, mais vous

ferez pûs accoûtumée à la seconde fois qu'à la premiere, & de fois en fois vous vous y accoûtumerez tout-à-fait. [*à Arlequin.*] Fais-je bien ?

ARLEQUIN.

J'apperçois quelque chose de rustique dans les dernieres lignes de votre compliment.

COLETTE.

Mais oui, il m'est avis qu'il y a d'abord galopé de l'amour au mariage.

COLIN.

C'est que je suis hatif, mais j'irai le pas. Je ne dirai pas que vous serez ma femme ; mais çà n'empêchera pas que je ne sois voute homme.

COLETTE.

Eh bian le vela encore embarbouillé dans les épousailles.

COLIN.

Morgué, c'est que cette nôce est friande, & mon esprit va toûjours trottant envar elle.

ARLEQUIN.

Vous avez le goût d'une épaisseur. . . .

COLIN.

Bon bon, laissons tout cela, tenez, je m'en vas, je n'aime pas à être à l'école, je parlerai à l'avanture, laissez venir

Madame Damis, pis qu'alle eſt veuve, alle me fera mieux ma leçon que vous ; adieu, mijaurée, je vous ſaluë, noute Magiſter.

SCENE X.

ARLEQUIN ET COLETTE

ARLEQUIN *à part.*

VEla une éducation qui m'a coûté bien de la peine ; achevons la vôtre, Mademoiſelle. Premierement je croi qu'il a raiſon quand il vous appelle une mijaurée.

COLETTE.

Et pardi il n'y a qu'à dire, je ferai pûs hardie ; car je me retians à cette heure-ci, tenez, ce n'étoit que mon frere qui m'en contoit, dame ça n'afriole pas. Mais M. le Chevalier, c'eſt une autre hiſtoire ; ſa mine me plaît, vous varrez, vous varrez comme çà me demeine le cœur. Voulez-vous que je lui diſe, que je l'aime, çà me fera biaucoup de plaiſir.

ARLEQUIN.

Prrrr.... comme elle y va, tout le ſang de la famille court la poſte, patience, mon écoliere, je vous diſois donc quelque choſe, où en étions-nous?

COLETTE.

A l'endroit où j'étois, une mijaurée.

ARLEQUIN.

Tout juſte, & je concluois .... mais je ne conclus plus rien, j'ajoûterai ſeulement ce qui s'enſuit. Quand les reverences ſeront faites, vous aurez une certaine modeſtie qui ſera relevée d'une certaine coquetterie....

COLETTE.

Je boutrai une pincée de chaque ſorte, n'eſt-ce pas?

ARLEQUIN.

Fort bien. Vous ſerez ... timide.

COLETTE.

Helas! Pourquoi?

ARLEQUIN.

Timide & galante.

COLETTE.

Ah j'entends! je boutrai de çà qui ne dit rian & qui n'en penſe pas moins.

ARLEQUIN *à part*.

L'aimable enfant, elle entend ce que je lui dis, & moi je n'y comprens rien. [*tout*

haut.] Le Chevalier continuera ; d'abord il ne sera que poli, petit à petit il deviendra tendre.

COLETTE.

Et moi qui le varrai venir, je m'avancerai à l'avenant.

ARLEQUIN.

Elle veut toûjours avancer.

COLETTE.

Je lui baillerai bonne esperance, & je pardrai mon cœur à proportion que j'aurai le fian.

ARLEQUIN.

Ma foi vous y êtes.

COLETTE.

Oh laissez-moi faire, je sçaurai bien petit à petit manquer de courage, & pis en manquer encore davantage, & pis enfin n'en avoir pus.

ARLEQUIN.

Il n'y a plus d'enfans, Mademoiselle, vous dira-t-il en vous abordant, vous voyez le plus humble des vôtres.

COLETTE.

Et moi je vous remarcie de votre humilité ; ce li ferai-je ?

ARLEQUIN.

Que vous êtes aimable ! qu'on a de plaisir à vous contempler, ajoûtera-t-il en panchant la tête. Qu'il seroit heureux

de vous plaire, & qu'un cœur qui vous adore goûteroit d'admirables felicitez ! ah, ma chere Demoiselle, quel tas de charmes! que d'appas! que d'agrémens! votre personne en fourmille, ils ne sçavent où se mettre ; souriez mignardement là-dessus. [*Colette sourit.*] Ah, ma Déesse! puis-je esperer que vous aurez pour agréable la tendresse de votre amant ? Regardez-moi honteusement du coin de l'œil à présent.

COLETTE *l'imitant.*

Comme çà ?

ARLEQUIN.

Bon, ah qu'est-ce que c'est cela ? vous me lorgnez d'une maniere qui me transporte. Est-ce que vous m'aimeriez ? répondez. Je ne veux qu'un pauvre petit mot. Soupirez à présent.

COLETTE.

Bian fort ?

ARLEQUIN.

Non, d'un soupir étouffé.

COLETTE.

Ah!

ARLEQUIN.

Oh après ce soupir-là il deviendra fou, il ne dira plus que des extravagances, quand vous verrez cela, vous vous rendrez

tendrez, vous lui direz, je vous aime.

COLETTE.

Tenez, tenez, le vela qui viant, je parie qu'il va me faire repasser ma leçon. Dame je sçai où il me faut rendre à cette heure.

ARLEQUIN.

Adieu donc, je vous mets la bride sur le cou. [*à part.*] Ouais, je croi que mon cœur a cru que je parlois serieusement!

SCENE XI.

LE CHEVALIER, COLETTE, ARLEQUIN.

LE CHEVALIER *à Arlequin.*

MOn ami, tu fais ici la pluye & le beau temps, fais durer le dernier, je t'en prie, je suis né reconnoissant.

ARLEQUIN.

Mettez-vous en chemin, je vous promets le plus beau temps du monde. (*Il se retire.*)

SCENE XII.

LE CHEVALIER, COLETTE.

LE CHEVALIER.

J'Ai quitté la compagnie, je n'ai pû, Mademoiselle, résister à l'envie de vous voir, j'ai perdu mon cœur, une charmante personne me l'a pris, cela m'inquiete, & je viens lui demander ce qu'elle en veut faire. N'êtes vous pas la receleuse, donnez-m'en des nouvelles, je vous prie.

COLETTE *à part.*

Oh pis qu'il a pardu son cœur, nous ne bataillerons pas long-tems. (*haut.*) Monsieur, pour ce qui est de votre cœur je ne l'avons pas vû, si vous me disiez la parsonne qui l'a prins, on varroit ça.

LE CHEVALIER.

Vous ne la connoissez donc pas?

COLETTE *faisant la reverence.*

Non, Monsieur, je n'avons pas cet honneur-là,

LE CHEVALIER.

Vous ne la connoissez pas? Eh cadedis, je vous prends sur le fait, vous portez les yeux de celle qui m'a fait le vol.

COLETTE *à part.*

Je le vois venir le malicieux. (*haut*) Monsieur, c'est pourtant mes yeux que je porte, je n'empruntons ceux-là de parsonne.

LE CHEVALIER.

Parlez, ne vous voiez-vous jamais dans le cristal de vos fontaines ?

COLETTE.

Oh si fait, queuque fois en passant.

LE CHEVALIER.

Patience, eh qu'y voyez-vous ?

COLETTE.

Eh mais, je m'y vois.

LE CHEVALIER.

Eh donc, voilà ma friponne.

COLETTE *à part.*

Helas! il sera bien tôt mon fripon itou.

LE CHEVALIER.

Que répondez-vous à ce que je dis ?

COLETTE.

Dame ! ce qui est fait est fait. Votre cœur est venu à moi, je ne l'y dirai pas

de s'en aller, & on ne rend pas cela de la main à la main.

LE CHEVALIER.

Me le rendre! quand vous avez tiré dessus, quand vous l'avez incendié, qu'il se portoit bien, & que vous l'avez fait malade. Non, ma toute belle, je ne veux point d'un incurable.

COLETTE.

Queu pitié que tout çà! comment ferai-je donc?

LE CHEVALIER.

Ne vous effrayez point, sans crier au meurtre, je trouve un expedient, vous m'avez maltraité le cœur, faites les frais de sa guérison, j'attendrai, je suis accommodant, le vôtre me servira de nantissement, je m'en contente.

COLETTE.

Oui-da, vous êtes bian fin, si vous l'aviez une fois vous le garderiez peut-être.

LE CHEVALIER.

Je vous le garderois; vous sentez donc cela mignonne? une légion de cœurs si je vous les donnois, ne payeroit pas cette expression affectueuse; mais achevez, vous êtes naïve, développez-vous sans façon, dites le vrai, vous m'aimez?

COLETTE.

Oh çà se peut bian ; mais il n'est pas encore tems de le dire.

LE CHEVALIER.

Je me mettrois à genoux devant ces paroles, je les savoure, elles fondent comme le miel ; mais donc quand serat-il tems de tout dire ?

COLETTE.

Allez, allez toujours, je vous garde çà quand je vous verrai dans le transport.

LE CHEVALIER.

Faites donc vîte, car il me prend.

COLETTE.

Oh je ne le veux pas lors, retournons où nous étions. Vous me demandez mon cœur ; mais il est tout neuf, & le vôtre a peut-être sarvi?

LE CHEVALIER.

Le mien, pouponne, sçavez-vous ce qu'on en dit dans le monde, le nom qu'on lui donne, on l'appelle l'indomptable.

COLETTE.

Il a donc pardu son nom maintenant.

LE CHEVALIER.

Il ne lui en reste pas une syllabe, vos beaux yeux l'ont dépouillé de tout, je le

renonce, & je plaide à present pour en avoir un autre.

COLETTE.

Et moi qui ne sais pas plaider, vous varrez que je pardrai cette cause-là.

LE CHEVALIER *la regarde.*

Gageons, ma poule, que l'affaire est faite.

COLETTE *à part.*

Je crois que voici l'endroit de le regarder tendrement. [*Elle le regarde.*]

LE CHEVALIER.

Je vous entends mon ame, ce regard là décide, je triomphe, je suis vainqueur; mais faites doucement, la victoire m'étourdit, je m'égare, la tête me tourne, ménagez moi je vous prie.

COLETTE *à part.*

Vela qui est fait, il est fou, çà doit me gagner, faut que je parle.

LE CHEVALIER.

Le papa vous donne à moi, signez, paraphez la donnation, dites que je vous plais.

COLETTE.

Oh pour çà oui vous me plaisez, n'y a que faire de pataraffe à çà.

LE CHEVALIER.

Vous me ravissez sans me surprendre; mais voici Madame Damis & le Beau-

frere, nos affaires sont faites, ils viennent convenir des leurs. [*à part.*] *retirons-nous. Colette sort.*

SCENE XIII.

Madame DAMIS, COLIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

JUsqu'au revoir. M. Colin, vous aime-t-on ?

COLIN.

Je sommes ici pour voir çà.

LE CHEVALIER.

Achevez donc.

SCENE XIV.

Madame DAMIS, COLIN.

COLIN *à part.*

TAchons de bian dire. (*haut.*) Madame, il est vrai que l'honneur de

voir voute biauté est une chose si admirable, que par rapport à noute mariage, dont ce que j'en dis, n'est pas que j'en parle, car mon amitié dont je ne dis mot; mais . . . . tenez je m'embarbouille dans mon compliment, parlons à la franquette, il n'y a que les mots qui faisons les paroles; j'allons être mariez ensemble, çà me réjouit, çà vous rend-il gaillarde?

Madame DAMIS *riant.*

Il parle un assez mauvais langage, mais il est amusant.

COLIN.

Il est vrai que je ne sçavons pas l'ostographe; mais morgué je sommes tout-à-fait drôle; quand je ris, c'est de bon cœur, quand je chante c'est pis qu'un marle, & de chansons j'en savons plein un boissiau: c'est toûjours moi qui mene le branle, & pis je saute comme un cabry & boute & t'en auras, toûjours le pied en l'air, n'y a que moi qui tiant, hors Maturaine da, qui est aussi une sauteuse, haute comme une parche. La connoissez-vous, c'est une bonne criature & moi aussi, tenez je prends le tems comme il viant & l'argent pour ce qu'il vaut? Parlons de vous. Je sis riche, vous

êtes belle, je vous aime bian, tout çà rime ensemble, comment me trouvez-vous ?

Madame DAMIS.

Il ne vous manque qu'un peu d'éducation, Colin.

COLIN.

Morgué l'appetit ne me manque pas toûjours, c'est le principal, & pis cette éducation à quoi çà sart-il ? Est-ce qu'on en aime mieux ? Je gage que non. Marions nous, vous en varrez la preuve, vela parler ça.

Madame DAMIS.

Je crois que vous m'aimerez ; mais écoutez Colin, il faudra vous conformer un peu à ce que je vous dirai, j'ai de l'éducation moi, & je vous mettrai au fait de bien des choses.

COLIN.

Bian entendu ; mais avec la parmission de votre éducation, dites-moi, suis-je pas aimable ?

Madame DAMIS.

Assez.

COLIN.

Assez, c'est comme qui diroit beaucoup ; mais c'est que la confusion vous rend le cœur chiche, baillez-moi votre

main que je la baiſe, ça vous mettra pu en train. (*Il lui baiſe la main.*)

Madame DAMIS.

Doucement Colin, vous paſſez les bornes de la bienſeance.

COLIN.

Dame je vas mon train moi ſans prendre garde aux bornes ; mais morgué dites-moi de la douceur.

Madame DAMIS.

Ça ne ſe doit pas.

COLIN.

Eh bian ça ſe prête & je ſis bon pour vous le rendre.

Madame DAMIS.

En verité l'amour eſt un grand maître, il a déja rendu ſes ſimplicitez agréables.

COLIN.

Bon vela une belle bagatelle, voirement vous en varrez bian d'autres.



SCENE XV.

MADAME DAMIS, COLIN, CLAUDINE, BLAISE, ARLEQUIN, LE CHEVALIER, COLETTE, COLIN.

[*On entend les Violons.*]

LE CHEVALIER *après avoir donné la main à Claudine.*

EH bien mes amis, êtes-vous tous d'accord ?

COLIN.

Alle me trouve gaillard, & alle dit qu'alle est bian contante ; mais vela des Violonneux.

BLAISE.

Oui, c'est une petite politesse que je faisons à ma Bru, comme un reste de collation.

LE CHEVALIER

Et le Contrat ! Sandis c'est le repos de l'amour honnête, où se tient le Notaire.

BLAISE.

Il va venir, divartiſſons nous en l'attendant, allons Violons courage.

(*La Fête ſe fait, & dans le milieu de la Fête on apporte une lettre à Blaiſe qui dit.*) Eh vela le Clerc de noute Procureux ; qu'eſt-ce, M. Griffet ? qu'y a-t-il de nouviau ?

GRIFFET.

Liſez Monſieur.

BLAISE.

Tenez mon gendre, dites-moi l'écriture.

LE CHEVALIER.

J'ai crû devoir vous avertir que M. Rapin fit hier banqueroute, & que l'état dans lequel il laiſſe ſes affaires, fait juger qu'il paſſe en pays Etranger, il doit à pluſieurs perſonnes & ne laiſſe pas un ſol, j'ai pris toutes les meſures convenables en pareil cas, j'y ſuis intereſſé moi-même : mais je ne vois nulle eſperance, mandez-moi cependant ce que vous voulez que je faſſe, j'attends votre réponſe, & ſuis.

LE CHEVALIER *pliant la Lettre, dit à Blaiſe.*

Blaiſe mon ami, il ne me reſte plus qu'à vous repeter ce que le Procureur a

mis au bas de sa missive [*en lui rendant la Lettre.*] Et suis, car les articles de notre Contrat sont passez en Pays Etrangers, actuellement ils courent la poste. Adieu Colette, je vous quitte avec douleur.

COLETTE.

Vela donc cet homme qui me vouloit bailler tout un régiment de cœurs.

LE CHEVALIER.

Le régiment, le Banqueroutier le réforme, il emporte la Caisse.

ARLEQUIN.

Ma foi ce n'est pas grand dommage; mauvaise milice que tout cela, qui ne vaut pas le pain d'amunition.

LE CHEVALIER.

Je t'entends Faquin.

Madame DAMIS.

Allons Mr le Chevalier, donnez moi la main, retirons-nous, car il se fait tard.

ARLEQUIN.

Bon soir la Cousine, adieu le Cousin, mes complimens à vos ayeux, à cause du bon sens qu'ils vous ont laissé.

COLIN.

Pardy c'est une accordée de pardue; tu me quittes, je te quitte, & vive la joie. Dansons papa.

ARLEQUIN.

Sieur Blaise, vous m'avez pris sur le pied

de cent écus par an, il y a un jour que je suis ici, calculons, payez & je parts.

BLAISE.

Femme à quoi penses-tu ?

CLAUDINE.

Je pense que vela bian des équipages de chuts, & des casaques de reste.

BLAISE.

Et moi je pense qu'il y a encore du vin dans le pot & que j'allons le boire. Allons enfans, marchez. [*à Arlequin.*] Venez boire itou vous, bon voyage après, & pis adieu le biau monde.

Fin de la Comedie.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *l'Heritier de Village*, Comedie d'un Acte, qui peut être imprimée. A Paris le 3. Mars, 1727.

BLANCHARD.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *le nouveau Théatre Italien* ; j'ai examiné en particulier les differentes Piéces qui le composent, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 3. Novembre 1728.

DANCHET.

LE
NAUFRAGE,
COME'DIE
en cinq Actes,

REPRE'SENTE'E POUR LA premiere fois sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, par les Comédiens Italiens ordinaires du ROY, le 14. Février 1726.

Dédiée à Son Altesse Serenissime Madame la DUCHESSE.

Par Mademoiselle RICCOBONI.

Le prix est de 25. sols.



A PARIS;

Chez NOEL PISSOT, Quai des Augustins ; à la descente du Pont-Neuf, à la Croix d'Or.
FRANÇOIS FLAHAULT, à l'entrée du Quai des Augustins, du côté du Pont S. Michel, au Roi de Portugal.

M. DCC. XXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



A

SON ALTESSE SERENISSIME MADAME LA DUCHESSE.



ADAME,

J'ose esperer que VOTRE ALTESSE SERENISSIME *ne désapprouvera pas la liberté que je prends, de lui offrir cet Ouvrage.*

C'est un hommage que je dois aux bontés dont elle m'honore, & si l'offrande n'est pas digne par elle-même de l'attention de VOTRE ALTESSE SERENISSIME; *Je la supplie de la recevoir au moins, comme une preuve du dévouëment infini, & du très-profond respect, avec lequel je suis,*

MADAME,

DE V. A. SERENISSIME

La très-humble, très-obéïssante, & très-soumise Servante,
HELENE BALLETTI RICCOBONI
FLAMINIA.

AU LECTEUR.

MOn dessein n'est pas de donner une Préface, & encore moins d'entrer dans l'examen de l'origine de la Comédie, & des regles qui la constituent. Je ne veux que me justifier auprès du Public qui, selon toutes les apparences, sera surpris de voir une Piece Françoise de ma façon ; je suis étrangere, & par consequent peu instruite de ces traits fins, & délicats, qui sont un des principaux agrémens de la Langue que je fais parler à mes Personnages. Mais il faut l'avoüer, toutes mes reflexions ont été moins fortes, que l'envie de me rendre agréable à une Nation, dont il est glorieux de mériter le suffrage ; charmée depuis long-temps du *Mercator* de Plaute, j'ai cru que l'on me sçauroit quelque gré de travailler sur un sujet

très-propre pour notre Théâtre, & qui d'ailleurs a les graces de la nouveauté; car je ne ſçache perſonne, qui ſe ſoit aviſé de le traiter. Le *Rudens* du même Poëte m'a fourni les Epiſodes. Et je me ſuis flattée que l'on ne me feroit pas un crime d'avoir imité un ancien Auteur. Lui-même ſouvent a copié les Grecs, ſon exemple a été ſuivi par Térence, & tous ont eu la bonne foi, de ne le pas laiſſer ignorer à la poſterité. Malgré cet aveu la plûpart de leurs Pieces ont été receües des Romains, avec les plus grands applaudiſſemens. Rien de plus beau que celles de Moliere, cependant on y reconnoît, & des ſujets, & des traits puiſés dans les Ecrits de ces Anciens. Pourquoi donc aurois-je dû être plus ſcrupuleuſe que tant de grands Hommes? je connois mes forces, & combien de faux pas n'aurois-je pas fait ſans de pareils guides! dont pourtant je me ſuis écartée ſur le Chapitre des

mœurs, & des usages; les nôtres ne ressemblent point du tout à ceux des Grecs & des Latins, & il m'a parû que je ne devois pas les conserver, autrement je n'aurois pû esperer un accueïl favorable, que de la part des Sçavans de profession, ou des personnes, qui par un goût excellent, & par un heureux naturel, se portent aux choses mêmes, qui ne leur sont pas connuës. *L'Andrienne* est aujourd'hui peu suivie, quoiqu'elle soit la plus parfaite des Comedies de *Térence*, & cela, parce que les mœurs anciennes ignorées d'ordinaire, ne frappent & n'interessent aucunement : on les a rapprochées de notre temps dans une Tragedie nouvelle, dont le sujet est peu different de l'Andrienne, & cette Piece a été receüe très-favorablement; il ne me reste maintenant, qu'à supplier le Public de lire cette Comedie avec la même indulgence, qu'il l'a vûë représenter.

ACTEURS.

HORACE, Pere de Lelio.

LELIO.

ARLEQUIN.

TRIVELIN.

FABRICE, Pere de Cinthio.

CINTHIO.

SILVIA, Amante de Lelio.

SPINETTE, Suivante de Silvia.

FLAMINIA, femme de Fabrice en secondes nôces.

ROSETTE, Suivante de Flaminia.

Mr. DE LA BOUSSOLE, Capitaine de Vaisseau.

Un CUISINIER.

Differens Personnages muets.

La Scene est au Fort Royal de la Martinique.



LE NAUFRAGE, COMEDIE.

✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la Mer dans le fond & des Rochers, & des deux côtez des Maisons.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *seul.*

MISERICORDE! quelle tempête effroïable! je me meurs! je n'en puis plus! je n'ai jamais rien vû de pareil. Le vent a enlevé toutes les tuilles de la maison, il n'y a plus de carreaux aux fenêtres, toutes les

portes sont en pieces, & on est à l'air dans les maisons comme dans les ruës. Le tonnere est tombé dans notre cave & a bû notre vin jusqu'à la derniere goute, la mer est dans une colere terrible, il semble, qu'elle veuille tout engloutir. Ah! quelle épouventable vague! ah! *Poveretto mi.*

Il regarde toûjours du côté de la Mer faisant des postures d'effroi.

※※※※※※※※※※※※※※※※※※

SCENE II.

LELIO, TRIVELIN, ARLEQUIN.

LELIO.

TRivelin, je ne puis trouver de repos; cet orage m'inquiete! ma chere Silvia doit arriver ici par le Vaisseau qu'on attend, elle est actuellement en chemin, & sans doute elle essuye cette tempête: Vous perirez peut-être ma chere Silvia pour suivre mes conseils, & l'amour que vous avez pour moi; que deviendrois-tu infortuné Lelio, si tu perdois ainsi toute ton esperance? tu ne survivrois pas à la perte de Silvia.

TRIVELIN.

Ah! doucement, Monsieur, je vous

prie, vous croyez d'abord tout perdu, un Vaiſſeau ne perit pas toûjours dans la tempête, & Monſieur Horace votre Pere n'auroit pas amaſſé tant de richeſſes, ſi chaque orage lui avoit coûté un vaiſſeau; peut-être, Mademoiſelle Silvia, n'eſt-elle pas encore partie.

LELIO.

Toutes tes raiſons ne peuvent calmer mes allarmes, je ſçai ſûrement qu'elle s'eſt embarquée ſur le vaiſſeau de Monſieur de la Bouſſole, il doit être prêt d'arriver ici, & mon agitation & mes craintes ne pourront ceſſer, que je n'en apprenne des nouvelles: mais que fais-tu là Arlequin?

ARLEQUIN.

Ah! Monſieur, je ſuis mort de peur! je vois des pauvres Diables à la nage, ils vont ſe noyer, car ils n'en peuvent plus de fatigue, & ils ne trouveront pas là un verre d'eau des Barbades pour ſe remettre le cœur.

LELIO.

Ah! je ſuis perdu, c'eſt un vaiſſeau qui vient de ſe briſer, Silvia y étoit ſans doute.

TRIVELIN.

Où vois-tu tout cela?

ARLEQUIN.

Là bas, là bas, voyez ils se noyeront tous.

LELIO.

Allons les secourir Trivelin s'il est possible.

TRIVELIN.

Je vous suis. La peste comme vous courez, je ne sçaurois aller si vîte.

SCENE III.

ARLEQUIN *seul regardant la Mer.*

AH! que vois-je! je ne me trompe point, oui ce sont deux femmes seules dans un petit bateau, ouf! comme la mer les éleve; ah! les voilà maintenant tout au fond! voilà le courant qui les emporte! ah, ah! bon, je les vois reparoître, elles ont évité un terrible rocher, le vent les ameine au rivage, elles sont sauvées, si elles peuvent éviter cette vague: elle est épouventable, je n'en ai jamais vû de pareille; je crois qu'elle va venir jusques ici.

Il se sauve en courant au devant du Théâtre, & puis se raproche.

Ah! je commence à respirer, j'en vois

une qui s'est jettée hors du petit bateau, elle aura les jambes un peu moüillées, mais ce n'est rien; la voilà sauvée, & l'autre, le flot l'a jettée aussi hors de la nacelle, mais elle est bien plus loin..... la peur la fait tomber..... elle se releve..... la voilà qui marche..... bon elles sont hors de l'eau..... mais elles s'égareront..... en voilà une qui prend un mauvais chemin.

SCENE IV.

HORACE *dans la maison*, ARLEQUIN; SILVIA *entre avant qu'Arlequin sorte.*

HORACE.

ARlequin, Arlequin!

ARLEQUIN.

Monsieur.

HORACE.

Comment tu t'amuses à te promener pendant que le vent brise tout dans la maison.

ARLEQUIN.

Un moment, Monsieur.

HORACE.

Viens vîte, où je t'iray chercher.

ARLEQUIN.

Ne vous en donnez pas la peine. Puisses-tu être au fond de la Mer! vieux Sorcier, qui ne me laisses pas le temps de secourir ces deux pauvres femmes.

SILVIA.

Où suis-je ? me voici échappée au naufrage, seule, & dans un pays que je ne connois point ! qui pourra me secourir ? j'ai perdu dans la Mer mes bijoux & mes papiers ; je ne pourrai plus me faire connoître à mon oncle Lisimaque que j'allois chercher ? que ferais-je ? si je pouvois du moins retrouver cette pauvre Spinette ! sa compagnie me consoleroit. Pour se bien représenter les malheurs de la vie, ce n'est pas assez d'en entendre parler, on ne les connoît veritablement que quand on les éprouve ; c'étoit donc là le bonheur que je m'étois promis, en quittant ma patrie, pour venir chercher celui qui devoit être mon époux ? mon malheur a commencé par son absence, la mort de ma mere l'a augmenté, & mon naufrage le met à présent au comble; Lelio? tu ne sçais pas mon sort, ny l'état où je me trouve : ton cœur en seroit touché, & ton amour te porteroit à me secourir.

****

SCENE V.

SILVIA, SPINETTE *sur le rocher.*

SPINETTE.

PAuvre Spinette, comment te tireras-tu d'un si mauvais chemin ? ah ! je crains à chaque pas de retomber dans la mer, il n'y auroit plus de ressource pour moi : me voilà pourtant presque à la fin. Je cherche partout des yeux ma chere Maîtresse, mais je ne la vois point ! la vie me sera toûjours triste, si cette pauvre Damoiselle, à qui j'ai toûjours été si attachée est malheureusement périe ! je l'ai appellée cent fois, personne ne répond : Mademoiselle Silvia ! Mademoiselle Silvia !

SILVIA.

N'entends-je pas une voix qui m'appelle ?

SPINETTE.

Mademoiselle Silvia !

SILVIA.

Oui, je ne me trompe point c'est la voix de Spinette..... Spinette !

SPINETTE.

Ah ! ma chere Maîtresse !

SILVIA.

Spinette, Spinette !

SPINETTE.

Mademoiselle !

SILVIA *en l'embrassant.*

Ma chere ! je suis donc assez heureuse pour te retrouver ?

SPINETTE.

Je pleure de joye ;

SILVIA.

Tu vis donc, ma chere Spinette ?

SPINETTE.

Ma chere Maîtresse, vous seule vous êtes cause que je suis contente de vivre, puisque j'ai le bonheur de me retrouver avec vous : à peine le puis-je croire ? embrassez-moi, embrassez-moi, je vous prie ;

SILVIA.

Ton amitié, Spinette, adoucit la rigueur de mon sort, j'y suis sensible, & si mes malheurs finissent un jour, tu seras contente de ma reconnoissance.

SPINETTE.

Je connois il y a long-temps votre bon cœur, mais laissons cela : songeons à trouver une retraite ; car la peur, la fatigue, & le froid m'ont tellement abbatuë, que je

respire à peine : j'ai besoin de bien des choses, & je vous crois dans la même necessité.

SILVIA.

Oui : mais, où trouver cette retraite ? à qui la demanderons-nous ! sçavons-nous en quel pays nous sommes ! Lorsque la tempête nous a surpris, nous étions encore bien loin de la Martinique, & le vent nous a peut-être éloignés de l'endroit où nous devions aborder, on ne rencontre personne ici : je croirois être dans un désert si je ne voyois des maisons.

SPINETTE.

Si l'orage s'est fait sentir sur la terre comme sur la mer, je ne doute pas que tout le monde ne soit caché ; encore si nous avions pû aborder avec l'Esquif où Monsieur de la Boussolle le Capitaine nous a faits descendre pour nous sauver, & si nous avions sa cassette avec nous, nous possederions son or & le vôtre. Ce métal se fait entendre partout sans parler : nous en présenterions aux gens de ce pays-ci, & on nous recevroit sans doute.

SILVIA.

Helas ! je ne regrette pas tant mes bijoux que mes papiers : si une vague n'eut em-

porté le Capitaine dans l'instant qu'il descendoit dans lesquif pour être avec nous, nous ne serions pas abandonnées; il connoît peut-être ce pays-ci, il sçait quelle est ma naissance, il me conduiroit dans les bras de mon oncle Lisimaque, il rendroit témoignage pour moi, je trouverois mon cher Eelio.

SPINETTE.

Mademoiselle, dans quelqu'état qu'on se trouve il ne faut jamais se désespérer, mais opposer un courage ferme aux persécutions du sort : le temps change à tout moment : nous nous croyions noyées, il n'y a qu'un instant, & nous voilà sauvées : le Capitaine l'est peut-être aussi : le vent l'aura poussé où nous avons échoüé; songeons au présent, nous avons besoin de repos; dans la suite, suivant ce qui nous arrivera, nous prendrons le parti qui nous conviendra le mieux. Je m'en vais frapper à cette porte : si l'on nous refuse, nous frapperons à une autre, & puis à une autre, jusqu'à ce qu'on nous reçoive. Les hommes ne sont pas nés dépourvûs de pitié, nous en trouverons dans quelqu'un.

SILVIA.

Je n'ose....

SPINETTE.

Pour moi j'ai plus de confiance : la nei

ceffité rend hardi, je veux fuivre mon courage.

SILVIA.

Fais ce que tu veux, je m'abandonne à ta conduite. *Spinette frappe à la porte d'Horace.*

SCENE VI.

HORACE, SILVIA, SPINETTE.

HORACE *dans la maison.*

QUi eft-ce qui frappe à l'heure qu'il eft? *à Arlequin qui eft dans la maifon.* Attends, attends, j'irai voir, auffi-bien faut-il que je forte. *Il fort.* Qui font ces femmes? ce font elles apparemment qui ont frappé! dans quel état les vois-je? qu'eft-ce qu'elles veulent? eft-ce vous, mes Demoifelles, qui me demandez? que fouhaitez-vous? d'où venez-vous? car je m'apperçois que vous êtes étrangeres?

SPINETTE *avec joye, à Silvia.*

Ah! il parle François *à Horace.* Oui, Monfieur, nous fommes deux Etrangeres qui avons fait naufrage: nous avons tout perdu, il ne nous refte que la vie, nous efperons trouver un azile auprès de vous, ne nous rebutez point de grace, ne trompez point notre efpérance,

HORACE.

Qui est-ce qui vous a adressées chez moi ? je n'y reçois point de femmes.

SILVIA.

Ah ! Monsieur, laissez-vous toucher ! voyez deux pauvres filles seules égarées, sans appui, dans un pays inconnu, où la tempête nous a jettées. J'embrasse vos genoux, * j'implore votre bonté ; que craignez-vous en recevant deux infortunées ? que la mer n'a épargnées que pour les rendre plus malheureuses : recevez-nous, je vous en conjure ! je vous promets une reconnoissance si parfaite, que vous n'aurez pas lieu de vous repentir de votre generosité.

SPINETTE *en pleurant.*

Oui, Monsieur, cela sera comme elle le dit.

HORACE.

Elles m'arrachent des larmes : je suis tout penetré : elle est bien jolie celle-ci : Mademoiselle, je faisois d'abord quelque difficulté de vous recevoir chez moi, parce que je suis veuf, il n'y a point de femmes au logis, & la bienséance ne me permet pas de vous y donner une retraite, s'il n'y avoit que moi.....

* *Elles se jettent à genoux, Horace les regarde avec un air tendre.*

SPINETTE.

Ah! Monsieur, nous resterons si cachées, si cachées, que personne ne nous verra, & la médisance n'aura point de lieu.

SILVIA.

Votre air respectable & votre âge nous garantissent de tous soupçons : daignés nous donner l'hospitalité : vous êtes sans doute né genereux, vous feriez grace à des hommes, pourquoi traitteriez-vous moins favorablement des femmes qui implorent votre secours, qui se jettent à vos pieds?

SPINETTE.

Il y auroit de la cruauté.

HORACE.

J'ai le cœur trop tendre, sa douceur & sa beauté me touchent si fort que je n'y résiste plus : entrés chez moi, Mademoiselle, je vous offre toute mon assistance, vous trouverez en moi un ami, un protecteur & un pere tout à la fois. Entrez, vous dis-je, & rassûrez-vous : holà Arlequin!

SCENE VII.

ARLEQUIN *& les susdits.*

ARLEQUIN.

MOnsieur, me voici.

HORACE.

Reçois ces Demoiselles, fais leur bon feu; & donne leur tout ce qu'elles te demanderont, elles n'ont qu'à choisir dans la garderobbe de ma défunte les habits qui leur conviendront le mieux; cela leur est aussi necessaire que toute autre chose.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, je n'y manquerai pas; je parie que ce sont là ces deux femmes que j'ai veuës dans la Nacelle, pour qui je m'interessois tant, je suis ravi qu'elles ayent abordé chez nous.

SILVIA.

Ah! Monsieur, quel excès de bonté! comment vous en remercier! mon respect & mon attachement vous marqueront mieux dans la suite ma reconnoissance.

SPINETTE.

Monsieur, ma Maîtresse est une aima-

ble Demoiselle, sage, vertueuse, je vous promets que vous serez charmé de son esprit & de son caractere.

HORACE.

Elle est donc votre Maîtresse ?

SPINETTE.

Oui, Monsieur, & je suis sa femme de chambre, & votre très-humble servante.

HORACE.

Entrez l'une & l'autre, allez vous reposer. Arlequin, suis-les, & fais ce que je t'ai ordonné.

ARLEQUIN.

Vous serez obéï, je suis ma foi charmé que des femmes viennent loger chez-nous, nous passerons la vie un peu plus gayement : quand on voit un cotillon voltiger dans une chambre, cela réjoüit l'imagination.

****

SCENE VIII.

HORACE *seul.*

IL est étonnant comme les songes quelquefois nous instruisent, & nous avertissent de ce qui doit nous arriver, nous ne nous en appercevons qu'après l'événement, parce qu'on dit toûjours, oh ? il ne

faut pas ajoûter foi aux songes, cependant je ne puis m'empêcher de faire attention à celui que j'ai eû; je rêvois, il y a deux jours, qu'il s'étoit élevé un grand orage, & que pendant la fureur du vent, deux colombes égarées & effrayées, après avoir volé long-temps autour de moi, étoient venues tomber à mes pieds, je les pris dans mes bras, il y en avoit une qui me plaisoit plus que l'autre: je les portai chez-moi, & celle que je cherissois le plus me fit des petits, dont je fus si charmé, si charmé..... Et je me suis réveillé dans cette joye. Nous venons d'avoir une tempête, les deux colombes sont assurément cette Demoiselle avec sa femme de chambre. Oui mais, les petits! ne seroit-ce pas que j'épouserois cette aimable fille? & que j'aurois encore des enfans? Cela seroit bien plaisant. En effet, je me sens une certaine émotion dans le cœur qui ne m'est pas ordinaire. Je frissonne, je suis agité, tout cela veut dire quelque chose, eh, eh, eh, ne deviendrois-je pas amoureux? pourquoi non? le feu prend plus aisément à un bois sec qu'à un verd: tout bien consideré, je sens que j'aime & je n'en suis pas fâché, je n'ai jamais eû de vrai plaisir dans la vie qu'en aimant, & je suis trop heureux sur mon retour de reprendre la route que je tenois autrefois, & de pou-

voir goûter encore les mêmes plaisirs que je croyois si loin de moi ; mais voici mon ami Fabrice.

SCENE IX.

FABRICE, HORACE, un VALET.

FABRICE *au Valet.*

ALlez à ma maison de campagne, dire à mon Epouse qu'elle ne m'attende point, & que je ne puis l'aller trouver, comme je lui avois promis, il m'est survenu des affaires, & je ne pourrai pas y aller si-tôt : allez, & n'oubliez rien de ce que je vous ai dit. *Le Laquais s'en va.*

HORACE.

Eh ! bon jour mon cher amy Fabrice !

FABRICE.

Bon jour Horace, bon jour, comment vous va ?

HORACE.

Mal, mon cher ami, mal.

FABRICE.

Comment mal ? j'en suis fâché, pourquoi sortez vous ? qu'avez-vous ?

HORACE.

Je vous le dirai, si vous avez le loisir de

m'écouter, & si vous voulez bien me consoler.

FABRICE.

Parlez, je n'ai jamais d'affaires, lorsqu'il s'agit de faire plaisir à un ami.

HORACE.

Ce que vous me dites-là je le connois depuis long-temps par experience ; vous êtes le meilleur ami du monde : ça regardez-moi bien, quel âge me donnez-vous ?

FABRICE.

Mais nous ne sommes jeunes ny l'un ny l'autre, il y a bien des années que nous nous connoissons ! je vous crois vieux, très-vieux.

HORACE.

Vous croyez mal, mon cher Fabrice ; je suis jeune, je ne suis qu'un enfant.

FABRICE.

Vous êtes fou je pense ; voyez le bel enfant.

HORACE.

Je vous dis pourtant vrai ; bien plus, je vaux deux fois ce que j'ai valu, je me sens fort & vigoureux, & je pourrois défier les plus résolus, ils n'auroient peut-être d'autre avantage sur moi que celui de courir plus fort....

FABRICE.

Je suis vraiment charmé de ce que vous me dites, & je vous en fais mon compliment, pour moi je ne puis pas dire la même chose. Mais vous avez changé de propos : vous me disiez tout à l'heure que vous étiez malade, & vous me dites à présent que vous êtes fort & vigoureux, comment cela s'accorde-t-il ?

HORACE.

Voulez-vous que je m'explique ? mais ne riez pas au moins.

FABRICE.

Je ne sçai point rire du mal d'autrui.

HORACE.

Vous le dirai-je ?

FABRICE.

Pourquoi non !

HORACE.

J'aime mon ami, j'aime.

FABRICE.

Vous vous moquez, un amoureux à cheveux gris, bon, cela seroit beau.

HORACE.

Que mes cheveux soient gris, ou non. Je vous dis que j'aime tout de bon une jeune fille de dix-huit à vingt ans, fraî-

che comme une rose, blanche comme un lys, bienfaite, charmante, elle parle avec une douceur qui va au cœur, les graces badinent & voltigent autour d'elle, je n'ai jamais rien vû de si joli; enfin, je l'aime, j'en suis épris, j'en deviendrai fou.

FABRICE.

Ma foi je crois l'affaire bien avancée; les transports que vous me faites paroître, en me parlant de cette jeune personne, me font croire que vous aimez effectivement; comment, à votre âge, à quoi pensez-vous?

HORACE.

A en faire ma femme;

FABRICE.

Bon, la voilà bien lotie! mais qui est-elle?

HORACE.

Je n'en sçai encore rien: je sçai seulement qu'elle a fait naufrage, elle est venue, avec sa femme de chambre qui s'est aussi sauvée, frapper à ma porte, & me demander un azile, je l'ai vûe, je l'ai trouvée charmante, j'en suis devenu subitement amoureux, je l'ai reçue chez moi, je ne me suis point arrêté avec elle, parce que j'ai quelque affaire en Ville, & que j'ai

voulu la laiſſer en liberté, vous êtes ſurvenu, je vous ai conté mon avanture, avezvous quelques reproches à me faire ?

FABRICE.

Non, je vous louë même de l'avoir accueillie, mais je trouve que vous voulez lui faire payer bien cher le ſervice que vous lui avez rendu.

HORACE.

Pourquoi penſez-vous ainſi ? me trouvez-vous ſi peu aimable ? ma figure rebute-t-elle ſi fort ? on m'a aimé autrefois, mes yeux ont encore de la vivacité, ma bouche n'eſt pas abſolument dépourvûe de graces, croyez-vous que j'aye oublié les diſcours tendres, touchans, perſuaſifs ?

FABRICE *à part.*

Il me fait mourir de rire, vous croyez être ce que vous étiez ; & vous ne ſongez pas que le temps détruit tout.

HORACE.

Le temps m'a épargné moi, il me reſte encore du feu, enterré ſous les cendres, ſi vous voulez, mais c'eſt le plus durable, mon amour fera que je ſerai aimé ;

FABRICE.

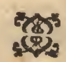
Je le ſouhaitte, mon cher Horace ;

plus que je ne l'espere, adieu je vous laisse; si vous n'avez plus rien à me dire.

HORACE.

Non, pour le présent, allez vaquer à vos affaires, j'en vais faire de même..... Mais non, j'aime mieux rentrer au logis, comme je ne suis pas absolument pressé, je veux auparavant revoir ma belle Etrangere, les momens me sont précieux, j'en pouvois perdre autrefois, mais aujourd'hui il faut que je me dépêche : mes cheveux sont-ils assez bien arrangez? Ah! je veux me remettre sur le pied d'avoir toûjours un peigne, & un miroir dans ma poche.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mr. DE LA BOUSSOLE, TRIVELIN.

Mr. DE LA BOUSSOLE.

SI quelqu'un se trouve embarassé de ses richesses, & qu'il veüille s'en défaire, il n'a qu'à les mettre sur un vaisseau, & les recommander aux vents; il aura bien du malheur si dans peu il n'en est delivré, je merite bien ce qui m'arrive aujourd'hui, je connoissois les dangers que l'on court sur la mer: Mais hélas! peu content de ce que j'avois amassé, toûjours avide, toûjours insatiable, au lieu de goûter les douceurs d'une fortune médiocre, mais tranquille, j'ai entrepris un nouveau voyage, j'ai perdu tous mes biens, que je croyois pourtant sauver dans l'esquif où

j'avois fait descendre Mademoiselle Silvia & Spinette, & sans vous je serois péri moi-même, car les forces commençoient à m'abandonner, & je ne pouvois plus nager.

TRIVELIN.

Je suis ravi M. de la Boussole de m'être trouvé là si à propos pour vous tirer du danger. Qui m'auroit dit à Paris, lorsque j'y étois, avec Monsieur Lelio mon maître, & que j'ai eû l'honneur de vous connoître, que je vous sauverois la vie à la Martinique ? j'aurois voulu pouvoir de même sauver Mademoiselle Silvia & Spinette : hélas ! que seront-elles devenues ! mon Maître en sera bien affligé, & je le suis aussi pour lui, pour moi, pour Mademoiselle Silvia, & pour cette pauvre Spinette.

Mr. DE LA BOUSSOLE.

Admire la fatalité. Mademoiselle Silvia après la mort de sa mere, se trouvant seule & ayant toûjours l'amour de ton maître dans le cœur, me confie sa passion, me fait voir les lettres de Monsieur Lelio qui la pressoit de venir à la Martinique, moi qui l'ai vûe naître, & qui ai été de tout temps ami de sa famille, connoissant Mr. Lelio pour un honnête homme, je l'exhorte à partir, je l'encourage, je m'offre à la conduire

conduire ici & j'entreprends avec elle le voyage de la Martinique que je n'avois jamais fait. J'ai quelques amis dans ce païs-ci, avec le secours desquels j'esperois trouver ce Lisimaque, elle suit mon conseil, vend tout ce qu'elle a pour se faire connoître à son oncle, nous nous embarquons, notre navigation est d'abord assez heureuse, puis lorsque nous touchons, pour ainsi dire au port, nous faisons naufrage, ah! je me reprocherai toute ma vie de lui avoir conseillé de partir!

TRIVELIN.

Je vous avoüe que je ne sçai comment annoncer cette nouvelle à mon Maître, je connois la violence de sa passion, il mourra de douleur, il n'en faut point douter.

Mr. DE LA BOUSSOLE.

Enfin, me voilà sauvé; quelque chagrin qui me reste, il faut esperer que le temps le dissipera, je suis fait à la fatigue, je trouverai des ressources pour rétablir ma fortune: laisse-moi aller chercher une Auberge: je suis si fatigué, que j'ai besoin de repos, adieu.

TRIVELIN.

Serviteur, Monsieur de la Boussole. Oh? çaTrivelin feras-tu porteur decette fâcheuse nouvelle à ton Maître? ma foi non: mais

s'il l'apprend d'ailleurs, tu ne te trouveras pas près de lui pour le consoler, de l'humeur dont je le connois, il prendra peut-être quelque résolution violente, & tu seras bien fâché de n'avoir pas été auprés de lui pour l'en détourner : voici ce que je ferai, j'irai d'abord voir s'il est au logis, s'il n'y est pas, je le chercherai ailleurs, je le suivrai partout, sans lui dire ce que je sçai, & je verrai ce qui en arrivera, ma pensée est bonne, demandons s'il est au logis. *Il frappe.*

SCENE II.

SPINETTE, TRIVELIN.

SPINETTE.

Qui va là ?

TRIVELIN.

Que vois-je ! me trompais-je ! n'es-tu point Spinette ?

SPINETTE.

Je me remets ta physionomie, tu es Trivelin; que fait Monsieur Lelio ? où est-t-il ?

TRIVELIN.

Que j'ai de joïe de te revoir ! Mademoi-

selle Silvia ; est-elle aussi échappée du naufrage ? répond moi vîte.

SPINETTE.

Oui, & nous sommes toutes deux ici comme tu vois chez Monsieur Horace, qui est, je pense, le meilleur cœur d'homme qui soit au monde, & qui mérite le plus d'être heureux, il nous a receuës avec une amitié, une tendresse infinie, comme si ma Maîtresse étoit sa fille, il lui a promis toute son assistance, l'a assûrée qu'il la tireroit de l'état fâcheux où elle se trouve, il fait de son mieux pour la consoler, un amant n'auroit pas plus d'empressement pour sa Maîtresse, mais la pauvre Demoiselle ne sçauroit revenir de son effroi. Ce qui l'afflige surtout, c'est qu'elle désespere de trouver son oncle Lisimaque, ayant perdu dans la mer les papiers, & les bijoux de sa famille, & qui pis est, nous croyons le Capitaine noyé, lui qui pourroit nous secourir, ainsi tu vois qu'il ne nous reste aucune ressource pour nos desseins, & je ne puis t'exprimer jusqu'où va son affliction.

TRIVELIN.

Consolez vous, le Capitaine n'est point mort ; pour ce qui est perdu il faut avoir patience, trop heureuses de n'avoir pas perdu la vie ! mais dis-moi, n'a-t-elle point

parlé à Monsieur Horace de mon Maître ?

SPINETTE.

Non, parce qu'elle a craint de se faire tort dans l'esprit de Monsieur Horace en s'informant d'un jeune homme, elle lui a parlé seulement de son oncle Lisimaque, que Monsieur Horace ne connoît pas.

TRIVELIN.

Fort bien, Mademoiselle Silvia a pensé très-sagement, d'autant plus que vous ne sçavez pas, que ce Monsieur Horace est le pere de Monsieur Lelio.

SPINETTE.

Le pere de Monsieur Lelio ! ah ! quelle joïe ! je m'en vais vîte porter cette nouvelle à ma Maîtresse.

TRIVELIN.

Attends, il faut aller doucement : tu m'as tant parlé de l'amitié de Monsieur Horace pour Mademoiselle Silvia, que cette amitié me devient suspecte, je connois ce vieux barbon ; tu diras donc à Mademoiselle Silvia que tu m'as vû, que je t'ai assûrée que j'avertirai mon Maître de son arrivée, & qu'elle se garde bien de laisser entrevoir son amour au Vieillard, de peur d'accident.

SPINETTE.

Je t'ai toûjours connu homme d'esprit

& tu n'as pas changé de caractere pour avoir changé de pays.

TRIVELIN.

Mais penses-tu aussi favorablement de mon cœur ? & ne crois-tu point qu'il est changé ?

SPINETTE.

Non vraiment, je ne le crois pas, & j'en serois bien fâchée ; car je t'aime toûjours aussi moi, & il m'en a pensé coûter la vie pour te venir trouver.

TRIVELIN.

Friponne, comme tu sçais réveiller mon amour, ça dis-moi quelque chose de plus tendre, donne-moi quelque petite marque de ton amitié, & puis laisse-moi aller chercher mon Maître ;

Il veut l'embrasser.

SPINETTE.

Doucement, je veux sçavoir auparavant si tu m'as toûjours été fidele ;

TRIVELIN.

Toûjours dans l'intention, & si par-cy, par-là j'ai conté fleurette à quelqu'une, c'étoit en pensant à toi & pour m'entretenir dans mon amour, adieu je pars.

SPINETTE.

Va, va, je vois bien que tu n'es qu'un volage,

TRIVELIN.

Point du tout, mais ne m'amuses plus, laisse-moi aller chercher mon Maître, il est de conséquence qu'il soit averti au plutôt de cette avanture, & je suis moi-même dans l'impatience de la lui apprendre;

SPINETTE.

Va donc vîte, & moi j'irai aussi de mon côté avertir ma Maîtresse, [*elle revient*] mais en songeant aux autres, ne va pas au moins oublier notre amour?

TRIVELIN.

Ne crains rien, ma chere *Spinette*; orsus Trivelin? où chercheras-tu ton Maître? Il faut le trouver tout à l'heure, quelle joye n'aura-t-il pas? que tu es heureux Trivelin de pouvoir, par cette bonne nouvelle, te rendre agréable à ton Maître! les carresses, les présens vont pleuvoir sur toi, je vois bien qu'il me faudra courir toute la Ville; car où le chercher? Irai-je de ce côté-ci?... non, car il est allé par là quand il m'a quitté... oui mais il ne sera pas resté en place pour m'attendre. Je vais m'essoufler à force de courir! j'en perdrai la respiration, j'en meurs de peur, & la peur m'en a déja ôté la moitié, je

ny puis plus résister, le trouble s'empare de mon esprit, je ne sçai où aller, sera-ce par ici... Non.... j'irai plutôt par là;

SCENE III.

LELIO, TRIVELIN.

LELIO.

OU cours-tu si vîte?

TRIVELIN.

Ah! Monsieur, c'est vous, que je suis ravi de vous voir. J'ai une grande nouvelle à vous apprendre. Ah! je n'en puis plus, je suffoque... je tombe... soûtenez-moi...

LELIO.

Reprens tes sens, conte-moi tout; Quelle est cette bonne nouvelle? je suis dans l'impatience.....

TRIVELIN.

Mademoiselle Silvia, Spinette, le Capitaine.....

LELIO.

Ma chere Silvia, Spinette; eh bien?

TRIVELIN.

Eh bien... je ne puis achever, la voix me manque.

LELIO.

Ah! tu me fais mourir, acheve, que sont-elles devenuës?

TRIVELIN.

Elles se sont sauvées du naufrage, elles se portent bien....Mademoiselle Silvia....

LELIO.

Quoi? ma chere Silvia n'est donc point morte, cela est-il bien vrai? ne me trompes-tu point? Ah! ma chere Silvia je vous reverrai donc; vous serez à moi, ah! Trivelin que ne te dois-je point?

Il embrasse Trivelin avec transport.

TRIVELIN.

Vivat, *Vivat*, je vous l'avois bien dit ce matin, qu'il ne faut pas se désesperer tout d'un coup, & qu'il faut attendre qu'on sçache bien les choses avant que de s'affliger.

LELIO.

Trivelin mets le comble à ma joye. Conduis-moi vîte où elle est, afin que par ma présence elle soit assûrée que ses maux sont finis; où est-elle?

TRIVELIN.

Chez nous.

LELIO.

Chez nous ! *Il court, Trivelin l'arrête.*

TRIVELIN.

Attendez, modérez votre impatience ; & gardez-vous de laisser paroître vos transports ; votre pere pourroit se douter de vos amours, & que sçavez-vous s'il y consentiroit ? ces vieillards ne sont pas aisés à mener, l'interêt peut beaucoup sur eux, comme il ne la connois point, il pourroit bien renverser vos projets dans la veuë de faire un mariage plus avantageux pour vous, attendez à vous déclarer, qu'elle ait trouvé son oncle, & qu'elle soit connuë ; d'ailleurs, Spinette m'a parlé de l'amitié avec laquelle votre pere traite Mademoiselle Silvia..... Cela n'est point dans son caractere, & je n'en augure rien de bon.

LELIO.

Trivelin, tu m'embarrasses beaucoup seroit-il possible que mon pere.... Mais comment se trouvent-elles chez nous ?

TRIVELIN.

Je vous le dirois, si je ne voyois pas votre pere qui vient à nous, attendez-le, & voyez ce qu'il vous dira ;

Il se retire.

SCENE IV.

HORACE, LELIO.

HORACE.

JE fors à grand regret de chez-moi, la conversation de Mademoiselle Silvia est la seule chose qui m'amuse, & qui m'occupe présentement, & ce n'est que par bienséance, & pour ne lui être pas importun, que je la quitte... ah, ah, voici mon fils! que faites-vous là tout seul mon fils? vous me paroissez tout pensif.

LELIO.

Rien mon pere, je vous ai vû rêver aussi, par respect je ne vous ai rien dit, & j'attendois pour vous saluër....

HORACE.

Tu es un bon fils, sage, respectueux, je t'ai toûjours connu tel, & je t'ai même toûjours aimé, à cause de la douceur de ton caractere; c'est une grande consolation pour un pere de se voir un fils si bien né. (*Il l'embrasse*) mais où allois-tu?

LELIO.

J'allois au logis pour avoir le plaisir de vous voir, & je me reprochois d'être sorti ce matin sans vous avoir souhaité le bon jour.

HORACE.

Je suis charmé de ton attention, mais n'y venois-tu que pour cela ?

LELIO.

J'avouë que j'avois aussi une petite curiosité de sçavoir s'il est vrai que vous avez retiré ce matin deux Demoiselles qui se sont sauvées du naufrage.

HORACE *à part.*

Ah! je m'en doutois! si je lui laissois voir cette jeune fille, je n'y trouverois pas mon compte, *à Lelio*; il est vrai, mais je ne les garderai pas long-temps.

LELIO.

Et pourquoi mon pere? vous repentiriez-vous d'une bonne action? vous vous démentiriez vous même.

HORACE.

Ce n'est point cela, c'est que nos jeunes gens sont bien étourdis, quand ils sçauront que j'ai une jolie fille chez-moi, ils ne manqueront pas de faire leurs efforts pour la voir, ils l'examineront depuis les pieds jusqu'à la tête, la suivront tant qu'ils pourront, lui feront des reverences, le petit coup d'œil ensuite, le soupir en passant, ils s'approcheront de toi, de moi, s'intro-

duiront dans la maison, les dînez, & les ſoupez marcheront, la petite chanſon s'en mêlera, les politeſſes, les doux propos, les parties de plaiſir, *il faut promener Mademoiſelle par-ci, la promener par-là*, on ne parlera que d'Horace, de la Demoiſelle qui eſt chez lui, *elle eſt bien aimable, il eſt bien heureux*, je ne veux point de toutes ces tracaſſeries-là, je ſuis vieux, & je veux être tranquille chez-moi.

LELIO.

Vous n'avez point à craindre toutes ces pourſuites : votre âge leurs en impoſera, & je ne vois pas qu'elle puiſſe être mieux qu'avec vous.

HORACE.

Ah! je ſçai à qui les confier, & cela ne m'empêchera pas de veiller ſur elles, & de leur donner tous les ſecours neceſſaires, ſans me mettre en butte aux caquets du quartier.

LELIO *à part.*

Malheureux Lelio que feras-tu?...... mon pere, puiſque vous êtes réſolu de les mettre ailleurs, j'oſe vous dire, que je venois vous prier de la part d'une Dame de mes amies, vertueuſe & riche qui a ſçû l'avanture de ces filles, de les lui confier pour en avoir ſoin, elle aime toutes les perſonnes

personnes qui viennent de France & se fait un plaisir de vivre avec elles, & puisque vous voulez vous en débarrasser, je vous conseille de les accorder à cette Dame.

HORACE.

C'est une Dame aussi chez qui je veux les mettre, respectable, & fort à son aise; elles y seront fort bien, de plus, elle est mariée, ce qui éloigne tous les mauvais discours.

LELIO.

Oh! la mienne est veuve, & cela les détruit tout à fait, & comme elle ne cherche qu'une compagnie, vous voyez bien que c'est justement ce qu'il faut à votre Demoiselle.

HORACE.

Je ne connois point votre Dame, & je ne veux point m'embarquer mal-à propos.

LELIO.

Je la connois bien moi, & je vous réponds pour elle.

HORACE.

Je n'ai que faire de votre caution, & je veux me contenter là-dessus.

LELIO *à part.*

Ah! c'est quelqu'autre mouvement qui fait agir mon pere, *à son pere*, daignez réflechir .....

HORACE.

Voulez-vous que je vous dise, Monsieur mon fils ? vous commencez à m'ennuyer : depuis quand êtes-vous devenu si raisonneur ? & où avez-vous appris à me répondre plus d'une fois ? quel interêt prenez vous....

LELIO.

C'est que j'avois donné ma parole à cette Dame, & cela, après les instances qu'elle m'en a faites ;

HORACE.

Et pourquoi engagez-vous votre parole pour une chose qui dépend de moi ?

LELIO.

J'ai cru que l'amitié d'un pere ne me refuseroit pas une chose si indifferente.

HORACE.

L'amitié d'un pere cesse, lorsqu'un fils en abuse.

LELIO.

Cependant j'ai donné ma parole, & vous devez y avoir égard.

HORACE.

Mais je ne le veux pas moi, & cela vous doit suffire.

LELIO.

Non mon pere; *Cinthio arrive derriere le Théâtre.*

HORACE.

Retirez-vous, & ne m'échauffez pas davantage.

LELIO.

Votre dureté me désespere; je suis engagé d'honneur, & je ferai tous mes efforts pour ne pas en avoir le démenti.

HORACE.

Je vous desheriterai moi, si vous vous obstinés davantage.

LELIO.

J'y perdrai la vie plûtôt que de ceder.

HORACE.

Ah, ah? vous le prenez sur ce ton là; oh bien! je vous ordonne dés à present de sortir d'ici, & de ne plus paroître devant moi, que je ne vous rappelle.

SCENE V.

CINTHIO, LELIO, HORACE.

CINTHIO.

QU'est-ce que c'est Lelio? je vois ton Pere en colere contre toi, à quoi penses-tu?

LELIO.

Ah? Cinthio je suis perdu,

HORACE.

Je ferme la porte pour vous empêcher d'entrer, je vous apprendrai à m'obéir, & à ne pas m'irriter par des discours impertinents. *A part*, je cours vîte trouver un endroit pour y mettre Mademoiselle Silvia, de peur que mon fils ne la voye. *Il sort.*

CINTHIO.

Qu'as-tu donc, mon ami ? te voilà en querelle avec ton pere.

LELIO.

Ah ! Cinthio, je suis le plus malheureux des hommes, il n'en faut point douter, mon pere est mon rival.

CINTHIO.

Comment donc ! à son âge, il s'avise de devenir amoureux, & de ta Maîtresse encore ? comment cela ?

LELIO.

Tu vas le sçavoir ; j'ai aimé une Demoiselle à Paris, pendant que j'y faisois mes études : mon pere m'a rappellé, j'ai été contraint de partir, ma douleur étoit mortelle : ma Maîtresse pour soulager ma peine m'avoit fait esperer qu'elle viendroit à la Martinique auprès d'un oncle qu'elle a ici, qui pourroit faciliter notre hymen. La mort de sa mere lui en a laissé la liberté, elle

eſt partie, elle a fait naufrage. Mon pere l'a retirée chez lui, il en eſt devenu amoureux : Trivelin l'avoit ſoupçonné, j'en ſuis convaincu, il m'empêche de la voir, m'interdit ſa maiſon, il ne veut pas la garder chez-lui, & il prendra toutes les précautions, pour que je ne puiſſe découvrir où elle ſera, je la perdrai pour toûjours, je ſuis deſeſperé.

CINTHIO.

Comment deſeſperé ! c'eſt trop tôt ; attends, tu connois les amis de ton pere, fais lui parler par celui, en qui tu croiras qu'il a le plus de confiance, qu'il tâche de l'avoir chez lui, on s'interreſſera plutôt pour un jeune homme, à qui il eſt permis d'aimer, que pour un vieillard qui ſe donne un ridicule en aimant.

LELIO.

Il ne la mettra jamais chez perſonne de ma connoiſſance ; & ſi je perds Silvia, je ne ſçai quel parti prendre.

CINTHIO.

Il faut uſer d'adreſſe ici, la femme de notre Gouverneur eſt parente de Flaminia ma belle-mere.....

LELIO.

Eh bien ?

CINTHIO.

Il faut faire en sorte, qu'elle retire Mademoiselle Silvia, si elle la demande à ton pere, il ne pourra pas la refuser, je t'introduirai dans la maison de la Dame, & tu verras ta Maîtresse tant que tu voudras.

LELIO.

Ah ! mon ami tu me rends la vie, si tu peux venir à bout de ce dessein : va vîte parler à cette Dame ; car il faut se depêcher.

CINTHIO.

Je crois qu'elle est encore à la campagne.

LELIO.

Si nous laissons à mon pere le temps de la conduire ailleurs, il la cachera si bien, que je ne la verrai plus.

CINTHIO.

Eh bien ! pour l'en empêcher, tâchons d'escalader la maison par cette fenêtre, & enlevons ta Maîtresse.

LELIO.

Le remede est trop violent, & je ne veux pas irriter mon pere davantage ; vas plutôt parler à la Dame.

CINTHIO.

Allons, j'y vas, puiſque tu n'approuves pas cet autre expédient.

LELIO.

Va, ne perds point de temps, mais ne vois-je pas mon pere qui revient ſur ſes pas ? il eſt bien preſſé de rentrer au logis, je meurs de jalouſie, cependant il eſt inutile que je reſte ici, ſa colere, en me voyant, ne feroit qu'augmenter, il vaut mieux que je m'éloigne pour attendre ce que fera mon ami.

SCENE VI.

HORACE & FABRICE.

HORACE.

MON cher Fabrice, vous ne devez pas me refuſer ce que je vous demande.

FABRICE.

Vous ne ſongez qu'à vous, & à ce qui vous fait plaiſir ; mais vous ne penſez pas que Flaminia, ma très-reſpectable épouſe, & dont l'humeur n'eſt pas aiſée, ne voudra jamais ſouffrir une jeune fille dans ma maiſon.

HORACE.

Madame Flaminia eſt à la campagne, & avant qu'elle revienne, j'aurai trouvé une maiſon bien éloignée de nos quartiers, & peut-être même une petite maiſon de campagne, afin que mon fils ne puiſſe jamais la voir, par conſéquent vous en ſerez débarraſſé. Mon cher Fabrice, c'eſt dans l'occaſion que l'on connoît les vrais amis; de quoi me ſerviroit-il d'être le vôtre, depuis ſi long-temps, ſi vous me manquiés au beſoin?

FABRICE.

Vous voulez m'engager à ſeconder vos foibleſſes, plûtôt qu'à vous rendre un veritable ſervice.

HORACE.

Ne traittez point de foibleſſe mon amour, & ma jalouſie, quand vous verrez cette aimable fille, je ſuis ſûr que vous approuverez tout ce que je fais pour elle. Ah! ſi vous aviez vû cette bouche de corail! ces prunelles étincellantes, cette gorge..... cette taille.... mon cher Fabrice, je ſuis trop heureux de pouvoir paſſer le reſte de mes jours dans une ſi aimable compagnie: oui, elle ſera ma femme, & je ſerai le plus content de tous les hommes.

FABRICE.

Voilà bien des traits d'une grande beau-

té, mais je vois de grands défauts en vous, & je ne ſçai pas comment elle écoutera vos propoſitions.

HORACE.

Je ne lui en ai fait encore aucune, & j'attends pour me déclarer, que je l'aye gagnée par des biensfaits, & des galanteries; par exemple ce ſoir chez vous, puiſqu'elle y ſera, & que nous ne ſommes point embaraſſez de votre femme, je veux que nous nous réjoüiſſions; preſque tout votre domeſtique ſe trouve à la campagne avec Madame Flaminia, nous ordonnerons à Arlequin un bon ſouper avec d'excellent vin: j'ai encore bonne grace le verre à la main, je ſçai lâcher le petit mot pour rire, la pointe, la fleurette, la chanſon gaillarde; allez, je ne me tirerai pas mal d'affaire, & je réüſſirai.

FABRICE.

Soit, je profiterai de votre belle humeur.

HORACE.

Je m'en vais l'appeller avec ſa femme de chambre, & vous les confier....vous ſerez ſage au moins.

FABRICE.

Bon, vous croyez que tout le monde vous reſſemble.

HORACE *ouvre la porte.*

Arlequin, dis à Mademoiselle Silvia, & à Spinette qu'elles prennent la peine de descendre. Que nous allons passer une soirée joyeuse ! je veux que nous bûvions jusqu'au jour.

FABRICE *rit.*

Ah, ah, ah !

✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻

SCENE VII.

SILVIA, SPINETTE, ARLEQUIN, *& les susdits.*

SILVIA.

M'Appellez-vous, Monsieur ?

HORACE.

Oui, ma belle enfant, & c'est pour vous procurer du plaisir, il faut bien vous faire oublier les peines que vous avez souffertes pendant votre voyage : voici un de mes bons amis, chez qui je vous prie de passer, en attendant que j'aille vous y trouver, nous souperons ensemble, il est de bonne compagnie & vous pouvez vous en fier à moy.

SILVIA.

Et ne pourriez-vous pas l'avoir chez vous, puiſqu'il eſt de vos amis ?

HORACE.

Non, par des raiſons que je ne puis vous dire préſentement, je crois même que je vous laiſſerai chez lui quelque temps, vous ne ferez point mal ; croyez-moi, je ne vous perdrai pas de vûe, & vous ſerez un jour contente de moi.

SILVIA.

Spinette je ſuis perduë ! & Lelio comment le verront nous ?

SPINETTE.

Patience, Mademoiſelle, nous verrons comment les choſes tourneront.

FABRICE.

Entrez là s'il vous plaît Mademoiſelle ; c'eſt ma maiſon, & je vous en fais la Maîtreſſe.

SILVIA.

J'obéis à Monſieur Horace, & vous remercie de vos bontés.

HORACE.

Qu'en dites-vous, Fabrice? n'eſt-elle pas bien aimable ?

FABRICE.

Je la trouve telle que vous me l'avez dépeinte.

HORACE.

Mais à propos, je ne pensois pas que Mr. Cinthio votre fils n'est pas à la campagne, cela me met dans l'embarras, je n'ai peut-être pas moins à craindre de lui, que de Lelio.

FABRICE.

S'il vous fait ombrage, il faut que vous mettiez votre Maîtresse ailleurs, car je ne puis pas chasser mon fils de chez-moi.

HORACE.

J'en conviens, mais vous pourriez exiger de lui, qu'il allât à votre maison de campagne tenir compagnie à Madame Flaminia, sous prétexte, que vous ne pouvez pas y aller, & par là vous me donnerez le temps de chercher une maison où Silvia puisse être en sûreté.

FABRICE.

Puisque vous m'avez engagé si avant, je pousserai ma complaisance jusqu'au bout; mais je ne sçai où je pourrai trouver mon fils, car quand il est une fois sorti, je ne le revois guere de la journée.

HORACE.

Attendez, je sçai une maison de ma connoissance où il va souvent, nous l'y trouverons peut-être, venez-y avec moi.

FABRICE.

FABRICE.

Soit.

HORACE.

Songeons auparavant au ſoupé : Arlequin ! *Arlequin vient*, voici vingt piſtoles, je te charge de nous préparer un bon ſouper ; cherche-nous quelque choſe de bien friand, là .... qui réveille l'apétit.

ARLEQUIN.

Ah ! Monſieur, vous êtes en bonnes mains. Quand il s'agit de la table, je ſuis le premier homme du monde, pour ſonger à tout ce qu'il faut.

HORACE.

Allons, mon cher Fabrice, chercher votre Fils.

SCENE VIII.

ARLEQUIN *ſeul.*

VOilà qui va le mieux du monde ! je ſçavois bien moi que ces filles là nous feroient vivre en joye, on commence bien quand on commence par manger, ſongeons à preſent à bien faire notre commiſſion ; voici deux cens francs : hé bien ! cent francs

de fromage... fort bien... cinquante francs de Mâcarons, & puis..., il me reste encore cinquante francs..... je n'en aurai pas assez, car il faut du gras, du maigre, du dessert, du vin en abondance.....oh dame! il faut trop de choses, je n'aurai jamais assez d'argent, recomptons... cent francs de fromage, pour celui-là il n'y a rien à rabattre; cent francs.....oui, pour le fromage, je dis bien.... & le reste!.... il vaut mieux que j'aille consulter quelque brave cuisinier, il me dira mieux cela, & pour le gras..... & pour le maigre.... voici pourtant bien de l'argent; si je pouvois ménager quelque chose pour moi, cela ne seroit pas si mal; mon vieux Maître n'est pas trop genereux, & son fils n'aime que ce maraut de Trivelin, si bien que moi, pauvre Arlequin! miserable creature! je n'ai jamais de quoi boire bouteille, & je n'en trouve point à crédit. Voici comme je ferai: j'acheterai ce qu'il faut pour un bon soupé en gras, j'acheterai le vin, le dessert, & pour ce qui est du maigre, je tendrai mes filets, je puis faire une bonne pêche, & moyennant cela, je fournirai le poisson à mon Maître, & garderai l'argent pour moi: cela me paroît fort bien imaginé, à l'exemple de notre vieillard qui regale Mademoiselle Silvia,

je regalerai Spinette, de qui je souhaitte-rois fort gagner l'amitié, sa figure me revient assez & ne m'iroit pas mal, bon! suivons notre projet : allons jetter les filets ..... ah que je vas bien me réjoüir avec Spinette!

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FLAMINIA, ROSETTE.

FLAMINIA.

JE crois avoir pris le bon parti, puisque Monsieur mon mary ne peut venir à la campagne, de le venir trouver à la Ville, mais où es-tu restée Rosette! Ah! te voilà, tu marches bien lentement.

ROSETTE.

Ma foi, Madame, je ne suis pas si forte que vous, je ne puis marcher si vîte. Quel caprice! de venir à pied de votre maison de campagne, comme si vous n'aviez pas votre carrosse.

FLAMINIA.

Te voilà bien malade! ce n'est qu'une promenade.

ROSETTE.

Oui, pour vous, mais pour moi c'eſt un voyage très-long, & je n'en puis plus.

FLAMINIA.

Eh bien ! nous voilà arrivées, tu auras le temps de te repoſer : va devant moi ouvrir les volets de mon appartement.

ROSETTE.

Attendez que je cherche la clef. . . . ah ! je crois que je l'ai perduë.

FLAMINIA.

Voyez l'étourdie ?

ROSETTE.

Comme vous vous mettez d'abord en colere ! ne vous fâchez pas, la voilà retrouvée je l'avois dans une autre poche.

FLAMINIA.

Eh bien, finis donc, & va ouvrir.

ROSETTE.

Vous voyez que je ne ſuis pas ſi étourdie que vous le dites. *Elle entre dans la maiſon.*



SCENE II.

LELIO, FLAMINIA.

LELIO.

JE suis dans une inquiétude mortelle, je ne trouve de repos nulle part, la compagnie m'ennuye, la solitude m'accable, qu'il est fâcheux d'aimer ! & de se trouver dans une situation pareille à la mienne, éloigné de ce que j'aime, & jaloux d'un pere. Mais que fait Cinthio ? il ne revient point, il devroit être déja de retour, sa lenteur me tuë.

FLAMINIA.

Monsieur Lelio je suis ravie de vous rencontrer.

LELIO.

Ah ! Madame, pardonnez, je ne vous voyois pas, vous voilà donc de retour de la campagne.

FLAMINIA.

Oui, Monsieur, la campagne est aimable lorsqu'on y est en compagnie, mais quand on y est seule, le temps y paroît bien-long, mais qu'avez-vous ? je vous trouve un peu changé.

LELIO.

Madame, je vous avoüe que j'ai l'esprit embarrassé.

FLAMINIA.

Et dequoi? Monsieur, pourrois-je vous le demander.....

LELIO.

Madame, cela n'en vaut pas la peine, & ce seroit vous entretenir mal-à-propos de discours ennuyeux.

FLAMINIA.

Vous me faites tort, je vous estime assez pour m'interresser à ce qui vous regarde.

LELIO.

Mais, ne vois-e pas notre porte ouverte!

FLAMINIA.

Dites-moi, Monsieur Lelio, je pourrois vous aider, & peut-être vous tirer de peine.

LELIO.

Oui, mais si je trouve mon pere.... qu'importe? j'en serai quitte pour être grondé, & j'aurai eû le plaisir de voir ma chere Silvia. *Il entre dans la maison.*

****

SCENE III.

FLAMINIA, ROSETTE.

ROSETTE *dans la maison.*

AH Madame !

FLAMINIA.

Quoi ! qui a-t-il ?

ROSETTE *arrivant.*

Ah ! Madame ! venez voir, venez voir. *elle rentre.*

FLAMINIA.

Attends, reviens, dis-moy ce que c'est ;

ROSETTE.

Ah ! l'étonnante chose ! vous ne vous en douteriez jamais.

FLAMINIA.

Dis-le moi donc; car je ne puis le deviner.

ROSETTE.

Madame ! Madame ! il y a....

FLAMINIA.

Eh bien ?

ROSETTE.

Deux femmes.

FLAMINIA.

Où ?

ROSETTE.

Au logis.

FLAMINIA.

Au logis !

ROSETTE.

Oui, & deux femmes jolies encore, qui dès quelles m'ont apperçuë m'ont fermé la porte au nez.

FLAMINIA.

Ah ! ah ! voici donc la raison qui empêchoit Monsieur mon mari de me venir trouver à la campagne, quel bonheur me fait revenir ! je le prends sur le fait.

ROSETTE.

Qui se seroit jamais imaginé une trahison comme celle-là ?

FLAMINIA.

J'en serai vangée, je sçaurai bien me faire justice moi-même, je ne souffrirai point un tel affront.

SCENE IV.

LELIO, FLAMINIA, ROSETTE.

LELIO.

AH! je devois bien m'y attendre! la porte n'auroit pas été ouverte, si Silvia eût été dans la maison, mon pere m'a tenu parole, & Cinthio m'en a manqué, où sera-t-elle? où la chercher? que vais-je devenir? * ami infidelle, pere trop cruel! vous serez tous deux satisfaits; vous m'abandonnez à ma douleur, vous ne me reverrez plus, je me livre à mon désespoir.

ROSETTE.

Qui l'auroit jamais pû croire! j'entre dans la passion de ma Maîtresse, si j'étois à sa place, je mettrois tout sans dessus-dessous.

FLAMINIA.

Fabrice à son âge, s'amuser avec de jeunes filles! manquer ainsi à ce qu'il me doit, & je me tairois moi? Je mettrai plutôt le feu à la maison. Je cours voir ces impertinentes, & les punir comme elles le méritent.

ROSETTE.

Je vous suis, pour vous aider.

* *Ils parlent tous les trois à la fois.*

LELIO.

A quoi me sert-il de vivre dans l'état où je suis ! je ne vivois que pour vous Silvia, on vous arrache de mes bras, on vous cache à ma vûë, je n'y puis consentir, & je ne trouve de remede que dans la mort.

SCENE V.

CINTHIO, LELIO.

CINTHIO.

ENfin, je te retrouve mon ami, j'ai couru avec empressement . . . .

LELIO.

Ne me parlez point, laissez-moi, vous n'êtes point mon ami, vous ne m'avez flattez, que pour endormir ma passion, & pour donner aux autres le temps de me trahir ; retirez-vous, je ne vous connois plus.

CINTHIO.

Mais Lelio, es-tu devenu fou ? écoute-moi, je suis ton ami, j'ai travaillé pour toi, & j'ai obtenu de la femme de notre Gouverneur, qu'elle demandera Mademoiselle Silvia à ton pere.

LELIO.

Il n'eſt plus temps, Silvia n'eſt déja plus chez-nous, mon pere l'a cachée aux yeux de tout le monde, je ne la verrai plus.

CINTHIO.

Je n'ai jamais rien vû de ſi impetueux que toi ? qu'importe qu'il l'ait cachée ! la Dame la demandera toûjours, & il n'oſera la refuſer.

LELIO.

Non, je n'écoute plus rien, je ne vous crois plus, vous m'avez manqué dans une occaſion eſſentielle; vous m'aviez promis de ne point perdre de temps, & vous en avez laiſſé à mon pere, aſſez pour exécuter ſon deſſein, pour me percer le cœur; je ne vous connois plus, je renonce à votre amitié & je veux vous oublier pour toûjours. *Il ſort.*

CINTHIO.

Mais, il faut qu'il ait perdu l'eſprit : je veux le ſuivre, & tâcher de le rendre raiſonnable.



SCENE VI.

SCENE VI.

FLAMINIA, ROSETTE, CINTHIO.

FLAMINIA.

AH! Monsieur Cinthio, je vous trouve fort à propos pour me plaindre à vous de Monsieur votre Pere.

CINTHIO *à part.*

Je me serois bien passé de cette rencontre. De mon pere, Madame! & pourquoi?

ROSETTE.

Ah! vraiment, il en fait de belles.

CINTHIO.

Et quoi encore, Madame? mon pere, le mari le plus tendre, le plus respectueux, le plus fidelle.....

FLAMINIA.

Oui, oui, Monsieur, vous le croyez peut-être, ou bien, sçachant ses mauvais procedez, vous les cachez, afin qu'il vous pardonne vos folies.

ROSETTE.

Ah! Monsieur, vous êtes trop jeune pour connoître l'artifice des vieillards: des Peres en sçavent plus que les enfans.

CINTHIO.

Tais-toi Rosette : de grace, Madame, expliquez-vous.

FLAMINIA.

Vous rougirez pour lui, quand je vous aurai conté sa trahison, sa perfidie.

ROSETTE.

Il n'y a rien de plus noir.

FLAMINIA.

Pendant que j'étois à la campagne.... mais vous devez le sçavoir ; il n'est pas possible que vous l'ignoriez.

CINTHIO.

Eh bien ! pendant que vous étiez à la campagne....

FLAMINIA.

Il avoit deux filles au logis, Monsieur, deux filles, voilà un bel exemple pour vous ! apprenez de lui, comme on peut dans un âge mûr, se rendre ridicule, & méprisable, trahir sa femme, violer la foi conjugale, & devenir le joüet de toute une Ville.

ROSETTE.

Oui, Monsieur, deux filles au logis, pendant que nous ni sommes pas, voyez comme il sçait bien prendre son temps.

CINTHIO.

En verité, si vous ne disiez pas la chose aussi

férieusement que vous me la dites, vous me feriez mourir de rire, pensez-vous que mon pere radotte ? j'en sçaurois quelque chose, moi qui suis toûjours resté ici : vous me dites qu'elles sont deux, il y en auroit au moins une pour moi, & en ce cas là je vous avoüe que j'aurois de grandes obligations à mon pere, croyez-moi, Madame, on vous a trompée.

FLAMINIA.

Vous cherchez en vain à me faire prendre le change par vos plaisanteries, on ne m'a point trompée, elles sont au logis, & je viens de les y voir.

CINTHIO.

Cela se peut-il ?

ROSETTE.

Oui, Monsieur, cela se peut, elles sont dans l'appartement de Monsieur votre pere.

CINTHIO.

Ce n'est donc que depuis quelques heures, & je vous jure que je l'ignorois. Je ne puis même m'imaginer qui peut avoir amené chez nous ces deux filles.... peut-être que mon pere par complaisance.... .

FLAMINIA.

Eh oui ! par complaisance pour lui-même, convient-il à des filles d'aller loger chez

un homme marié, pendant que sa femme est à la campagne ?

ROSETTE.

Oui, quand elles cherchent une bonne fortune.

CINTHIO *à part.*

Mais se pourroit-il qu'Horace eut donné Mademoiselle Silvia & sa femme de chambre en garde à mon pere ? Pourquoi non ? ils sont assez amis pour se rendre mutuellement de petits services, *à Flaminia.* Madame, permettez que j'entre au logis pour parler à ces Demoiselles, je sçaurai d'elles-mêmes ce qui les y a amenées, & je vous promets que je ferai mes efforts pour vous ôter tout sujet de chagrin.

FLAMINIA.

Allez, allez, Monsieur, pour moi, je vous jure que je ne mettrai pas le pied dans la maison tant qu'elles y seront.

Cinthio entre dans la maison.

ROSETTE.

Vous faites fort bien, ma chere Maîtresse, il faut un peu mortifier ces vilains hommes, comment ! il leurs sera permis d'en faire à leur volonté ! d'outrager leurs femmes, & les femmes seront assez sottes pour se taire ? pour moi je suis encore jeune, &

graces au Ciel, je ne suis point mariée, mais si j'avois un mari qui me jouât de ces tours-là, pour me vanger, je voudrois avoir autant d'Amans, qu'il auroit de Maîtresses.

FLAMINIA.

Je sçai que cette vangeance me seroit facile, si mon cœur y consentoit, & si l'honneur ne le défendoit pas.

ROSETTE.

Bon, l'honneur! pourquoi est-ce que notre honneur y doit perdre? & pourquoi le leur n'en souffre-t-il rien?

FLAMINIA.

Le monde l'a ainsi reglé, & nous a chargées de ce fardeau.

ROSETTE.

Le monde ne sçait ce qu'il fait, & je veux réformer le monde moi.

SCENE VII.

CINTHIO, FLAMINIA, ROSETTE.

CINTHIO *à part.*

C'Est elle, c'est Mademoiselle Silvia! je suis le plus content de tous les hommes, & je cours vîte en rendre compte à mon ami Lelio, lui remettre l'esprit, & regagner son amitié; Madame, je vous prie au nom de ce respect, dont vous sçavez que je

ne me suis jamais écarté, au nom de cette tendresse, que vous m'avez toujours marquée, n'écoutez point les transports de votre jalousie, & soyez persuadée, que mon pere n'a aucune passion pour ces Demoiselles, je vous promets, & j'engage mon honneur, que dans deux heures d'ici je les ferai sortir de chez vous, & que vous n'aurez d'orénavant aucun sujet de vous plaindre par rapport à elles, souffrez seulement qu'elles restent encore deux heures au logis.

ROSETTE.

Ne vous y fiez pas,

FLAMINIA *à part.*

Feignons un moment pour le mettre dans mes interêts. J'ai bien de la peine à consentir à ce que vous me demandez: cependant je vous aime trop, pour ne pas sacrifier quelque chose de mon ressentiment aux instances que vous me faites, mais du moins instruisez-moi des raisons....

CINTHIO.

Madame, je le ferai à mon retour, le temps me presse, souffrez que j'aille au plutôt prendre les mesures necessaires pour vous délivrer de ces objets qui vous déplaisent. *Il part.*

ROSETTE.

Je ne m'étonne plus si vous n'avez pas

assez de courage pour vous vanger de votre mari, puisque deux petits mots flatteurs de son fils vous ont déja radoucie.

FLAMINIA.

Ne crois pas que je perde de veüe mon dépit, & ma vangeance, mais j'ai voulu avoir quelque complaisance pour Cinthio, d'autant plus que je suis bien aise d'entendre mon mari, pour voir ce qu'il osera me dire, quand je lui montrerai les preuves de sa perfidie.

SCENE VIII.

FABRICE, FLAMINIA, ROSETTE.

FABRICE.

CE n'étoit donc pas un assez grand malheur pour Horace de devenir amoureux à son âge, s'il ne devenoit pas encore prodigue : il a fait emplette, & d'habits & de bijoux, il a fait une dépense excessive pour régaler sa Maîtresse, il m'a fallu courir toute la Ville pour lui trouver un Officier, & un Cuisinier. Mais que vois-je! je suis perdu, Mademoiselle Flaminia de retour de la campagne! c'est fait de moi, si elle a vû Mademoiselle Silvia.... que lui dirai-je?

FLAMINIA *à Rosette.*

Que je suis malheureuse !

FABRICE, *à part.*

Je le suis bien davantage.

FLAMINIA *à part.*

Quelque chose que dise Cinthio, je ne puis m'ôter de l'esprit, que les affaires qui retenoient mon mari à la Ville, n'étoient qu'un prétexte pour me tromper.

ROSETTE.

Sans doute il y avoit de la malice.

FABRICE *à part.*

Si je lui confie l'amour de mon ami, cela ne sera pas trop bien, car confier un secret à une femme..... que je veux de mal à Horace !

FLAMINIA.

Je suis dans l'impatience de le voir revenir.

ROSETTE.

Et tenez, le voilà revenu.

FABRICE.

Faisons bonne contenance. Oh ! ma chere Epouse je ne m'attendois pas à vous voir si tôt.

FLAMINIA.

Je le crois bien ; & je sçai même que

vous n'êtes pas bien aise de mon retour.

FABRICE.

Oh! ma chere femme, que dites vous-là ? j'en suis charmé... que fait-on à la campagne ?

FLAMINIA.

On y vit beaucoup plus sagement qu'à la Ville.

FABRICE.

Et que fait-on de mal à la Ville ?

FLAMINIA.

Vous le sçavez mieux que moi.

FABRICE.

Moi ! je n'en sçai rien.

ROSETTE.

Voyez la ruse !

FLAMINIA.

Qui sont ces femmes qui sont au logis ?

FABRICE.

Quelles femmes ?

FLAMINIA.

Vous faites l'ignorant. Oui ces femmes ? comment pourroient-elles se trouver dans votre appartement, si vous ne les y aviez introduites ?

FABRICE.

Mademoiselle Flaminia, croyez...

FLAMINIA.

Je crois, ce que je dois croire. Me prenez-vous pour une imbecile ! pensez-vous que je passerai sous silence vos infidelitez ? que je n'en aurai pas raison ? que je demeurerai immobile ? que je vous laisserai joüir en paix de tous ces plaisirs qui m'offensent, qui m'outragent ? non, non, ne le pensez pas, j'ai du cœur, de la naissance, je veux être respectée, considerée, conserver mes droits, mon autorité, mon pouvoir, & vous ranger à la raison.

FABRICE.

Là, là, ma petite femme, ma chere moitié, si vous ne voulez que sçavoir qui sont ces femmes, je vais vous satisfaire : sçachez qu'elles ont été mises en garde chez-moi.

FLAMINIA.

Comment, en garde chez-vous ? qu'est-ce que cela veut dire ?

FABRICE.

Oui, en garde chez-moi, & cela, parce qu'on connoît ma sagesse, voyez comme les autres sçavent me rendre plus de justice, que vous, qui m'accablez de reproches.

FLAMINIA.

Si vous ne m'éclairciſſez davantage, je ni comprends rien.

FABRICE.

Je vais vous expliquer le fait.

SCENE IX.

ARLEQUIN, un CUISINIER, *un homme avec une hotte, & les susdits.*

ARLEQUIN.

JE suis pressé d'aller retirer mes filets que j'ai laissés dans la mer, & ces gens-là ne finissent point, ils marchent si lentement, qu'on diroit qu'ils ont la goute. Eh, allons, dépêchez-vous donc, si vous marchez toûjours de ce train-là, le souper ne sera jamais prêt.

LE CUISINIER.

Tu as raison, mon ami; mais ce n'est pas ma faute, c'est cet animal qui s'arrête à tout moment: viens donc, si tu avois la même impatience que le vieillard amoureux, tu te dépêcherois davantage.

FABRICE.

Voici pour comble de malheur, Arlequin & le Cuisinier que j'ai arrêté pour Horace.

ARLEQUIN.

Monsieur, je suis votre très-humble serviteur, le Cuisinier vous a tenu parole, le voici qui vient faire remu-menage dans votre cuisine.

FABRICE.

Allez vous-en tous, allez vous-en.

ARLEQUIN.

Comment que nous nous en allions! est-ce que vous ne voulez plus souper?

FABRICE.

Partez, vous dis-je.

LE CUISINIER.

Que je parte! auriez-vous pris quelque autre Cuisinier en ma place? après m'avoir arrêté; mort de ma vie! je ne le souffrirai pas.

FLAMINIA.

Eh bien, M. Fabrice, que pouvez-vous me dire à présent? pour une fille qu'on vous a donnée en garde, vous ordonnez un souper, vous prenez des Cuisiniers, vous n'en avez pas tant fait le jour de mes nôces.

ARLEQUIN *à part.*

Ah! nous sommes perdus! Madame Flaminia a tout entendu.

FABRICE.

Eh non mamour, il se trompe, ce n'est pas moi qui les ai demandés, je ne les connois pas.

LE CUISINIER.

LE CUISINIER.

Comment, vous ne nous connoissez pas? c'est à vous-même que nous avons parlé, Arlequin que voici étoit présent : il nous a dit que vous aviez une jolie fille chez vous, que vous vouliez vous réjouïr pendant que votre femme étoit à la campagne, que vous vouliez un souper fin, délicat, & somptueux; que son Maître seul étoit de la partie, comment, vous ne nous connoissez pas?

FLAMINIA.

Ah traître! ah perfide!

ARLEQUIN.

Ah! le maudit babillard!

FABRICE.

Ma chere femme..... partez, vous dis-je, fussiez-vous à tous les diables!

ARLEQUIN.

Va-t'en, Cuisinier d'enfer, tu nous portes malheur.

LE CUISINIER.

Je ne partirai pas, que du moins je ne sois payé comme si j'avois servi, j'ai compté sur vous, & j'ai refusé de travailler ailleurs.

FLAMINIA.

Attends, attends, je vais te payer moi

comme tu le merites. *Flaminia & Rosette battent Arlequin, le Cuisinier & les autres.*

LE CUISINIER.

Misericorde ! quelle femme ! à l'aide ! au secours ! *Il sort.*

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! j'avois bien affaire de cela moi, Adieu le soupé, je n'aurai qu'à porter au marché le poisson que je trouverai dans mes filets.

FLAMINIA.

Rosette, cours vîte chez mes parens, conte leurs le sujet de ma colere, l'infidelité de mon mari, dis-leurs que je suis outrée, que je veux me séparer de lui, que je ne veux plus en entendre parler, que je veux avoir ma dot, qu'ils ne tardent pas, qu'ils marchent sur tes pas.

ROSETTE.

J'y cours, Madame, avec plaisir.

SCENE X.

FABRICE, ROSETTE,

FABRICE.

Attends, attends, Rosette, écoute-moi ; ah malheureux Horace ! quel maudit charivari as tu causé chez-moi !

ROSETTE.

Monſieur, laiſſez-moi aller faire la commiſſion de ma Maîtreſſe.

FABRICE.

Attends, te dis-je, écoute-moi, tu vois bien que je ſuis un homme perdu, s'il me faut eſſuyer tous les reproches de cette famille, & quelque choſe que je diſe, je n'aurai jamais raiſon avec ma femme.

ROSETTE.

Auſſi, pourquoi faites-vous des folies à votre âge?

FABRICE.

Eh non, je n'en ai point faites; mais je ne puis pas te conter tout cela, tiens voici un louis d'or que je te donne, pour t'acheter une palatine, à condition que tu diras à ta Maîtreſſe, que tu n'as trouvé perſonne, enſuite tu ne diras mot à qui que ce ſoit, de ce qui ſe paſſe chez moi, & je te promets un habit en recompenſe.

ROSETTE.

Monſieur, j'ai toûjours eu encore plus d'amitié pour vous, que pour Madame: je vous obéïrai de bon cœur, vous êtes ſi bon, ſi genereux....

FABRICE.

La coquine! vas-donc faire un petit

tour en Ville, & puis rends réponse à ta Maîtresse de la maniere que je t'ai dit.

ROSETTE.

Vous serez obéï, Monsieur, je vous le promets, foi d'honnête fille; mais vous tiendrez votre parole aussi.

FABRICE.

Oui, je t'en assure.

SCENE XI.

HORACE, FABRICE.

HORACE.

EH bien, mon ami avez-vous vû votre fils ? je ne l'ai point trouvé moi, cependant je viens pour que nous entrions chez-vous, nous passerons quelques momens en conversation avec Mademoiselle Silvia, en attendant le soupé.

FABRICE.

Ah, fussiez-vous bien loin! vous, votre amour, Silvia, tout ce qui vous regarde & vous appartient, ôtez-moi vîte cette Demoiselle de ma maison.

HORACE.

Et pourquoi cela ? quelle mouche vous pique ?

FABRICE.

L'enfer est chez-moi à cause d'elle : mon épouse est revenuë de la campagne, l'a apperçue, la jalousie lui est montée à la tête, elle est folle, possedée, pire qu'une furie.

HORACE.

Que me dites vous-là ? attendez, & ne pouvez-vous pas lui faire entendre raison ?

FABRICE.

Eh oui, faire entendre raison à une femme jalouse & furieuse.

HORACE.

Donnez-moi le temps d'aller chercher une maison où la mettre, & je vous en débarrasserai.

FABRICE.

Ramenez-là chez vous, & tout à l'heure, je ne veux plus de bruit avec ma femme.

HORACE.

Je ne me fie point à mes domestiques ; tout le monde se tourne du côté de mon fils, ils l'aiment mieux que moi ; ils lui ouvriront la porte, & je serai perdu.

FABRICE.

Tant mieux, c'est ce que je vous souhaitterois, vous n'avez aucune raison d'esperer de vous faire aimer de votre Demoiselle,

vous ne pouvez pas sçavoir si votre fils la regardera des mêmes yeux que vous, & cependant vous devenez amoureux&jaloux, sans sçavoir pourquoi. Il est bien vrai qu'il n'y a rien de pire qu'un mauvais voisin.

HORACE.

Ne me traittez point si cruellement, l'embarras où je vous ai jetté m'empêche de me plaindre, & je suis seulement occupé du soin de chercher, où je pourrai la mettre, car si je suis jaloux de mon fils, je le suis aussi de tout le genre humain.

FABRICE.

Enfermés-là dans une boëte, personne ne la verra.

****

SCENE XII.

FLAMINIA, SILVIA, SPINETTE; *& les susdits.*

FLAMINIA.

SOrtés, vous dis-je, Mademoiselle, & tout à l'heure, & rendez grace à ma bonté de ce que je ne vous traitte pas comme vous le meritez. *Elle sort.*

SILVIA.

Spinette, que ferons-nous? que je suis malheureuse!

SPINETTE.

Nous irons encore chez Monfieur Horace, il eft de confequence pour nous, de conferver fon amitié.

HORACE.

Oui, oui, Mademoifelle, revenez chez moi, je ne vous en ai point chaffée, & je ne vous avois mis chez mon ami, que dans la penfée, que vous feriez mieux.

SILVIA.

Et puis-je être mieux qu'auprès de vous, qui m'avez promis une amitié de pere ?

HORACE.

Et je vous aime auffi, comme ma fille, & même davantage, que fçait-on, vous pourriez un jour m'appartenir de prés.

SILVIA *à Spinette.*

Spinette que veut-il dire ?

SPINETTE *bas a Silvia.*

Ce que nous avions déja penfé, il vous aime, il n'en faut point douter.

HORACE *à Fabrice.*

Il me femble que ce que je lui ai dit là l'a un peu émuë, qu'en dites-vous ! (*à Silvia en lui prenant la main*) calmez-vous ma fille, ne fouffrez point qu'aucun nuage terniffe

la beauté de ces regards, ils sont faits pour donner de l'inquiétude aux autres, mais vous ne devez point en prendre : cette bouche doit toûjours rire, les graces ne l'ont faite que pour cela.

FABRICE.

Je regarde avec attention cette Demoiselle, je lui trouve une ressemblance, que je ne puis pas bien démêler : il y a quelque chose dans son visage qui ne m'est pas inconnu.

HORACE.

Vous baissez les yeux ! ce n'est pas ce que je vous demande.

SILVIA *bas à Spinette.*

Spinette que je suis confuse !

SPINETTE *bas à Silvia.*

Courage Mademoiselle, *à Horace*, M. vous sçavez que les filles rougissent aisément quand elles s'entendent loüer.

HORACE.

Je m'en doute bien, mais elle doit s'accoûtumer aux loüanges ; pourquoi montre-t'elle tant de beauté?

SILVIA.

Menagés, je vous prie, ces expressions, vous m'avez honorée du nom de votre fille, & un pere ne loüe pas tant.

HORACE.

Ou fille, ou quelqu'autre chose, soyez sûre d'une amitié parfaite de ma part, *à Fabrice*, que dites-vous de sa modestie ? il me semble que vous ouvrez de grands yeux sur elle....

FABRICE.

Je n'en sçai presque pas la raison, moi-même.

HORACE.

Oh ! oh ! en voici bien d'une autre, Mademoiselle, rentrez s'il vous plaît dans ma maison, l'air est froid, & vous pourriez-vous enrûmer, je ne vous laisserai pas long-temps seule. *Il la conduit dans la maison.* Je ferme la porte; car Monsieur mon fils... & vous Fabrice, voulez-vous, que nous nous broüillions pour toûjours! il n'y a amitié qui tienne; voyez-vous, l'Amour l'emporte.

FABRICE.

Vous extravaguez, je suis si éloigné de ce que vous pensez... je me retire pour ne pas vous contraindre.

HORACE.

Arrêtez, puisque vous n'avez aucune intention..... je le laisserai aller, nous nous reverrons une autre fois, & je cours vîte, en attendant, chercher quelque maison qui me convienne.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, LELIO *en habit de voyage.*

TRIVELIN.

EH! de grace, écoutez-moi.

LELIO.

Laisse-moi, te dis-je ? je ne veux rien entendre.

TRIVELIN.

Quoi! pas même votre fidele Trivelin ?

LELIO.

Tout m'est odieux.

TRIVELIN.

Helas! mon cher Maître, que vous ai-je fait ?

LELIO.

Tu ne m'as rien fait, mais je veux abandonner mon pere, ma patrie, mes parens, mes amis, j'irai si loin, qu'ils n'entendront plus parler de moi.

TRIVELIN.

Menez-moi avec vous, vous n'avez pas coûtume de voyager tout ſeul.

LELIO.

Mon chagrin, mon tourment, ma peine, mon déſeſpoir, ſont les ſeuls compagnons de voyage que je veux avoir.

TRIVELIN.

Belle compagnie! paſſe encore, ſi vous meniez avec vous, la gayeté, la joye, la tranquillité, la belle humeur.

LELIO.

C'en eſt fait, te dis-je, j'y ſuis réſolu, je pars, j'irai ſans choix, & ſans deſſein, partout où le hazard me conduira, & je ne reverrai plus des lieux qui me rappelleroient le ſouvenir de mon amour, & des obſtacles qui l'ont traversé.

TRIVELIN.

Croyez-vous pouvoir oublier votre amour en changeant de pays?

LELIO.

Je n'aurai pas du moins le chagrin de voir un ami infidele, & ma Maîtreſſe entre les bras d'un pere trop cruel.

TRIVELIN.

Qui vous aſſûre que cela arrivera? vous êtes trop prompt: elle ne fait que d'abor-

der dans ce pays-ci, il vous arrive une petite traverse, & vous voilà d'abord aux champs, vous ne voulez entendre, ny voir personne, vous prenez un habit de voyage, vous courez le pays, vous voulez vous perdre, vous jetter dans la mer.....

LELIO.

Finis, tous ces discours m'ennuyent; laisse-moi partir.

TRIVELIN *l'arrêtant.*

Non, je ne souffrirai point..... Ah! Monsieur Cinthio, vous venez fort à propos, aidez-moi à retenir mon Maître, il veut nous abandonner.

****

SCENE II.

CINTHIO, LELIO, TRIVELIN.

CINTHIO.

D'Où te vient cette résolution? mon ami Lelio? que veux-tu faire?

LELIO.

Partir, & ne revenir jamais.

CINTHIO.

Qui te chasse,

LELIO.

Mon désespoir.

CINTHIO.

CINTHIO.

Bannis ce désespoir, il n'est plus de saison : je te cherche partout pour t'annoncer une nouvelle, qui rendra le calme à ton esprit.

LELIO.

Comment puis-je vous croire! cherchez-vous encore à m'abuser ?

CINTHIO.

Eh non, je ne t'abuse point, & tu en seras bien-tôt convaincu ; ton amour est bien incommode, je t'avoüe, que si j'avois envie d'avoir une Maîtresse tu m'en dégoûterois : cela coûte trop de peines, & d'inquiétudes.

LELIO.

Que tu es lent dans tout ce que tu fais! il y a une heure que tu me tiens en suspens, pour m'apprendre une bonne nouvelle, & tu ne me dis pas ce que c'est, tu te fais un plaisir de me tourmenter.

CINTHIO.

Et toi, tu es si vif, que tu ne donnes pas le temps de respirer.

TRIVELIN.

Venons au fait, Monsieur, je suis dans l'impatience aussi moi.

CINTHIO.

Eh bien, Lelio, je me flatte à présent de mériter ta confiance, & ton amitié, si tu sçavois combien ta colere m'avoit affligé......

LELIO.

Et tu la rallumes de plus belle, finis, ou laisse-moi partir.

CINTHIO.

Ecoute-moi donc, ta Maîtresse...?

LELIO.

Ma Maîtresse?

TRIVELIN.

Mademoiselle Silvia?

LELIO.

Eh bien, ma Maîtresse?

CINTHIO.

Je sçai où elle est.

LELIO.

Ah mon ami Cinthio!

TRIVELIN.

Et Spinette?

CINTHIO.

Elles sont toutes deux ensemble.

LELIO.

Mais où sont-elles?

TRIVELIN.

De la joye, mon cher Maître, de la joye.

CINTHIO.

Je le sçai.

LELIO.

Dis-le moi donc, je veux le ſçavoir auſſi.

TRIVELIN.

J'ai le même deſir : ma pauvre Spinette !

CINTHIO.

Vous allez être ſatisfaits.

LELIO.

Eh vîte, tu me fais mourir.

CINTHIO.

Elles ſont chez mon pere, tu ſçais qu'il eſt intime ami du tien, il n'eſt pas étonnant, qu'il les lui ait confiées.

LELIO.

En es-tu bien ſûr ?

CINTHIO.

Je viens de les voir, j'ai cauſé avec elle, je t'ai nommé à Mademoiſelle Silvia, elle m'a d'abord ouvert ſon cœur, elle ma fort recommandé de te parler, & de te conter ſa ſituation, elle craint l'amour de ton pere, & la colere de Madame Flaminia, qui ne ſçachant pas tout ce myſtere, a fait éclater contre elle ſa jalouſie, enfin, elle te prie, les larmes aux yeux, de la délivrer des pourſuites de l'un, & de la colere de l'autre.

LELIO.

Pendant cette replique il jette son chapeau, ôte sa Redingotte, & quitte avec des lazis tout son équipage de voyage.

Oui, ma chere Silvia, je ne vous laisserai point entre les mains de mes ennemis, je ne souffrirai point que vous me soyez ravie, la colere de mon pere ne m'épouvante point, pourvû que vous soyez à moi, je ne demande point d'autre bonheur, mon cœur est satisfait, vous faites seule ma félicité, vous me tenez lieu de pere, d'ami, & de fortune, vous êtes ma joye, mon plaisir, ma consolation, & mon bien, je cours vous embrasser; attends-moi là Trivelin.

CINTHIO.

Attends donc, songe. . . . . Il vaut mieux que je le suive, il aura peut-être encore besoin de moi.

SCENE III.

TRIVELIN *seul.*

Croit-il que j'aye moins d'impatience de voir Spinette, qu'il n'en a de voir Mademoiselle Silvia : mais il faut obeïr,

auſſi-bien ai-je été plus heureux que lui, je l'ai vûë moi, cette pauvre Spinette, & je lui ai parlé, il faut avoüer que l'amour a bien de la malice! il rend à ſon gré les gens fous, raiſonnables, triſtes, joyeux, contens, malheureux, il nous épie, nous tend des piéges, nous prend au trébuchet, il nous préſente des fleurs, plus ſouvent des épines; le chemin par où il nous mene eſt ſemé d'amertumes, de ſouffrances, de larmes, d'inquiétudes; parvient-on à poſſeder ce qu'on aime! les peines finiſſent, il eſt vrai, mais les plaiſirs finiſſent auſſi, ma foi, vive Bacchus! il vaut cent fois mieux, il ne vous prend point en traître, il vous préſente à découvert ſon aimable liqueur, vous en ſçavez les qualitez, ſa couleur vous enchante, vous vous livrez de bonne grace à ſes charmes, vous avalez à longs traits ce Nectar précieux, plus vous en prenez, plus votre vigueur s'augmente, mille aimables deſirs naiſſent dans votre cœur, vous ne reſpirez que joye, & que plaiſir: point de jaloux à table, plus vous bûvez, & plus vous voulez que les autres boivent, jamais raſſaſiez de ſes douceurs, vous revenez toûjours à la charge: Bacchus ne ſe dément point, il vous inſpire ſans ceſſe les mêmes deſirs, la même gaïeté, & vous ne ſentez jamais

ny dégoût, ny chagrin : Vive Bacchus ; qui seul rend l'homme heureux !

SCENE IV.

LELIO, CINTHIO, TRIVELIN.

LELIO.

LAisse-moi, Cinthio, laisse-moi suivre mon projet, je n'aurai jamais de repos qu'éloigné de mon pere, & de ma patrie.

CINTHIO.

Non, Lelio je ne te laisserai point executer le dessein que ton chagrin t'inspire, je suis trop de tes amis ; de plus, je sçai un remede à tes maux, & je vais te l'apprendre.

TRIVELIN.

Comment, qu'y a-t-il de nouveau ? encore dans les allarmes ! n'aurons-nous jamais fini ?

CINTHIO.

Nous aurons fini, si Lelio veut m'entendre ;

LELIO.

Faut-il que je me laisse éblouïr par de vaines espérances ?

TRIVELIN.

Mais encore, qu'y a-t'il ? vous avez

retrouvé Mademoiselle Silvia, & vous êtes encore agité, votre amour est bien difficile à contenter.

LELIO.

Eh non? je ne l'ai point retrouvée; elle n'est plus où j'ai cru la voir, elle est retombée entre les mains de mon pere.

TRIVELIN.

Nous voici encore en campagne, vîte des bottes, & la redingotte.

LELIO.

Et l'on veut que je sois tranquile, que j'attende le secours du temps, que je souffre sans murmurer un coup si mortel! Non, mon cœur en est frappé plus vivement que jamais, j'avois cru l'avoir trouvée, je m'étois flatté de l'enlever à mon tour à mon pere, mes chagrins alloient finir, je la voyois, je lui parlois, je lui vantois mes feux, ma constance, mes allarmes, elle répondoit à mon amour, m'assûroit de sa foi, devenoit mon épouse, j'étois content, tout est détruit, on la cache, on la dérobe à ma tendresse; je ne l'ai plus, je suis au comble du malheur! *Il pleure.*

TRIVELIN *pleurant.*

Ah, ah, ah, mon pauvre Maître, il me fait pleurer aussi.

CINTHIO.

Ta paſſion me touche, mais j'aime mieux voir tes larmes, que les tranſports de tantôt, du moins m'écouteras-tu. Oh ça, un peu de tréve à ta douleur, & prête-toi à mes avis.

LELIO.

Que veux-tu me conſeiller?

CINTHIO.

De parler à mon pere, de lui confier ton amour, & la promeſſe réciproque que ta Maîtreſſe & toi vous êtes faite de vous épouſer, de lui dire qu'elle eſt venuë te chercher, & ſon oncle Liſimaque.

LELIO.

Mais ton pere eſt dans la confidence, & dans les interêts du mien, il ne voudra jamais prêter les mains à mon amour.

CINTHIO.

Tu te formes toûjours quelque nouvel obſtacle, nous engagerons Madame Flaminia en ta faveur, mon pere ne voudra pas l'irriter, il craint trop ſa colere, & avec grande raiſon, car elle eſt terrible dans ſon humeur.

LELIO.

Mon pere s'oppoſera toûjours.....

CINTHIO.

Nous dirons que tu l'as épouſée à Paris,

TRIVELIN.

Oui, oui, & Spinette auſſi.

LELIO.

Mais la choſe ſe découvrira à la fin, & il m'empêchera de l'épouſer.

CINTHIO.

En ce cas là, nous trouverons un autre remede, nous aurons recours à quelqu'artifice, il s'agit maintenant de faire en ſorte, que tu puiſſes voir ta Maîtreſſe en liberté.

TRIVELIN.

Nous ſouhaitterions quelque choſe de plus.

CINTHIO.

Le reſte viendra avec le temps, allons mon cher Lelio, chercher mon pere.

LELIO.

Je te ſuis, & je me livre à tes conſeils.

TRIVELIN.

Voici une apparence de calme, je ne doute point que M. Fabrice..... Mais ne vois-je pas Arlequin ? il porte quelque choſe ſur ſon dos, je ne comprends pas ce que ce peut être, je veux l'examiner.

Il ſe retire dans la couliſſe.

SCENE V.

ARLEQUIN, TRIVELIN *caché.*

ARLEQUIN.

Que j'ai de graces à rendre à la tempête de cette nuit ! que de biens elle a faits au pauvre Arlequin ! elle a conduit deux jolies filles au logis ; à cause d'elles, mon vieux Maître m'a donné de l'argent pour faire bonne chere : pour ménager une partie de cet argent, j'ai été tendre mes filets dans la mer, & à la verité, je n'ai pas pêché un seul petit poisson, mais j'ai dans mes filets un Monstre marin tout particulier, qui fera ma fortune : certes, personne n'en a jamais pêché un pareil. Que cela pese ! *(il le met à terre)* il y a de l'or assûrément, il n'en faut point douter : personne ne m'a vû, je vais l'enterrer, afin qu'on n'en sçache jamais rien ; voilà ce que c'est que de n'être point un paresseux ! on ne fait pas fortune en dormant, mais en travaillant, en fatiguant beaucoup, je vas, je viens, je pense, je jette les filets d'un côté, je les retire de l'autre, & allons courage... il vient. . tire Arlequin,

Il vient......il vient enfin, & j'ai atrapé de quoi être pareſſeux le reſte de mes jours: Que feras-tu à préſent Arlequin de tout cet or qu'il y a là dedans ? *Primo*, je demanderai mon congé à mon Maître, puis je quitterai cet habit de livrée, & je m'habillerai magnifiquement. Enſuite, j'épouſerai Spinette, qui ne ſera pas fâchée de trouver un joli garçon, & bien riche, je quitterai ce pays-ci, & nous irons vivre enſemble à Paris : je me promenerai en caroſſe, j'achepterai des terres, une maiſon de campagne, une autre à la ville, j'aurai beaucoup de Domeſtiques, je me ferai ſervir en homme de qualité, je m'imagine que c'eſt un plaiſir! *Oh là, faites ceci... à qui parlai-je.... allez-là.... vîte obéiſſez-moi....* oui, oui, cela eſt beau, j'ai bien appris de mon Maître comme on ſe fait obéïr. Pour acquerir un nom, je veux me faire General d'Armée...... non. Car je n'aime pas les coups de canon : Je joüirai de mon bien tranquilement, cela vaudra mieux, je regalerai mes amis, j'aurai une bonne table chez-moi, je voyagerai partout le monde, je me ferai connoître, on ne parlera que de moi, puis, quand ma réputation ſera bien établie, afin que ma mémoire dure toûjours, je bâtirai une Ville qui portera mon nom, on dit Andri-

nople....Constantinople.....elle s'appellera Arlequinople, oui, cela sonne bien, Arlequinople.

SCENE VI.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN.

NE seroit-ce point là la cassette qu'a perduë Monsieur de la Boussolle, où sont tant de choses de si grande conséquence pour Mademoiselle Silvia, il faut nous en assûrer, & tâcher de la retirer des mains d'Arlequin, arrête, arrête Arlequin.
Tirant une corde des filets.

ARLEQUIN.

Pourquoi m'arrêterai-je ?

TRIVELIN.

C'est que je veux t'aider, tu as trop de peine.

ARLEQUIN.

Va-t'en, je n'ai pas besoin de ton secours.

TRIVELIN.

Mais je suis ton ami &....

ARLEQUIN.

Je ne suis pas le tien moi.

TRIVELIN.

Ecoute, j'ai quelque chose à te dire.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Tu me le diras une autre fois.

TRIVELIN.

Mais cela est de consequence pour toi.

ARLEQUIN.

Parle donc & finis.

TRIVELIN.

Je vais parler, mais donne-moi parole, que tu me répondras sincerement.

ARLEQUIN.

Ah! que tu m'ennuyes, hé bien je te promets que je te répondrai sincerement, parle : puisses-tu t'étrangler en parlant, puisque tu ne me laisses pas aller à mes affaires.

TRIVELIN.

Ecoute-moi : j'ai vû un voleur qui voloit quelque chose de consequence à une personne que je connois, je m'approche du voleur, & je lui dis, que s'il me veut donner la moitié de ce qu'il a volé, je ne dirai rien à personne, le voleur ne me répond pas, que penses-tu qu'il soit obligé de faire ?

ARLEQUIN.

Je pense qu'il doit, sans difficulté, t'en donner la moitié, ou bien, tu dois l'aller dire à celui qu'on a volé.

TRIVELIN.

Je ferai donc comme tu dis : écoute-moi, je t'ai vû prendre cette cassette, je sçai à qui elle appartient, & comme elle a été perduë, donc, ou tu m'en donneras la moitié, ou bien j'irai le dire au Maître de la cassette.

ARLEQUIN.

Ah *Ladro !* ah *Furbo*, ah *Baron* ! je n'ai point pris cette cassette, je l'ai pêchée, je ne sçai point comme elle a été perduë, mais je sçai comme je l'ai trouvée, tu connois celui qui en étoit le Maître auparavant, & moi je connois celui qui en est le Maître à présent, c'est moi, & personne ne l'aura.

TRIVELIN.

Insolent. Quoi ? tu ne la rendras pas à son Maître, s'il te la demande. Est-ce là penser en honnête homme, dis, parle ignorant ?

ARLEQUIN.

Assurément, c'est penser en honnête homme, mieux que toi : est-ce que tu me diras que le poisson, qui est dans la mer appartient à toi, ou à quelqu'autre, quand il est une fois entré dans mes filets, il est à moi, je vais le vendre, je mets

l'argent dans ma poche, & perſonne n'y prétend rien ; entends-tu fripon ? la mer eſt commune, & ce qui eſt dans la mer appartient à tout le monde.

TRIVELIN.

Ce que tu dis là eſt vrai, la mer eſt commune, & ce qui eſt dans la mer appartient à tout le monde ; donc, cette caſſette m'appartient auſſi-bien qu'à toi.

ARLEQUIN.

- Ah ! l'impertinent ! ſi cela étoit comme tu le dis, bel eſprit, les Pêcheurs feroient bien leurs affaires.

TRIVELIN.

Que tu es bête ! oſes-tu comparer une caſſette à du poiſſon ? cela te paroît-il tout de même ?

ARLEQUIN.

Oui, puiſque je l'ai pêchée au fond de la mer.

TRIVELIN.

Et moi je t'ai vû du rivage.

ARLEQUIN.

Mais tu n'as pas travaillé avec moi.

TRIVELIN.

Non, mais moi qui t'ai vû ; ſi le Maître de la caſſette vient, & qu'il ſçache

que je me suis tû, je serai accusé comme toi, je partagerai le crime, & je ne partagerai pas le profit ?

ARLEQUIN.

Attends, je t'aprendrai un moyen, pour que tu ne trempes en rien dans tout cela, il n'y a que toi qui m'as vû, n'est-ce pas ? Eh bien ! va-t'en, tais toi, ne dis mot à personne, moi je ne parlerai point, & te voilà en sûreté.

TRIVELIN.

Je reviens à mon premier mot, donne m'en la moitié, & je me tairai.

ARLEQUIN.

Je veux te donner le diable qui t'emporte, tiens voilà ce que je veux te donner.
Il le bat.

TRIVELIN.

Ah traître, c'est ainsi que tu t'y prends, attends. *Il le bat.*

SCENE VII.

HORACE, TRIVELIN, ARLEQUIN.

HORACE.

OH-là, oh-là, qu'est-ce que cela signifie, Trivelin, Arlequin ! arrêtez-vous donc.

ARLEQUIN.

Laiſſés-moi l'aſſommer, & puis-je m'arrêterai.

TRIVELIN.

Permettez, Monſieur, que je puniſſe ce coquin.

HORACE.

Taiſez-vous l'un & l'autre : d'où peut venir votre querelle ?

ARLEQUIN.

Je vous le dirai moi.

TRIVELIN.

Je veux parler le premier.

ARLEQUIN.

Je t'enfoncerai la mâchoire.

TRIVELIN.

Je t'écraſerai.

HORACE.

Voulez-vous bien reſpecter ma préſence, ſi-non un bâton vous apprendra votre devoir.

TRIVELIN.

Monſieur, je vous reſpecte trop....

ARLEQUIN.

Ah mon Maître ! je vous obéïs toûjours.

HORACE.

Expliquez-moi, le ſujet de votre querelle.

TRIVELIN.

Ordonnez qui des deux doit parler.

HORACE.

Toi Trivelin, tu es plus raisonnable, & tu m'expliqueras mieux le fait.

ARLEQUIN.

Comment! Monsieur, vous donnez la préference à ce coquin là, vous me faites d'abord injustice: c'est moi qui suis votre valet; & ce fripon-là ne l'est que de votre fils, ainsi je dois avoir la préference auprès de vous, *Cospetton*....

HORACE.

Ah! tu as raison: parle donc, & ne t'emporte pas.

ARLEQUIN.

Je vais parler....attends, attends maraut, tu vas voir.... pour vous servir quelque chose de bon au soupé, que vous m'avez ordonné, j'ai été pêcher moy-même, j'ai pris un gros poisson tout particulier, il n'y a rien de plus beau, & ce fripon-là, ce coquin, ce voleur, veut me l'ôter, ou en avoir sa part: voyez s'il a raison.... je ne sçai à qui il tient que....

TRIVELIN.

Alte-là maraut, tu en as menti! c'est une cassette qu'il a prise en mer.

ARLEQUIN.

Eh bien: oui, un poisson cassette, voilà son nom, tu ne le connois pas, tu es un ignorant.

HORACE.

Un poisson cassette ! je ne connois point de poisson, qui se nomme comme cela.

ARLEQUIN.

Je le connois bien moi, qui ai pêché toute ma vie.

TRIVELIN.

Monsieur, je vous dis encore une fois, que ce n'est point un poisson, mais une cassette qu'il a prise.

ARLEQUIN.

Je ne l'ai point prise, je l'ai pêchée.

TRIVELIN.

Qui appartient au Capitaine, qui a fait naufrage cette nuit : ce n'est point pour en avoir ma part que je la demande, mais pour la rendre à son Maître.

HORACE.

Oh, c'est une autre affaire, cela peut être ; où est-elle cette cassette ?

ARLEQUIN.

Je n'en sçai rien moi, je ne l'ai pas.

TRIVELIN.

Comment, tu ne l'as pas ! montre ce que tu as dans tes filets.

HORACE.

Voyons, voyons Arlequin ce que tu as là.

ARLEQUIN *en pleurant.*

Monsieur..... C'est une Baleine.

HORACE.

Ah! je vois ta malice, c'est une cassette vraiment; Trivelin, connoit-tu la personne à qui elle appartient ?

ARLEQUIN *presque en pleurant.*

Non, il ne la connoît pas, ce n'est que pour me l'ôter à moi, qu'il dit la connoître.

TRIVELIN.

Oui, Monsieur, je connois le Capitaine, qui en est le Maître.

ARLEQUIN.

Il est noyé.

TRIVELIN.

Il n'est point mort, & je vous l'amenerai, quand vous voudrez.

HORACE.

Vas le trouver, Trivelin, & si elle est à lui, il faut la lui rendre.

ARLEQUIN.

Oui, il ira trouver quelque Normand, qui dira qu'elle est à lui, & puis ils la partageront entr'eux, & moi je n'aurai rien.

HORACE.

Non, je ne la donnerai pas si aisément;

nous demanderons à la personne les signes necessaires, pour faire voir qu'elle est à lui, en indiquant ce qu'il y a dedans, & si les signes se rapportent, il faudra la rendre.

ARLEQUIN.

Et si c'est un sorcier qui devine ce qu'il y a dedans ?

HORACE.

Tu es fou, vas Trivelin, vas chercher ce Capitaine. Oh là quelqu'un ! (*un Valet vient prendre la cassette*) portez cela dans la maison, toi, attends-moi ici Arlequin.

ARLEQUIN.

Projets évanoüis aussi-tôt que formés ! que je suis malheureux ! pourquoi n'ai-je pas été la cacher aussi-tôt quelque part ! que puis-je faire de mieux à présent que de m'aller pendre, jusqu'à ce que mon chagrin soit passé.

TRIVELIN.

Adieu, l'heureux pêcheur !

ARLEQUIN.

Que la peste te créve, mais ce qui me console, c'est que si je ne l'ai pas moi, tu ne l'as pas non plus.

TRIVELIN *regarde vers la maison d'Horace.*

Mais, ne vois-je pas notre vieux Maître qui sort avec Mademoiselle Silvia & Spinette ! Voyons ce que cela signifie.

SCENE VIII.

SILVIA, SPINETTE, HORACE, ARLEQUIN, TRIVELIN *caché*.

SILVIA.

Vous nous mettez encore hors de chez vous, voulez-vous nous exposer à de nouveaux affronts? vous paroissiez si touché de notre situation, vous m'aviez promis, que je vivrois avec vous, & maintenant il semble que mon malheur vous soit à charge, vous m'éloignez encore d'auprès de vous, d'où peut venir ce changement? En quoi ai-je pû vous déplaire?

TRIVELIN *à part dans le fond du Théâtre.*

Comment! il les veut mettre encore ailleurs, il faut pourvoir à ceci.

Il se retire.

HORACE.

Ma belle enfant, ne vous allarmez point, je vous ai promis, que vous vivriez avec moi, & je vous tiendrai parole, c'est par bienséance, que je vous mets ailleurs, & pour éviter certaines poursuites qui me fâcheroient, mais je ne vous y laisserai pas

long-tems, donnez-moi le temps de conduire mon projet jusqu'à la fin, & je vous promets, que vous serez ensuite Maîtresse chez moi tout le reste de vos jours.

ARLEQUIN *à part.*

Ma chere cassette, est-ce que je ne te reverrai plus ! Spinette ! je voulois faire ta fortune, mais les chiens de voleurs m'en empêchent.

HORACE.

Arlequin, conduis Mademoiselle chez Argentine, tu sçais bien où elle demeure, va par ce chemin-ci, qui est le plus détourné, dis-lui que c'est la personne dont je lui ai parlé ; allez, attendez-moi, dans peu j'irai vous voir, & je vous expliquerai mon dessein ; c'est avec regret que je les confie à ce balourd, mais je n'ose les accompagner moi-même ; de peur d'être vû, on le moqueroit de moi ; c'est un grand malheur d'être vieux ! on ne peut se livrer entierement à ses passions, qu'on ne soit exposé au mépris, & à la raillerie, & on pardonne tout à la jeunesse.

SPINETTE.

Il faut souffrir, Mademoiselle, peut-être trouverons-nous quelque moyen de voir Trivelin.

ARLEQUIN.

Je ne sçaurois avaler la pilule.

SILVIA.

Arlequin ! ne peut-tu pas me dire pourquoi Monsieur Horace nous fais sortir de chez lui ?

ARLEQUIN.

Un bien que j'avois acquis par les bonnes voyes, lorsque j'y pensois le moins.....

SPINETTE.

Tu es bien rêveur, Arlequin, réponds donc à Mademoiselle.

ARLEQUIN.

Je m'en vangerai, oui assurément, je m'en vangerai.

SILVIA.

D'où vient ta distraction ? Arlequin, écou te-nous.

ARLEQUIN.

Ah ! Mademoiselle, je vous demande pardon, allons où mon Maître l'a ordonné.

TRIVELIN *& les autres arrêtent Arlequin, & lui enlevent les femmes.*

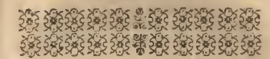
Alte-là, tu es mort ! laisse-là ces Dames (*à Silvia*) venez, reconnoissez-moi, ne craignez rien.

ARLEQUIN.

Aiuto ! Misericordia, je suis mort.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *seul tenant un écriteau.*

ARLEQUIN.

EH tout ce que vous voudrez, Messieurs.... Ah! il n'y a personne, je crois à tous momens entendre crier à mes oreilles : *laisse-là ces Dames.* Que je suis malheureux! tout le monde m'en veut aujourd'hui, on me pille, on me vole, on m'assassine : ce maraut deTrivelin, d'accord avec mon vieux ladre de Maître, m'a emporté ma cassette, & toutes mes esperances : d'autres voleurs de grands chemins, m'ont enlevé les deux femmes que j'accompagnois : je n'en ai pas averti mon Maître, parce que je ne sçai où il est allé, & d'ailleurs pour me vanger de lui, & de Trivelin, j'ai voulu, avant que de rentrer au logis, faire faire l'écriteau que voici, en

grandes lettres, afin qu'on le voye de loin, je m'en vais l'attacher à la porte, & j'indiquerai la caſſette à qui la demandera, ainſi, elle ne ſera ni à mon Maître, ni à Trivelin.

SCENE II.

M. DE LA BOUSSOLE, ARLEQUIN.

M. DE LA BOUSSOLE.

TRivelin m'a dit que ma caſſette.....
Qu'eſt-ce que c'eſt que cet écriteau ? Il lit. *Quiconque a laiſſé tomber ſa caſſette dans la mer, n'a qu'à s'adreſſer au Seigneur Arlequin, moyennant une groſſe ſomme il aura l'honneur d'en avoir des nouvelles....* des nouvelles de ma caſſette ! Ah ! quelle joye !

ARLEQUIN.

De quel droit, s'il vous-plaît, liſez-vous cet écriteau ?

M. DE LA BOUSSOLE.

Il eſt expoſé aux yeux des paſſans, il m'eſt permis de le lire.

ARLEQUIN.

Non : j'en ſuis le gardien, & je dois m'informer des raiſons, qu'on a de le lire.

M. DE LA BOUSSOLE.

Je vous dirai mes raisons, mais dites-moi vous, auparavant, qui est ce Seigneur Arlequin à qui il faut s'adresser ?

ARLEQUIN.

C'est un très-honnête homme, un fort aimable garçon.

M. DE LA BOUSSOLE.

Où puis-je le trouver ?

ARLEQUIN.

Il est devant vous.

M. DE LA BOUSSOLE.

Quoi ! vous êtes le Seigneur Arlequin ? ah Monsieur, je vous dois la vie, vous êtes mon liberateur, ma ressource, ma fortune, mon bien, *Il l'embrasse*, vous voyez devant vous celui qui a perdu la cassette.

ARLEQUIN.

Elle étoit donc à vous ?

M. DE LA BOUSSOLE.

Oui, Monsieur, & il seroit bien fâcheux de dire qu'elle étoit à moi, & que je ne l'ai plus.

ARLEQUIN.

Y avoit-il bien de l'or, & de l'argent ?

M. DE LA BOUSSOLE.

En quantité.

ARLEQUIN *à part.*

Tant mieux pour moi.

M. DE LA BOUSSOLE.

Si vous me la faites retrouver, que ne vous devrais-je pas !

ARLEQUIN.

Une grosse somme, comme il est marqué dans l'écriteau.

M. DE LA BOUSSOLE.

Cela est juste, je ne m'en défends point.

ARLEQUIN.

Eh bien ! voyons ce que vous me donnerez, je veux faire mes conventions d'avance; car je n'aime point les discussions, je suis homme de paix, ça depêchons.

M. DE LA BOUSSOLE.

Je vous donnerai......mille francs.

ARLEQUIN.

Bagatelle.

M. DE LA BOUSSOLE.

Quinze cens livres.

ARLEQUIN.

Fadaises.

M. DE LA BOUSSOLE.

Eh bien, deux mille francs, serez-vous content ?

ARLEQUIN.

Non. Comment morbleu ! une caſſette qui eſt pleine d'or & d'argent, qui eſt à moi, ſi je ne vous dis pas que je l'ai, qui vous eſt ſi chere, qu'elle vous donne la vie, vous ne voulez la racheter que deux mille francs ? adieu, Monſieur, nous ne ferons point affaire enſemble.

M. DE LA BOUSSOLE.

Attendez, ne vous en allez pas ſi vîte. Je vous donnerai... mille écus ; pour le coup vous devez être content.

ARLEQUIN.

Non, non, & cent fois non, & à moins d'un million, vous n'aurez pas votre caſſette

M. DE LA BOUSSOLE.

Uh, uh.

ARLEQUIN.

Je n'en puis rien rabattre, en conſcience ; elle me coûte à moi davantage.

M. DE LA BOUSSOLE.

Mais quand vous garderiez toute la caſſette pour vous, vous ſeriez encore bien loin de votre compte.

ARLEQUIN.

Oui, eh bien ! je veux vous faire voir que je ne ſuis point avaricieux, donnez-

moi la moitié de ce qui eſt dedans, & nous voilà quittes.

M. DE LA BOUSSOLE.

C'eſt beaucoup; mais puiſque ſans vous je n'aurois rien, je conſens de vous en donner moitié, (*à part*) quand je l'aurai entre les mains, j'irai au Juge, & je ne donnerai, que ce qu'il ordonnera.

ARLEQUIN.

Jurez.

M. DE LA BOUSSOLE.

Vous ne vous fiez pas à ma parole?

ARLEQUIN.

Je ne ſuis point méfiant, mais je veux être ſûr de mon fait, jurez, ou je m'en vais.

M. DE LA BOUSSOLE.

Eh bien! je jure, puiſque vous le voulez.

ARLEQUIN.

Dites comme moi. Je jure de donner au Seigneur Arlequin la moitié de ce qui eſt dans la caſſette, & ſi je ne tiens pas parole, je promets de me noyer une ſeconde fois avec ma caſſette, afin qu'il puiſſe la retrouver encore, & qu'elle n'ait plus de Maître.

M. DE LA BOUSSOLE *répette après Arlequin mot pour mot ce qu'il lui fait dire.*

ARLEQUIN.

Je suis satisfait, je vais chercher mon Maître, elle est entre ses mains, vous lui donnerez les signes necessaires, afin qu'on sçache, qu'elle vous appartient veritablement..... Mais le voici fort à propos.

M. DE LA BOUSSOLE.

Ce vieillard qui vient à nous?

ARLEQUIN.

Lui-même.

M. DE LA BOUSSOLE.

Il a l'air d'un homme raisonnable, il me rendra justice.

SCENE III.

HORACE & *les susdits*.

ARLEQUIN.

Monsieur! Monsieur!

HORACE.

Eh bien, voilà encore un autre importun qui m'arrête, & qui m'empêche d'aller chez Argentine, que me veux-tu?

M. DE LA BOUSSOLE *à Horace*.

Ah! Monsieur, vous voyez devant vous un homme persecuté par la mauvaise for-

tune ; j'ai perdu mon bien dans la mer, cet homme-ci l'a trouvé, & en veut la moitié pour sa récompense, rendez-moi justice.

ARLEQUIN.

Vous avez juré, il n'y a plus à reculer, (*à Horace*) souvenez-vous que je suis votre fidele Arlequin, & qu'il y a longtemps que je suis à votre service.

HORACE.

Je ne ferai de tort, ni à l'un, ni à l'autre. Monsieur, donnez-moi, s'il vous plaît, les indices de ce que vous avez perdu.

M. DE LA BOUSSOLE.

Une cassette rouge garnie de clouds dorez, dans laquelle est un coffret, où sont des bijoux, qui ne m'appartiennent pas, mais qui sont à une Demoiselle qui a fait naufrage avec moi, je sçai qu'elle s'est sauvée, & comme c'est son bien, je ne sçaurois vous en donner la moitié.

ARLEQUIN.

Comment, il commence déja à me rogner quelque chose de ce qu'il m'a promis, cela ne se fait point, il n'aura rien.

HORACE.

Veux-tu te taire ? Continuez Monsieur.

M. DE LA BOUSSOLE.

Plus, une bourſe où il y a mille piſtoles d'Eſpagne.

ARLEQUIN.

Bon, c'eſt pour moi cela.

M. DE LA BOUSSOLE.

Une boëte avec une douzaine d'yeux de chats d'Orient.

ARLEQUIN.

Fy des yeux de chats : pour lui cela ; pour lui.

M. DE LA BOUSSOLE.

Une autre bourſe, où il y a deux mille loüis d'or.

ARLEQUIN.

Pour moi cela.

M. DE LA BOUSSOLE.

Pluſieurs eſcarboucles d'Orient.

ARLEQUIN.

Poüa la vilaine marchandiſe ! des eſcarboucles ! pour lui, pour lui.

M. DE LA BOUSSOLE.

Cent mille francs en pluſieurs ſortes de monnoye, de differens pays.

ARLEQUIN.

Ah ! quelle joye ! voilà de quoi bâtir la ville d'Arlequinople.

M. DE LA BOUSSOLE.

Je ne vous détaillerai point le reste, qui consiste en plusieurs sortes de bijoux, vous jugez bien que tous ces effets ne sont pas à moi, on m'en a confié une partie, pour les negocier, vous sçavez ce que c'est que le Commerce.

HORACE.

Il suffit, Monsieur, vous m'en avez assez dit. Arlequin, tiens voilà la clef de mon cabinet, vas prendre cette cassette.

ARLEQUIN.

Qu'il m'en donne la clef, je l'ouvrirai dans ma chambre, je prendrai la moitié, qui me revient, & je lui rendrai le reste en bonne conscience.

HORACE.

Fais ce que je te dis.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas moi, car si je la rends avant que d'être payé, j'en serai la duppe.

M. DE LA BOUSSOLE.

Non, mon ami, ne craignez rien: voici votre Maître qui sçaura vous rendre justice.

ARLEQUIN.

Eh oui, justice : je ne me fie à personne.

HORACE.

Maraut ! iras-tu prendre cette cassette ?

ARLEQUIN.

J'en veux ma part.

M. DE LA BOUSSOLE.

Tu l'auras Arlequin, tu l'auras.

ARLEQUIN.

Je vas la prendre, mais si vous me trompez, je prierai Neptune de vous envoyer des Crocodiles qui vous dévisagent, des Dauphins qui vous étranglent, des Baleines qui vous engloutissent, vous, votre cassette, vos perles, vos diamans, le Vaisseau, les Mariniers, & toute votre chienne de race.

SCENE IV.

M. DE LA BOUSSOLE, HORACE.

HORACE.

JE vous prie de l'excuser, il est plus ignorant, que malicieux.

M. DE LA BOUSSOLE.

Je lui pardonne aisément, je lui ai trop

d'obligations, pour me plaindre de lui, mais je ne le laisserai pas tout à fait dans la douleur, j'étois disposé à lui donner mille écus, & je les lui donnerai.

HORACE.

Il doit être content, & je lui ferai entendre raison.

SCENE V.

FABRICE, LELIO, CINTHIO *& les susdits.*

FABRICE.

QUe je vous ai d'obligations Monsieur Lelio! je ne me serois jamais flatté dans ma vieillesse, d'embrasser à la Martinique, au bout de trente ans que j'y suis venu, une personne de ma famille, une niéce.

LELIO.

Si votre nom de Lisimaque m'avoit été connu plutôt, il y auroit long-temps que vous auriez eu cette consolation, & cela m'auroit épargné bien des chagrins.

CINTHIO.

Que je suis heureux d'avoir ainsi contribué à la joye de mon pere, & à la satisfaction de mon ami!

HORACE.

HORACE.

Vous voilà tous bien joyeux, faites m'en sçavoir les raisons, afin que je partage votre joye.

FABRICE.

Ah! mon ami! mon cher Horace! je ne puis vous exprimer tout ce que je sens; cette jeune fille si aimable, cette Demoiselle Silvia que vous avez accueillie, chez vous est ma niéce, fille de ma sœur.

M. DE LA BOUSSOLE.

Vous êtes donc Monsieur Lisimaque?

HORACE.

Il se nomme Fabrice, & je m'étonne qu'il dise que Mademoiselle Silvia est sa niéce, car elle m'a dit que son oncle s'appelloit Lisimaque.

FABRICE.

Je n'en suis pas moins son oncle.

HORACE.

Expliqués-moi cette énigme.

FABRICE.

Dans ma jeunesse à Paris, j'eus une affaire d'honneur, & je fus obligé de me battre en duel, je tuai mon homme, comme vous pouvez croire, il fallut me sauver, j'eus à peine le temps de dire à mon pere, que

je passerois à la Martinique, je changeai mon nom de Lisimaque, en celui de Fabrice pour mieux me cacher; & mon pere est mort, sans avoir jamais eû de mes nouvelles.

M. DE LA BOUSSOLE.

Voilà justement l'avanture que j'ai entendu plusieurs fois conter à la mere de Mademoiselle Silvia.

HORACE.

Mais quelles preuves avez-vous, qu'elle soit véritablement votre niéce?

FABRICE.

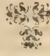
Mille circonstances, dont Monsieur Lelio m'a rendu compte.

HORACE.

Comment! est-ce qu'il la connoît?

M. DE LA BOUSSOLE.

Oui Monsieur, & je puis en rendre bon témoignage, vous trouverez de plus dans la cassette .... mais que vois-je? votre valet l'emporte.



SCENE VI.

ARLEQUIN *& les susdits.*

Arlequin passe derriere les Acteurs avec la cassette, tout le monde court après lui.

HORACE.

Arrête, où cours-tu ?

ARLEQUIN.

Nulle part....j'allois sauver ma cassette.

LELIO.

Donne-là.

ARLEQUIN.

Pauvre Arlequin ! combien d'ennemis contre toi !

M. DE LA BOUSSOLE.

Voici la clef, vous trouverez d'abord le coffret de Mademoiselle Silvia, où sont ses bijoux, & les papiers de votre famille.

FABRICE *ouvre la cassette.*

Voici un portrait, il est ....

M. DE LA BOUSSOLE.

De votre mere, que votre sœur a toûjours gardé avec soin.

FABRICE.

Oui, vous avez raiſon, c'eſt ma mere ; je me la remets bien, & voilà les traits de reſſemblance que je trouvois tantôt dans ma niéce.

M. DE LA BOUSSOLE.

Vous trouverez auſſi....

FABRICE.

Je verrai cela à loiſir, Horace, montrez-moi ma niéce, afin que j'aye le plaiſir de l'embraſſer, & en même temps, pour mettre fin aux inquiétudes de Monſieur Lelio, en la lui accordant pour épouſe.

LELIO.

Vous me rendez la vie.

CINTHIO.

Vous me charmez mon Pere.

HORACE.

Alte-là, que veux dire ceci ? comment Fabrice ! vous accordez votre niéce à mon fils, lorſque vous ſçavez la tendreſſe que j'ai pour elle, & que je ſuis dans le deſſein de l'épouſer.

LELIO.

Ne m'abandonnez point.

CINTHIO.

Mon peré tenez ferme.

FABRICE.

Oui, mon ami, je l'ai promise à votre fils, ils s'aiment tous deux depuis longtemps, leur passion a pris naissance à Paris, & ils se sont promis entre-eux....

HORACE.

Mais....

FABRICE.

Mais elle a soûtenu les chagrins d'une longue absence, les fatigues d'un voyage, les horreurs d'une tempête, pour s'unir avec cet époux, que son cœur accepte, & vous voudriez qu'elle fût à un autre qu'à celui qu'elle aime?

HORACE.

Cependant....

FABRICE.

Cependant, quand vous auriez sa main s vous n'auriez pas son cœur, cela vou conviendroit-il?

HORACE.

Non.

FABRICE.

Cédez-là donc, & ne la disputez plus à votre fils.

LELIO.

Vous rendez-vous mon pere?

HORACE.

Oui, je me rends, je ne veux pas qu'on

me reproche qu'un amour de vingt-quatre heures m'a fait renoncer à vingt-cinq ans de tendresse pour mon fils. Je consens à cet hymen, & je suis content de cherir, comme fille, celle que je voulois aimer comme épouse.

LELIO.

Je suis le plus heureux des hommes, & c'est à vous, mon pere, que je dois mon bonheur. *Il lui baise la main.*

HORACE.

Arlequin, va vîte chez Argentine ! & amene ici Mademoiselle Silvia & Spinette.

ARLEQUIN.

Eh oui, chez Argentine, je n'ai pas eu le temps de les y conduire, lorsque vous m'avez quitté, il est venu cent mille hommes armez qui me les ont enlevées.

LELIO.

Qu'entends-je !

HORACE.

Comment enlevées, où les ont-ils menées ?

ARLEQUIN.

Ma foi je n'en sçai rien, ils ne me l'ont pas dit.

FABRICE.

Et tu n'en a rien dit à ton Maître ?

ARLEQUIN.

Je ne sçavois pas où le trouver.

HORACE.

Mais depuis que tu es ici ?

ARLEQUIN.

Et j'avois bien autre chose dans la tête.

LELIO.

Il faut sans tarder faire tous nos efforts pour la retrouver.

CINTHIO.

De quel côté sont-ils allez ?

ARLEQUIN.

Par ici..... par-là.

LELIO.

Chere Silvia, vous aurois-je perdue, dans le moment que vous étiez à moi ?

FABRICE.

Ma pauvre niéce !

CINTHIO.

Ma chere cousine !

M. DE LA BOUSSOLE.

Quel malheur !

HORACE.

Ne perdons point de temps inutilement ; séparons nous, & allons chacun de notre côté, pour tâcher d'en avoir des nouvelles.

****

SCENE VII.

TRIVELIN, *& les susdits.*

TRIVELIN.

D'Où viennent ces cris ? que veut dire ceci ?

Pendant cette scene Arlequin & Monsieur de la Boussole font plusieurs lazis au tour de la cassette.

LELIO.

Ah Trivelin ! ma chere Silvia a été enlevée, nous l'avons perduë, dans le temps que mon pere me l'accordoit pour épouse.

TRIVELIN

N'en soyez pas en peine ; c'est moi qui l'ai enlevée à Arlequin, dans l'intention de faire plaisir à mon Maître.

ARLEQUIN.

Ah coquin c'est donc toi ! tiens voilà ce que tu merites. *Il le bat.*

LELIO.

Arrête Arlequin ; Trivelin, où l'as-tu menée ?

TRIVELIN.

A deux pas d'ici, chez votre cousine.

LELIO.

Allons-y promptement.

FABRICE.

Arrêtez un moment, que Trivelin aille seul, la cousine nous amuseroit, il faudroit l'instruire de toute cette avanture, j'aime mieux que la chose se passe en présence de mon épouse, afin qu'elle partage nôtre joye, & qu'elle cesse d'être en colere contre moi, va vîte Trivelin, nous t'attendrons tous chez moi : rentrons.

TRIVELIN.

Je reviens dans le moment.

M. DE LA BOUSSOLE.

Messieurs, vous voilà tous contens, & j'en suis ravi, mais faites que je le sois aussi, en me faisant rendre ma casette.

HORACE.

Vous avez raison : Arlequin, rends la cassette à Monsieur, & vous Monsieur, donnez-lui les mille écus, que vous lui avez promis.

M. DE LA BOUSSOLE *à Arlequin.*

Prends cette bourse, qui est la seule chose que j'avois sauvée, il doit y avoir la somme juste.

ARLEQUIN.

Je n'aurai pas tout perdu, tenez voilà

votre cassette. Mais si je la retrouve une seconde fois.....

M. DE LA BOUSSOLE.

J'espere que je n'aurai pas toûjours le même malheur, je vais la mettre en lieu de sûreté, & je serai bien-tôt de retour.

Il sort.

SCENE DERNIERE.

SILVIA, SPINETTE, TRIVELIN *& les susdits.*

Les Acteurs embrassent Silvia tous à la fois, & Arlequin en fait de même avec des lazis.

LELIO *courant au devant de Silvia.*

AH Silvia ! est-il bien vrai que je vous possede, n'est-ce point une illusion?

FABRICE.

Que je vous embrasse, ma chere niéce!

HORACE.

Ma fille!

CINTHIO.

Ma cousine!

SILVIA.

Par quel bonheur.....

FABRICE.

Je vous expliquerai tout à loisir : sça-

chez seulement que je suis cet oncle que vous cherchez, que je ne m'oppose point à votre mariage avec Lelio, & que son pere y consent.

SILVIA *embrassant son oncle.*

Mon cher oncle... (*à Horace*) vous me l'aviez bien promis, Monsieur, que vous me regarderiez comme votre fille.

HORACE.

Et je tiendrai ma parole.

SPINETTE.

Et la pauvre Spinette qui n'a point d'oncle ici, ne trouvera-t'elle pas un mary ?

FABRICE.

J'aurai soin de toi Spinette, & je récompenserai ta fidelité, & ton attachement pour ta Maîtresse. (*à Horace*) Suivez-moi mon ami. *Il sort.*

ARLEQUIN.

Allons, afin de n'avoir plus rien sur le cœur, je veux me racommoder avec toi, Trivelin.

TRIVELIN.

Tope, faisons la paix.

ARLEQUIN.

Viens ça, que je t'embrasse : je te par-

donne, mais si tu viens jamais me chicaner ma pêche !

TRIVELIN.

Je ne m'en mêlerai plus.

ARLEQUIN.

Nos Maîtres sont en joye, réjouïssons nous aussi ; je m'en vais regaler mes pêcheurs, puisque j'ai de l'argent. Venez, mes amis, chantons, dansons, & puis nous irons tous boire ensemble.

FIN.

APPROBATION.

APPROBATION.

J'Ay lû par Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *le Naufrage, Comédie nouvelle en cinq Actes*, & j'ai crû que cette Piéce feroit honneur à l'esprit & au jugement de son Autheur. A Marly le 4. Mars 1726.

HARDION.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé PIERRE DELORMEL, Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'Impression d'un Manuscrit, qui a pour titre : *le Naufrage, Comédie nouvelle*; qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public ;

offrant pour cet effet de le faire imprimer, en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modéle sous le Contre-scel des Présentes ? Nous avons permis, & permettons par ces Présentes audit Sieur Delormel, de faire imprimer ledit Livre, en un, ou plusieurs Volumes conjointement, ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papiers & caracteres conformes à laditte feüilles imprimée & attachée sous le Contre-scel des Présentes, & de le faire vendre & débiter partout notre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes : Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïssance ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce, dans trois mois de la datte d'icelles : que l'Impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril dernier, & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manus-

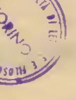
crit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'Impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur FLEURIAU D'ARMENONVILLE, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre Permission, & nonnobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraire: CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le septiéme jour du mois de Mars, l'an de

grace mil sept cens vingt-six, & de notre Regne le onziéme. Par le Roy en son Conseil.

DE S. HILAIRE.

Registré sur le Registre VI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 226. fol. 185. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris, le 12. Mars 1726.

BRUNET, Syndic.



De l'Imprimerie de la V. LAMESLE, & PIERRE DELORMEL, ruë du Foin, à sainte Géneviéve.

